

RAOUL DE NAVERY

JEAN CANADA

ROMAN

GRANGER



JEAN CANADA

Bibliothèque des Familles

RAOUL DE NAVERY

JEAN CANADA

GRANGER FRÈRES, Limitée
54 ouest, rue Notre-Dame
MONTRÉAL



Imprimé au Canada
Printed in Canada

JEAN CANADA

I

L'ENNEMI DE L'ANGLETERRE

Deux hommes se trouvaient dans un vaste cabinet de travail meublé avec une somptuosité lourde et vulgaire. Le premier de ces hommes, assis dans un vaste fauteuil, l'emplissait de sa rotondité difforme. Il pouvait avoir cinquante ans. L'égoïsme s'étalait sur son large visage et la ruse se réfugiait dans ses petits yeux gris perçants et durs. Son teint à coloration de brique devait ses rougeurs à l'abus des boissons alcooliques. L'apoplexie guettait ce personnage au cou de taureau enfoncé dans les massives épaules d'un hercule forain. Ses grosses mains s'étalaient sur la table couverte de livres, ou se crispaient avec violence sur des papiers annotés à l'encre rouge. En ce moment, son regard lançait des éclairs de rage, et sa voix tonnait sous l'empire d'une colère violente.

En face de lui, debout, dans l'attitude d'un subalterne pauvre dont l'existence dépend de la fantaisie du haut fonctionnaire qui l'emploie, se tenait un individu long et maigre, au crâne pointu, aux os saillants, aux doigts nerveux terminant des mains parcheminées. Ce trembleur qui restait la tête baissée devant son chef semblait ne garder la force de rester debout que grâce à l'énormité de deux pieds longs et plats rivés en quelque sorte au plancher.

Quand on observait attentivement le visage de l'individu famélique, on demeurait surpris de son expression astucieuse. Sa bouche se tordait d'une façon railleuse et sournoise. Les yeux verts étincelaient sous des sourcils buissonneux. Le front rayé de rides précoces accusait de longues veilles, des ambitions démesurées et de sourdes colères, l'ensemble de ce masque était effrayant, tant il trahissait la méchanceté la plus redoutable de toutes; celle des êtres hideux qui croient avoir une revanche à prendre des affronts causés par leur laideur.

On devinait que si cet être dégingandé, mal bâti, et dont le corps semblait composé de membres d'occasion assemblés au hasard, trouvait un jour l'occasion de se venger des mépris subis, il voudrait sa vengeance terrible, monstrueuse, proportionnée aux privations souffertes et aux humiliations dévorées en silence.

Cette taille efflanquée, flottante sous des habits trop larges, pouvait un jour se redresser, comme fait le serpent qui rampe sur l'herbe avant de s'élancer, le cou gonflé, le dard en avant, l'œil allumé et du poison plein les crocs.

En attendant, le misérable se courbait en deux, osant à peine fixer ses prunelles verdâtres sur les yeux gris du majestueux fonctionnaire qui paraissait jouir du tremblement et de la terreur de son subordonné.

— Monsieur Jeffs, dit d'une voix coupante le supérieur au subalterne, on vous avait adressé à moi en me garantissant une habileté dont j'attends encore les preuves. Je vous offrais l'occasion de commencer votre fortune, et je crains que vous ne la perdiez sans retour. Il s'agit de débuter par un coup de maître et vous vous endormez. Qu'exige-t-on de vous cependant ? la chose la plus simple du monde. Le gouvernement tient à se débarrasser d'un personnage gênant comme tous les hommes exerçant une influence opposée à ses vues, et vous avez promis de nous livrer cet homme.

— Certes, je l'ai promis, répondit Jeffs en redressant assez sa taille pour regarder en face Nephtali Garding,

et ce que je m'engage à faire, je l'accomplis, je demande seulement à choisir mon heure.

— Le gouvernement n'a pas le temps d'attendre.

— Suffit-il qu'on vous débarrasse de l'homme qui vous gêne ? . . .

— Non, Jeffs, non; vous le savez bien, pour cette besogne, un policier ne serait pas nécessaire, il suffirait d'un forçat.

— Je le sais, répondit Jeffs en se redressant progressivement de façon à se tenir enfin droit comme un pieu, mais plus l'entreprise que vous me confiez est délicate, plus j'ai besoin de temps pour agir. L'homme que vous avez résolu de perdre...

— Cet homme est l'ennemi mortel de l'Angleterre, Jeffs, ne l'oubliez pas.

— Je n'oublie rien, reprit le policier d'une voix sifflante... C'est en qualité d'ennemi de l'Angleterre que vous tenez à vous défaire de Jean Canada... Votre patriotisme répond de vos intentions, c'est entendu; permettez-moi seulement, monsieur Garding, de vous détailler ma pensée. Si Jean Canada était un agitateur vulgaire, rien ne serait plus simple que de le faire tomber dans un piège, de porter publiquement une accusation contre lui et de l'enfermer dans une infranchissable prison, mais vous le savez mieux que moi, monsieur Garding, Jean Canada, tout en risquant souvent sa vie, se garde bien de compromettre sa liberté. Il versera volontiers son sang pour la revendication du Canada comme possession française, mais il veut tomber en martyr. La simplicité affectée du nom sous lequel on le connaît et qui, sans doute, en cache un plus illustre, dissimule mal des ambitions hautaines. Jean Canada représente dans ce pays le vieux parti luttant contre la conquête, et défendant à la fois et tour à tour le drapeau fleurdelysé et la croyance catholique. Un homme vulgaire prêterait aisément le flanc à une enquête et tendrait de lui-même les mains aux menottes de la police; mais Jean Canada est un homme sans faiblesses comme sans peur qui n'abandonne rien à l'imprévu et

peut calculer jusqu'à l'héroïsme, nulle imprudence ne nous le livrera pieds et poings liés, il faudra le surprendre et l'occasion peut longtemps tarder.

— Cependant, il se tient fréquemment chez Jean Canada des conciliabules politiques...

— Masqués par le prétexte de réunions auxquelles il invite les Français influents de Montréal. Que ferait la police quand, envahissant la demeure de Jean Canada, elle la trouverait remplie d'hommes paisibles occupés d'une discussion littéraire.

— Nous connaissons le fanatisme de ce sectaire politique et l'esprit de ses coreligionnaires.

— Vous avez raison, monsieur Garding, Jean Canada est un catholique fervent, luttant contre les progrès de nos missionnaires anglicans, brûlant leurs bibles, et maintenant dans l'âme de ses compatriotes une fidélité invincible à leur vieille foi, mais ceci ne peut lui être imputé à crime, depuis que l'Angleterre a décrété la liberté des cultes.

— Peut-être, Jeffs, mais Jean Canada ne reçoit pas seulement chez lui des hommes intelligents, sa demeure, que sa situation isolée semble protéger contre les investigations et la surveillance de la police, est le rendez-vous de tous les pauvres de Montréal.

— La grande-Hutte, comme on appelle la maison de Jean Canada, n'est jamais fermée. Jour et nuit, à toute heure, les malheureux gardent le droit d'y pénétrer. Sans qu'on puisse connaître au juste la fortune de cet homme, il dispose de sommes considérables, et nulle misère ne frappe vainement à sa porte. Dans la ville, les faubourgs et les villages, on l'appelle la Providence des dépossédés. S'il se bornait à distribuer des secours, peut-être pourrions-nous le considérer comme mandataire des personnages influents de Québec et de Montréal, mais Jean Canada paie hardiment de sa personne. Dernièrement dans un village indien sur lequel sévissait le fléau de la petite vérole si souvent mortel, pour les hommes rouges, il a soigné les malades, enseveli les

morts, pratiqué l'inoculation sur les enfants. La semaine dernière, lors de l'incendie qui menaçait de consumer un quartier de cette ville, composé de maisons en bois, Jean Canada est accouru sur le lieu du sinistre, il s'est jeté au milieu des flammes et a sauvé deux vieillards valétudinaires. Il ne se passe guère de jour sans que son nom soit répété avec des expressions de reconnaissance exaltée. Habileté ou générosité vraie, tout concourt à maintenir l'influence de Jean Canada dans le pays. Ce qui sera tenté contre lui rendra plus ardente la confiance, l'admiration du peuple pour l'homme qu'il considère comme son défenseur et son père.

— Soit, dit Garding, les Français sont pour lui, mais les Indiens...

— Vous devez les diviser en deux classes. Une partie des Peaux-Rouges reste dans le camp anglais, l'autre moitié se souvient encore de Montcalm qui visitait leurs villages et s'asseyait dans leurs wigwams, et cette portion des Abénaquis et des Algonquins reste attachée à la nation française. Jean Canada, dans son zèle patriotique et dans son ardeur de prosélytisme, a voulu apprendre la langue algonquine, le plus harmonieux de tous les idiomes des sauvages. Il en connaît non seulement les mots, mais les tournures et le génie. Sans paraître éprouver aucune répugnance, Jean Canada semble avoir adopté la plupart des coutumes indiennes. On l'a vu suivre les chasses des Peaux-Rouges avec une infatigable ardeur, coucher comme eux sur une peau de bison, manger le poisson pêché dans le fleuve ou dans les lacs, ou la cuisse d'un daim fraîchement tué. Cet homme étrange unit un corps de fer à une âme intrépide. Sa sagacité est estimée même des sauvages, si féconds en ruses et en habiletés. Du reste, Jean Canada semble exercer une sorte d'apostolat dans les tribus qu'il affectionne; il y devient l'écho des rares missionnaires allant des rives du lac Supérieur aux bords de l'Erié ou de l'Ontario; et s'il fume le calumet dans les huttes de feuillages recouvertes de peaux de bison, il

n'oublie pas d'y laisser un Crucifix et d'en arracher les manitous.

— Vous le connaissez, Jeffs, oui, vous connaissez bien le redoutable adversaire avec lequel nous devons nous mesurer... Plus il est dangereux, plus nous devons avoir hâte d'en débarrasser le gouvernement qu'il gêne, et le pays qu'il soulève... Vous parliez de piège, tout à l'heure.

— Et je vous disais qu'il serait difficile à tendre. Jean Canada ne peut être surpris que par un élan de générosité. Il n'a ni égoïsme, ni ambition. Le sentiment qu'il éprouve contre l'Angleterre et les représentants de sa puissance, est celui de l'homme qui défend la liberté de sa conscience et ses opinions patriotiques, voilà tout... Il est trop bien informé pour ne point savoir que vous le haïssez; il devinera bientôt que je suis l'humble instrument dont vous daignez vous servir, eh bien ! supposez que vous vous trouviez en danger, seul en face de Jean Canada... Non seulement il ne chercherait point à aggraver votre péril, mais je suis certain qu'il risquerait sa vie pour sauver la vôtre...

— Que comptez-vous faire, Jeffs ?

— Moi ! Monsieur ? dit le policier en s'inclinant subitement, eh ! que sais-je pour agir d'une façon directe ? Vous possédez la puissance, vous êtes libre en usant d'adresse, de spolier des Français de leurs biens, de les persécuter dans leur foi, tout en ayant l'air de la respecter. Ce que vous ne pouvez réaliser à l'égard de Jean Canada, protégé, par sa personnalité même, vous est loisible contre une foule d'êtres infimes dont il ne peut manquer de prendre ardemment la défense. Il agira d'abord dans l'ombre, car il se cache pour accomplir ses bienfaits, mais si la persécution devient trop violente contre ses coreligionnaires et ses amis, il en arrivera sans nul doute à entamer une guerre ouverte. Tout semble calme à Québec et à Montréal, mais la révolte couve sous cette apparente tranquillité. Il suffirait d'un acte violent pour la faire éclater. Jean Canada reculera l'heure de la lutte avec une extrême prudence,

toi cette torture; si j'étais criminel, je me croirais purifié par un de tes regards.

— Taisez-vous, père, dit la jeune fille d'une voix grave, Dieu seul purifie et absout, Dieu seul peut donner ce que vous paraissez attendre de moi !

Une crispation passa sur le visage de Jeffs, mais le nuage qui s'était étendu sur sa physionomie disparut quand sa fille, lui prenant les deux mains, ajouta:

— Voyez-vous, père, tout le jour j'ai songé à vous, assise près de cette fenêtre, regardant les fleurs que vous avez plantées dans ce petit jardin; charmée par leur beauté, leurs parfums, je vous bénissais au fond de mon cœur pour avoir rendu ma jeunesse heureuse et paisible... Je me souviens à peine de ma mère... Je garde seulement la vision lointaine d'une jeune femme pâle dont le sourire était triste, et qui souvent pleurait... Mais à part ce cher fantôme enveloppé d'une sorte de brouillard, et je n'ai vu que vous seul... Nous étions pauvres, je n'ai jamais souffert de la pauvreté... Vous avez voulu que votre fille devint presque savante, et j'ai profité de vos leçons. Mes mains ne sont jamais inactives; le soin de ce logis est un plaisir pour moi... J'aime le Dieu qui vous garde à moi, je n'envie la fortune de personne; je suis paisible, je suis heureuse !

Jeffs écoutait parler sa fille. En ce moment, sous le charme de cette voix pure, de ce chaste regard, il oubliait d'une façon absolue ce qu'il venait de comploter avec le chef de la police.

Jeffs divisait sa vie en deux parts distinctes : l'une consacrée aux trames sombres, aux pièges subtils, l'autre toute de tendresse et de dévouement.

Dans l'âme de Jeffs, la notion du juste et de l'injuste n'existait plus. Le misérable se serait cru le droit de commettre un crime, si ce crime avait dû profiter à sa fille.

Avec quelle terreur la douce et pieuse créature sei serait arrachée des bras de ce père qu'elle chérissait s- profondément, si elle avait su que l'homme qui lui par- ıait d'avancement et d'agrandissement de fortune spécu

lait sur les larmes qu'il ferait verser et le sang qu'il aiderait à répandre. Combien Nadie se fût sentie pleine d'épouvante si elle avait vu tomber le masque du comptable pour trouver à sa place le séide de Garding, Jeffs, l'employé subalterne de la police, qui cherchait un moment auparavant le moyen de séparer de leurs mères des filles belles et pieuses comme la sienne, et de tendre à Jean Canada et à ses amis le piège dans lequel ils laisseraient leur vie.

Mais Nadie ne voyait rien, la chère et sainte enfant ! Elle ouvrait sans crainte son cœur devant le misérable Jeffs; elle lui parlait de tendresse, de charité, d'indulgence, et plus d'une fois le policier recula dans l'ombre son visage qu'il sentait rougir. L'enfant, un peu plus tard, dormait dans sa modeste chambre, tandis que Jeffs, penché sur son bureau, traçait son itinéraire, et cherchait par quels moyens il pourrait aveugler le lourd Garding jusqu'à s'en faire un ami, en attendant qu'il lui prît sa place.

---

mais le jour venu d'affirmer son influence, son patriotisme et sa foi, il galvanisera les faibles, il entraînera les masses, et c'est alors que le surprenant en pleine conspiration, en lutte ouverte, nous pourrons le châtier sans avoir l'air de tirer de lui une vengeance préméditée.

— Mais tandis que nous semblerons oublier Jean Canada, il inspirera à d'autres Français les mêmes sentiments, et les liera par de solennelles promesses. Enfin les Indiens...

— Je ne saurais vous répondre que nous attirerons à nous toutes les tribus des Abénaquis et des Algonquins, mais les Iroquois sont à qui les paie davantage. Faites-leur distribuer des tomahawks, des couteaux à scalper, des mousquets et de la poudre, des couvertures avec des perles de verre pour border leurs mocassins de fête, et vous en ferez ce que vous voudrez. En subornant quelques chefs et le sorcier de chaque tribu, vous entraînerez les populations errantes. Elles campent indistinctement dans toutes les forêts et sur le bord de tous les fleuves, et si la guerre commence entre ces tribus et les peuplades amies de la France, nous n'aurons qu'à leur laisser achever l'œuvre d'extermination.

— Il me semble, Jeffs, qu'en attendant l'heure de surprendre Jean Canada, vous pourriez remplir la mission dont vous parlez, prodiguer la poudre, les mousquets, les perles de verre et les médailles d'argent à l'effigie de Sa Majesté le roi d'Angleterre.

— Je ne connais point la langue des Mingos, dit Jeffs.

— Vous aurez pour interprète un ennemi personnel de Jean Canada et des tribus que celui-ci affectionne. Plume-d'Aigle vous servira de guide et de truchement.

— Combien durera le voyage ?

— Le moins possible, répondit Garding.

— Puis-je me permettre de vous demander quelle sera votre conduite durant mon absence ?

— Je préparerai la révolte que vous réclamez... Allez, Jeffs, il vous sera alloué des frais de voyage suffisants

pour la mission que vous devez remplir... et si vous réussissez...

— Si je réussis ? répéta Jeffs en fixant ses yeux verts sur Garding.

— Vous pouvez compter sur la reconnaissance du gouvernement et la protection de vos chefs.

Jeffs s'inclina jusqu'à terre et sortit à reculons.

A peine se trouva-t-il hors du cabinet de Garding qu'il redressa subitement sa haute taille, s'affermit sur ses immenses pieds et murmura d'une voix inintelligible :

— La reconnaissance du gouvernement ! viande creuse ! la protection de mes chefs, sottise ! ce qu'il me faut, Garding, ignoble pourceau vautré dans le luxe de ta maison et la bouffissure de ton corps, c'est ta place, entends-tu, ta place dans ce grand cabinet plein de lumières, garni de tapis, meublé luxueusement, c'est ton titre de chef de la police secrète, et je te jure que du jour où je l'aurai, la police sera bien faite !

Jeffs marcha allègrement le long des corridors de la maison de police assez vaste pour mériter le titre de palais, mais au moment où il approcha de la porte extérieure, il reprit son allure courbée, rentra son cou maigre dans ses épaules osseuses, et serra avec une sorte de crispation le portefeuille noir, placé sous son bras. Il conserva cette attitude jusqu'à ce qu'il eût dépassé la grande pièce nue dans laquelle se promenait Mutor, rude gardien de la maison où se tramaient et se dénouaient tant de choses ténébreuses.

Mais à peine se trouva-t-il en plein air, que Jeffs perdit son maintien humilié, et commença à marcher à grands pas dans la rue, en fixant devant lui ses yeux verts, et relevant son nez bizarre comme s'il aspirait l'air avec délice.

Le policier qui avait répondu à Garding avec un mélange d'humilité affectée et de liberté intelligente, venait de faire place à un homme dont le visage trahissait une impression de joie mal contenue.

Cette face terrible s'éclairait d'un sourire, le regard avait un rayonnement.

Jeffs se hâtait d'arriver au but de sa course; fendu en deux comme un compas, et lançant en avant ses longues jambes et ses pieds énormes, il arpentait le chemin sans regarder personne.

Enfin il poussa un soupir de soulagement et s'enfonça dans une impasse fermée par une maisonnette aux contrevents verts, à demi cachée dans des massifs de feuillage.

L'une des fenêtres du rez-de-chaussée encadrait une ravissante tête de jeune fille blonde avec de grands yeux bleus et doux, pâle comme un lis et frêle comme une liane.

Elle était de celles qui ne semblent pas destinées à vivre ou qui pour garder la force d'exister devraient respirer une atmosphère de bonheur, de joie et de pureté. A la première douleur, ces créatures fragiles se penchent et tombent. Les gelées d'avril sont moins dangereuses pour les branches du pêcher couvertes de fleurs que ne l'est pour ces êtres choisis le choc d'un chagrin violent.

Jeffs, en regardant la jeune fille, eut un sourire plus large, il franchit le seuil de la maison et s'élança dans la chambre dont la blonde enfant venait de lui ouvrir la porte.

— Enfin, dit-elle, enfin, te voilà ! Voyez ce méchant père comme il est longtemps absent du logis... la ménagère a le droit de se plaindre...

— La ménagère se taira par tendresse, est-ce ma faute si je rentre à pareille heure !

— Ton bureau a donc fermé bien tard ?

— Oui.

— L'armateur avait des comptes à régler ?

— C'est cela... Mais sois tranquille, tu ne perdras rien pour attendre, j'aurai de l'augmentation, tu seras riche comme les autres jeunes filles que tu jalouses peut-être en secret.

— Moi, père ! jalouser quelqu'un ! Y songez-vous ? En ai-je le droit ? que me manque-t-il ? Vous me gâtez autant que vous le permet la modicité de votre con-

dition... Je ne suis que l'enfant d'un teneur de livres, et l'employé ne peut prétendre à la fortune de l'armateur... Non, père, rien ne me manque si vous m'aimez...

— Si je t'aime !

— Oh ! je ne vous le demande pas, je le sais! Vous travaillez avec un zèle admirable, et vous êtes, j'en suis sûre, le modèle des comptables... A propos, comment se nomme votre armateur ?

— Singulière question...

— Très naturelle au contraire... Songez donc, père, si j'avais un jour absolument besoin de vous pendant la journée, à qui m'adresser, où aller, si je ne connais pas le nom de l'homme chez qui vous travaillez.

— Il serait inutile de me déranger, dit Jeffs dont le visage prit une couleur terreuse; je fais des courses, beaucoup de courses... On ne me trouve presque jamais au bureau..., d'ailleurs monsieur Bredway n'aime point que les étrangers fassent invasion dans son bureau...

— Oh ! soyez tranquille, père, ce serait en cas de malheur imprévu, et aucun ne nous menace, grâce au ciel... M. Bredway attendra longtemps ma visite...

— D'autant plus que je dois partir dans quelques jours.

— Pour longtemps ?

— Je l'ignore.

— Il s'agit d'affaires graves ?

— Si graves, que mon avancement en dépend.

— Je n'objecte plus rien alors... je sais avec quelle impatience vous souhaitez avancer... Et ce n'est pas pour vous, cher père, que vous est venue cette ambition effrénée, mais pour moi, moi seule... Oh ! vous êtes le meilleur des pères, et pas un ne peut se croire plus aimé.

— Dis-tu vrai, Nadie? demanda le policier dont les yeux étincelèrent. Oui, cela est vrai, tu es ma joie, ma préoccupation, ma vie. Je travaille pour toi, car pour toi seule je veux grandir, je dévorerai, par amour pour toi, toutes les humiliations et toutes les souffrances; on me torturerait que je ne crierais pas, si je subissais pour

II

LES RAPIDES DE LA CHINE

Par une magnifique journée de juin, un canot ayant pour rameurs deux nègres robustes, et renfermant un petit groupe de promeneurs, descendait le fleuve Saint-Laurent. Une cordialité affectueuse paraissait régner entre les passagers, bien qu'il fût possible de remarquer sur leurs visages une persistante expression de tristesse, en dépit des efforts tentés pour la chasser. Chacun d'eux s'efforçait de répondre avec gaieté aux exclamations de surprise et aux éclats de rire d'un bel enfant debout au milieu de la barque. C'était une frêle et charmante créature au teint transparent, aux cheveux naturellement bouclés, dont le regard et le sourire possédaient un rayonnement intime et sur qui paraissait se concentrer la tendresse exclusive et l'absolu dévouement des trois personnages réunis dans le léger canot.

Le plus jeune était un garçon de dix-sept ans environ, grand pour son âge et dont les membres grêles trahissaient une souplesse remarquable. Ses grands yeux brillants de franchise laissaient deviner une nature à la fois bonne et ardente. Il regardait l'enfant vêtu de bleu, debout au milieu de la barque, avec une affection presque égale à celle de l'homme qui se tenait à l'arrière. Celui-ci pouvait avoir trente-cinq ans. Sa physionomie, bien que portant les traces de grandes épreuves, conservait une grande beauté d'expression morale. La noblesse de sa taille, la dignité de son maintien, tout en lui trahissait le gentilhomme. Ses habits fort simples attestaient un deuil récent. Le dernier des voyageurs comptait au moins soixante ans. A son teint bruni,

moins cependant qu'à son attitude décidée, et à la façon dont il donnait parfois un ordre aux rameurs, on pouvait reconnaître en lui un de ces hardis capitaines de vaisseaux marchands qui, assez habiles pour se créer aux Indes et dans les Iles une magnifique fortune, soutenaient en outre la renommée du drapeau français, en capturant sous toutes les latitudes les vaisseaux portant le pavillon de l'Angleterre. Jamais ce marin qui avait subi toutes les bourrasques de la mer, n'avait pâli en face d'un danger. Une âme stoïque animait ce corps aux muscles d'acier; et cependant la physionomie du loup de mer s'attendrissait jusqu'à la faiblesse, lorsque l'enfant, debout au milieu du canot, prenait une de ses mains rudes dans ses petits doigts et l'appelait en souriant: «grand-père !»

— Eh bien ! Tanguy, demanda le marin en s'adressant au père d'Hervé, nous achevons, vous en conviendrez, une promenade merveilleuse. Quand pour la première fois on me parla de la beauté des rives de ce fleuve, je secouai la tête avec une sorte de dédain. Celui qui a traversé toutes les mers du globe ne connaît rien de plus magnifique que l'horizon sans bornes sur lequel son regard est accoutumé à se reposer. Pourtant je commençai à changer d'avis quand la grandeur de la baie me donna l'idée de celle du fleuve. La traversée du Saint-Laurent à Québec me parut une véritable merveille; je n'aurais jamais cru qu'un navire de six cents tonneaux pût remonter une rivière. Mais ma surprise se changea en admiration en voyant que je pouvais poursuivre ma route jusqu'à Montréal et y atterrir comme dans le plus beau port du monde. Je calomniais l'eau douce, Tanguy, celle-ci possède presque les beautés de la mer.

— Oui, répondit Tanguy, ce pays me semble réellement superbe; ce qui me plaît surtout, c'est la grandeur de ses solitudes. Nous sommes à environ trois lieues de Montréal, et c'est déjà le désert... Pour les cœurs éprouvés comme les nôtres, mon père, ce calme absolu semble un soulagement. Le bruit de Montréal me cause une sorte d'effroi... J'ai trop vu les hommes depuis quelques mois, j'éprouve le besoin de les fuir...

— Je l'ai compris, Tanguy, répondit le marin, et je suis allé au devant des vœux que vous n'osiez encore manifester. La cargaison de mon navire est vendue dans des conditions avantageuses. Je n'apportais que des marchandises françaises, et je pouvais être sûr de les écouler facilement à Montréal. Le second du bâtiment est un brave garçon en qui je puis avoir une confiance absolue. Il prend le commandement de la *Gauloise* et va faire provisoirement le commerce avec l'Amérique du Sud. Il ne s'aventurera pas dans de longs voyages, et reviendra souvent à Montréal, en attendant qu'il nous soit possible de prendre une décision pour l'avenir. Ce que je souhaitais avant toute chose, Tanguy, c'était de vous laisser la facilité de choisir où vous souhaitez vivre . . .

Le jeune homme étendit le bras vers les rives du fleuve :

— Père, dit-il, rapprochons-nous, si vous le voulez, davantage de la ville, mais ne quittons pas le Saint-Laurent. Ce matin, quand vous m'avez proposé de faire une promenade à cheval, j'ai compris votre projet, et je vous en ai remercié au fond de mon âme. Cette journée est peut-être la première pendant laquelle j'ai pu secouer le poids douloureux sous lequel ploie mon âme.

— Cette course était concertée depuis deux jours avec Toyo et Tambou, chargés par moi de se procurer une barque et de m'attendre à quatre lieues de la ville. Après vous avoir fait parcourir à cheval les rives du Saint-Laurent, je voulais qu'une course en canot vous permît mieux d'en apprécier les beautés. Je craignais aussi qu'Hervé souffrît de la fatigue. Avant trois heures, c'est-à-dire à la chute du jour, nous serons rentrés à notre hôtellerie, et dès demain nous songerons à réaliser vos projets.

Toyo se tourna vers le capitaine.

—Massa Halgan, demanda-t-il en suspendant le mouvement de sa rame, vous entendre gronder tonnerre ?

Le marin haussa les épaules, regarda le ciel et répondit :

— Peux-tu songer à l'orage par un temps semblable, Toyo? Rame, mon garçon, rame, quoiqu'il nous reste plusieurs heures de jour, nous devons songer à gagner la ville, et à rentrer à Montréal avant la nuit.

Toyo laissa retomber les rames avec l'obéissance passive de l'esclave, mais tournant la tête vers son frère Tambou, il ajouta :

— Frère avoir entendu?

— Oui, dit Tambou, mais ça pas tonnerre du ciel, tonnerre de l'eau !

Tous deux se penchèrent en arrière et manièrent avec habileté les avirons.

Le silence régnait entre les passagers. Les regards de Tanguy erraient sur les rives du fleuve que les défrichements n'avaient point encore dépouillées de leurs bois immenses.

L'adolescent assis à côté d'Hervé lui parlait doucement et presque bas, comme s'il avait craint d'interrompre la rêverie de Tanguy et les pensées graves du capitaine.

Le canot filait sur le fleuve avec une rapidité inattendue et que ne suffisaient point à expliquer les efforts simultanés des noirs. Un fracas lointain parvint aux oreilles d'Halgan, et il comprit alors pourquoi Toyo avait prononcé le mot de tonnerre. Sans nul doute, l'orage ne s'annonçait point au ciel, mais dans ce pays complètement nouveau pour lui, coupé par des milliers de rivières grossies elles-mêmes de cours d'eau, où l'élargissement du fleuve atteignait la proportion d'un grand lac, et où les cataractes se multiplient d'une façon menaçante et inattendue, le capitaine se demanda si le Saint-Laurent ne lui ménageait pas de dangereuses surprises. Son habileté de marin le rassura cependant. S'il ne se fût agi que de lui, il serait resté sur son banc, contemplant avec Tanguy un panorama admirable, mais il vit Hervé souriant, jouant avec l'adolescent qui semblait son intime ami, et s'alarmant pour la chère créature, il se rapprocha de l'avant du bateau.

Le bruit perçu d'abord par les noirs augmentait graduellement d'intensité: de plus en plus, la barque descendait d'une façon inquiétante, et à laquelle le mouvement des rames restait étranger. Afin de mieux se rendre compte de la situation, Halgan ordonna aux deux noirs de cesser de ramer pour un moment, et en dépit de leur immobilité, le canot continua à filer comme une flèche.

— Il existe certainement un courant, dit le capitaine. Un fleuve n'est pas la mer, après tout... Cède-moi les rames, Toyo, et laisse reposer les tiennes, Tambou, je pourrai suffire à la manœuvre.

Hervé frappa gaiement dans ses mains.

— Oh ! comme nous allons vite ! s'écria-t-il, nous dépassons les oiseaux !

— En effet, dit Tanguy en s'adressant à Halgan, la marche du canot s'accélère... N'avons-nous rien à craindre...

— Je ne le crois pas, répondit Halgan, sauf ce bruit qui commence à nous assourdir, le fleuve me paraît absolument calme. Je ne puis douter cependant qu'une cause quelconque hâte la marche de l'embarcation, mais elle est solide, et j'ai longtemps navigué... Soyez en repos, mon fils, vous ne ferez pas naufrage avec moi.

La confiance que Tanguy possédait dans la science du capitaine ne lui permit pas d'insister. Il attira seulement Hervé sur ses genoux et le serra fortement sur sa poitrine.

Le soleil s'abaissait avec lenteur vers l'horizon, les arbres de la forêt se découpaient d'une façon étrange et crue sur cette pourpre vive, tandis que de grandes ombres flottaient déjà sur les espaces herbeux du bord. Ce n'était pas encore le crépuscule, mais l'apaisement des bruits et l'effacement des beautés du jour. Des impressions calmes, empreintes d'une mélancolie profonde, s'emparaient à la fois de l'esprit pour le calmer, de l'âme pour lui donner un vol plus haut.

Tanguy se taisait; de temps à autre seulement ses lèvres effleuraient le front de l'enfant, tandis qu'il échan-

geait un affectueux regard avec l'adolescent assis à ses pieds et qui chantait à mi-voix un air mélancolique rapporté de loin, sans doute, car chaque note paraissait trouver un écho dans le cœur de ceux qui l'entendaient.

Au loin, les voyageurs apercevaient une fumée légère flottant au-dessus des arbres, c'était celle d'une hutte indienne perdue au milieu des pénombres du bois.

Tandis que le capitaine Halgan prêtait l'oreille aux grondements plus rapprochés de l'eau, et qu'Hervé s'assoupissait dans les bras de son père, au murmure de la chanson de son ami, un homme se rapprocha de la rive du fleuve, se pencha vers une souche d'arbre sur laquelle on avait fixé un anneau de fer, et détacha le lien d'écorce retenant le canot sur la berge. Il entra dans la légère embarcation, attira l'amarre flottant dans l'eau, saisit deux avirons et se mit à ramer sans hâte, mais de façon à prouver qu'il connaissait admirablement le fleuve et les moyens de navigation des sauvages.

Il avait aperçu de la rive la barque plus lourde de voyageurs, et saisi d'une crainte soudaine, il voulait se tenir prêt à tout événement.

— Jamais, murmura-t-il, un habitant du pays ne conduisit de la sorte une barque sur le Saint-Laurent... Dieu garde ces étrangers, ils approchent des Rapides...

En effet, le fond du fleuve changeait d'aspect; au lieu du sable sur lequel coulait l'eau transparente, la pierre occupait le lit du Saint-Laurent, et atteignant à une élévation inusitée, la roche ne laissait plus à l'eau qu'une hauteur presque insuffisante pour le tirage d'un canot. On eût dit qu'un gigantesque escalier de pierres vives se dessinait sous le fleuve, et le courant se précipitait sur ces degrés avec une violence inattendue. Pour augmenter en cet endroit les dangers de la navigation, des rochers dépassaient de distance en distance la ligne du Saint-Laurent, et montraient à sa surface une multitude d'écueils, au milieu desquels le marin le plus habile, déconcerté par le nombre des obstacles et troublé par la nature du fond, perdait les avantages d'une longue pratique et d'une sage expérience.

Le mouvement accéléré de la barque, les mugissements de la chute, surprirent le capitaine Halgan; il comprit pour la première fois que les êtres chers dont la vie lui était confiée pouvaient courir un danger; il saisit les rames avec énergie, mais en ce moment leur secours devenait plus dangereux qu'utile, la barque se trouva subitement emportée par le courant et glissa sur le fleuve avec la rapidité d'une flèche. Tantôt la quille touchait le fond rocheux, tantôt les bordages frôlaient les écueils. Dans son impuissance à ralentir la marche du canot, Halgan n'avait plus qu'une préoccupation, celle d'empêcher la barque de heurter les rochers avec trop de violence. Mais les rames dont il se servait pour la protéger se brisèrent dans sa main, l'impétuosité des rapides venait de jeter l'embarcation contre une roche énorme, et l'impulsion reçue fut tellement terrible que la barque, repoussée par le rocher, se retrouva brusquement lancée au milieu du fleuve.

Les rapides se trouvaient franchis, le Saint-Laurent était redevenu uni comme une glace, mais pour avoir changé de nature, le péril n'en restait pas moins grand. La barque s'était entr'ouverte sur l'écueil, elle faisait eau de toutes parts, et les efforts des passagers pour écoper ou aveugler la voie ne pouvaient que retarder une catastrophe inévitable.

Au moment où la barque avait touché, craquant dans toute sa membrure, Hervé, poussant un cri de terreur, s'était évanoui dans les bras de son père, et Tanguy, serrant contre lui la chère créature inanimée, se demandait si l'heure n'était pas venue d'essayer de se sauver à la nage, quand l'homme au canot d'écorce, faisant force de rames à la vue du péril qui menaçait les passagers, leur cria :

— Ne craignez rien ! vous voilà sauvés !

Deux coups d'aviron le rapprochèrent assez de l'embarcation à demi submergée pour qu'il lui fût facile d'en saisir le bord.

— Sautez dans mon canot ! dit-il d'une voix calme, si fragile qu'il paraisse, il vous portera bien tous.

Tanguy passa le premier, puis l'adolescent, les noirs debout dans la barque croulant sous leurs pieds attendaient qu'Halgan fût en sûreté, mais celui-ci fit signe à Toyo et à Tambou de prendre place dans le canot.

— Le capitaine quitte le dernier son navire naufragé, dit-il.

Et au moment où la barque se séparait en deux et flottait à la surface apaisée du fleuve, Halgan s'assit à côté de Tanguy.

— Vous n'êtes certainement pas du pays, monsieur, dit l'homme qui s'était trouvé si providentiellement sur le rivage pour sauver les promeneurs d'une mort certaine, sans cela vous connaîtriez ces Rapides de la Chine.

— Nous sommes Français, monsieur, répondit Tanguy, et depuis quelques jours seulement nous habitons Montréal.

L'adolescent, plongeant une de ses mains dans l'eau, mouilla les tempes d'Hervé toujours immobile, et dont Tanguy contemplait le pâle visage avec une expression d'angoisse et de tendresse.

— Ce ne sera rien vraisemblablement, dit l'homme au canot, la terreur a causé l'évanouissement de cet enfant, et son état ne présente pas de danger. Malheureusement je n'ai sur moi ni sels ni flacons... L'air suffira sans doute pour le remettre... cependant permettez-moi de vous faire une offre, et de vous adresser une question... Comptiez-vous regagner Montréal avant ce soir ?

— C'était notre intention, répondit le capitaine.

— Votre présence y est-elle indispensable ?

— Non, à moins que l'état de l'enfant...

— Soyez sans inquiétude sous ce rapport... j'en ai fini avec mes interrogations, et voici ce que je peux vous offrir... Vous le voyez, je me rapproche des bords du fleuve, et vous pouvez apercevoir déjà une habitation massive à demi cachée au milieu des arbres... Voulez-vous accepter mon hospitalité, ou préférez-vous regagner Montréal à l'aide de ce canot ?

— Monsieur, dit Tanguy, nous vous sommes redevables de la vie, c'est vous assurer que nous acceptons un

nouveau service... Montréal est éloigné de deux lieues au moins de l'endroit où nous nous trouvons, et mon fils ne rouvre pas les yeux...

— Bien, et merci, monsieur, répondit l'homme au canot, en quelques minutes nous allons aborder.

Le crépuscule descendait; tandis que les voyageurs se rapprochaient de la demeure de leur sauveur, l'autre rive s'estompait dans ces brumes et les splendeurs du soleil s'étaient effacées. En face d'eux, les voyageurs voyaient grandir la forêt sombre, car les horizons bleus se confondaient avec la ligne des arbres.

L'embarcation se rapprochait sensiblement du bord; quand le sauveur envoyé providentiellement aux étrangers se trouva près de la rive, il enfonça solidement l'aviron dans le sol, rapprocha de terre l'embarcation d'écorce, sauta sur la berge, tira fortement la corde végétale qu'il amarra au tronc d'un gigantesque sapin, puis il tendit la main à Tanguy qui, serrant son enfant contre sa poitrine, se trouva bientôt près du Canadien.

Le capitaine Halgan, l'adolescent, Toyo et Tambou quittèrent à leur tour le canot, et l'hôte des voyageurs hâta le pas en se dirigeant vers une grande habitation qu'enveloppait l'ombre croissante.

Au moment où les naufragés des Rapides pénétraient sous un couvert de gigantesques érables à sucre, deux cris divers saluèrent l'arrivée du maître du logis: un aboiement joyeux et un cri guttural dans lequel on eût dit qu'un sentiment affectueux essayait de se traduire. Un chien de haute taille s'élança au-devant de son maître, l'entourant de bonds désordonnés, lui léchant les mains et levant vers lui sa belle tête intelligente, tandis qu'un ours brun d'une taille gigantesque s'avançait lourdement en secouant sa tête énorme. La bête se dressa avec lenteur en poussant un grommellement sourd, puis elle appuya ses pattes velues sur les épaules de l'homme.

—Tout beau, Phébus ! dit celui-ci, à bas, Mingo, vous êtes de bonnes et fidèles bêtes ! Rangez-vous, et respect à ceux qui franchissent ce seuil.

Le chien, levant sa tête fine, flaira les nouveaux venus et vint frôler les jambes de l'adolescent, tandis que l'ours Mingo marchait pesamment à côté de Tanguy.

Ni l'ours ni le chien ne dépassèrent d'abord le seuil du maître; sans doute leur mission de gardiens ne se trouvait pas terminée, car ils se placèrent paisiblement de chaque côté, comme des sentinelles chargées de donner, en cas de danger, le signal d'alarme.

Deux serviteurs accoururent au-devant du Canadien, tandis qu'un homme de haute taille, portant le costume national d'une tribu indienne, s'avançait vers le maître de la maison avec une dignité à travers laquelle perçait la tendresse.

— Mon frère a fait une heureuse course, dit-il, mon frère ramène des étrangers.

— Oui, Bison-Noir, répondit le Canadien.

Puis, se tournant vers Tanguy et le désignant à l'indien:

— Remettez sans crainte ce bel enfant à mon frère l'Indien, il possède en médecine des connaissances capables de surprendre plus d'un savant.

Le Bison-Noir saisit Hervé avec précaution, le considéra attentivement et regarda le Canadien comme s'il en attendait moins un ordre qu'une prière.

— Que le Bison-Noir écoute mes paroles et les grave dans son cœur... la frayeur a fait perdre à cet enfant le sentiment de la vie... l'enfant doit encore sourire dans les bras de son père.

L'indien s'inclina avec une majesté tranquille, tandis que les serviteurs ouvraient les deux battants de la porte de la grande salle.

Bison-Noir enleva d'abord les vêtements humides d'Hervé, réchauffa son corps glacé par des frictions lentes, l'enveloppa dans une chaude fourrure de renard noir, alla prendre une fiole dans un meuble, en versa quelques gouttes sur les lèvres de l'enfant, puis, au moment où Halgan et Tanguy s'inclinaient vers Hervé, les paupières de celui-ci battirent, un souffle léger entr'ouvrit sa bouche, il tourna autour de lui des regards

étonnés, reconnut Halgan, puis son père, jeta ses bras autour du cou de l'adolescent, enfin apercevant l'étrange figure de Bison-Noir, il ne put retenir un cri dans lequel l'étonnement se mêlait à l'effroi.

— Le Roitelet a peur du Bison-Noir, dit l'Indien d'une voix musicale, mais il apprendra vite que les Peaux-Rouges sont amis des Visages-Pâles.

En ce moment la cloche annonçant le repas du soir se fit entendre, et, la porte de la salle s'ouvrant sans bruit, une créature bizarre et charmante apparut sur le seuil.

Elle paraissait âgée de treize ans à peine; sa taille adolescente était haute et svelte; le costume qu'elle portait convenait à sa beauté merveilleuse et étrange tout ensemble. Ce costume se composait d'une tunique de toile blanche agrémentée de broderies, et retenue par une ceinture de coquilles rares. Sur sa poitrine descendait un collier de perles de couleurs multicolores. Des mocassins brodés de dards de porc-épic et de verroteries chaussaient ses pieds d'une extrême petitesse; ses mains étaient celles d'une fille d'Europe, étroites et fines. La nuance de la peau de cette enfant ressemblait à la teinte chaude de l'ambre; et par un phénomène qui semblait une grâce de plus, la longue et magnifique chevelure flottant autour d'elle, était blanche comme l'écume des cascades et la neige des glaciers.

Un bandeau d'or retenait cette chevelure qui flottait autour d'elle semblable à un voile fluide.

— Père, père, demanda-t-elle en portant à ses lèvres la main du maître du logis, il ne vous est point arrivé malheur ?

— Non, grâce au ciel ! et ceux qui sont sous mon toit se trouvent en sûreté.

Hervé qui, des bras de l'Indien, était passé dans ceux de l'adolescent, regarda la Fille-aux-cheveux-d'argent avec un beau sourire. En un instant celle-ci se trouva près d'Hervé; les deux innocences se comprirent et s'aimèrent du premier regard; Hervé tendit la main à la Fille-aux-cheveux-d'argent, et ce fut ainsi rapprochés

l'un de l'autre qu'ils pénétrèrent dans la vaste salle à manger.

— Messieurs, dit le Canadien à ses hôtes, vous êtes chez vous.

Une minute après, Halgan, Tanguy et l'adolescent se trouvaient groupés autour d'une table pliant sous le poids de mets plantureux, et après avoir veillé à l'installation d'Hervé, la petite Indienne dit d'une voix harmonieuse en lui mettant un baiser sur le front :

— Le Roitelet et la Nonpareille s'aimeront comme s'ils avaient grandi dans le même berceau.

III

LA GRANDE-HUTTE

L'habitation dans laquelle Tanguy venait d'accepter l'hospitalité tenait à la fois de la cabane indienne par les matériaux primitifs à l'aide desquels elle était bâtie, et du fort militaire, en raison de certains travaux qui ne tardaient pas à frapper les yeux de l'observateur.

La palissade entourant la vaste cour au milieu de laquelle s'élevait la maison était formée de troncs d'arbres assez gros pour être à l'épreuve de la balle, et que la hache elle-même aurait mis du temps à entamer. De solides traverses de bois reliaient entre eux les pieux aiguisés de la palissade, et de lourdes barres de fer garantissaient les portes. La maison était également construite en troncs d'arbres dont on avait négligé d'enlever l'écorce. Les fenêtres du bâtiment, assez larges pour laisser entrer à flots la lumière dans les salles basses, mais munies de solides volets prouvaient qu'on n'avait rien négligé pour la sûreté de la maison. Au-dessus, et servant sans nul doute à éclairer des pièces servant rarement, se creusaient des meurtrières assez rapprochées pour offrir un moyen de défense très sérieux. Ce que cette disposition du bâtiment pouvait avoir de menaçant se dissimulait à demi sous le large auvent du toit, le long duquel la neige glissait aisément en hiver.

On pénétrait dans l'habitation par un perron de cinq marches : un vestibule énorme donnait accès dans des pièces assez vastes pour permettre au possesseur de ce domaine d'exercer une large hospitalité. Dans ce vestibule ou dans la cour se tenaient d'habitude Phébus et Mingo : l'un joueur, alerte, l'autre triste et somnolent,

à moins que la crainte venant à s'emparer de l'ours, celui-ci retrouvât sa force irrésistible et ses grondements terribles.

Tanguy, le capitaine Halgan et l'adolescent qui les accompagnait se trouvaient réunis dans une salle à manger immense, servie d'une façon plantureuse mais sans luxe. La vaisselle était commune, les mets substantiels, la bière saine et fraîche, mais on devinait une grande sobriété dans les habitudes du maître.

La Fille-aux-cheveux-d'argent s'était emparée d'Hervé avec une sorte de despotisme affectueux. En attendant que ses vêtements bleus fussent secs, elle l'avait pittoresquement drapé dans une fourrure de renard noir, et l'on pouvait prendre le joli enfant pour le modèle d'un de ces tableaux de «Sainte Famille» où l'on voit saint Jean, souriant, couronné de cheveux bouclés, habillé d'une toison laissant à demi nu son torse à la peau transparente. L'originalité du costume de sa compagne, la gravité tendre se reflétant sur son visage, l'éclat de ses colliers, la grâce de son sourire, l'étrangeté de la chevelure flottant autour d'elle, transportaient Hervé dans un monde à part.

Le commencement du repas fut silencieux. Peu à peu l'hôte des voyageurs anima la conversation languissante. Il décrivit à ceux qu'il venait de sauver les beautés de la nature vierge au milieu de laquelle il vivait, il parla des tribus d'Indiens qu'il semblait admirablement connaître, et chaque fois qu'il vantait leur courage ou leurs vertus, ses yeux se tournaient tour à tour vers le Bison-Noir ou bien du côté de l'enfant à la chevelure argentée.

L'Indien avait suivi le maître d'habitation dans la salle à manger, mais il ne prit point part au repas; il accepta seulement une coupe de bière brune et parut la vider en honneur des étrangers.

Quant à celle que le maître appelait Nonpareille, sauf son costume qui trahissait le souvenir et l'amour de sa race, elle avait pris les habitudes européennes des protecteurs entre lesquels elle grandissait.

Le repas fini, les convives passèrent dans le salon

séparé pour ainsi dire en deux parties par une opposition complète dans l'ameublement.

D'un côté se trouvaient des meubles de forme française, commodes et simples, et tous les objets particuliers à la civilisation; de l'autre des amas de fourrures d'ours et de bisons destinés sans nul doute à servir de sièges. A un râtelier sculpté avec un goût bizarre étaient suspendues des pipes à fourneaux de terre curieusement sculptées, cerclées d'étain ou d'argent, décorées de figures, ornées de plumes, et dont le fourneau s'adaptait à un large tuyau de bois; d'autres plus étranges encore portaient une lame de hache; le manche du tomahawk servait de tuyau, et à son extrémité s'étalait le godet de pierre. Le guerrier possesseur de ce calumet pouvait sans perdre une minute se faire une arme terrible de ce qui venait d'être l'objet d'une distraction absorbante. Le maître de la Grande Hutte présenta aux étrangers des pipes moins terribles, offrit d'excellent tabac, et leur dit de cette voix sonore et douce qui lui était particulière:

— Vos chambres sont prêtes, messieurs, vous vous retirerez quand vous le souhaiterez; le plaisir que me procure votre visite ne me fait point oublier que vous souffrez doublement de la fatigue et d'une émotion violente.

Tanguy tendit la main à son hôte.

— Vous nous avez accueillis, lui dit-il, selon les traditions de l'antiquité et la coutume du désert. Nous avons reçu de vous le plus grand des services, nous venons de partager le pain et le sel à votre table, et vous ignorez encore nos noms.

— Je sais déja, répondit le maître de l'habitation, que vous êtes des hommes de cœur et d'esprit; votre langage m'apprend que vous êtes Français; en faut-il davantage pour se comprendre et s'apprécier ?

— Je me nomme le marquis Tanguy de Coëtquen, reprit le jeune homme, le capitaine Halgan fut le père de la compagne dont je porte le deuil, et dont vous retrouverez les traits dans ceux d'Hervé... Quant à ce jeune garçon qui paraît déjà tout décontenancé, parce

qu'il tremble qu'on fasse son éloge, il s'appelle Patira... avant vous, monsieur, il nous a déjà sauvé la vie...

L'adolescent s'avança vers l'hôte de M. de Coëtquen, et posa sa main nerveuse dans la main que lui tendait le gentilhomme. La Fille-aux-cheveux-d'argent regarda Patira avec un sentiment d'admiration naïve; on devinait qu'elle était heureuse de le savoir brave.

— Moi, monsieur, dit le maître de l'habitation, je suis connu sous le nom de Jean Canada.

— Quoi ! s'écria Coëtquen, vous êtes ce Jean Canada qui s'est battu pour la Nouvelle-France aux côtés de Montcalm ? Oh ! nous vous connaissons tous, croyez-le, et de loin nous vous admirions comme l'un des héros de cette lutte héroïque qui n'a pas besoin de succès pour rester immortelle. Mon vaillant père allié des Montcalm, ami des Bougainville et parent du marquis de Vaudreuil, m'a cent fois parlé de vous ! Quelle joie pour des exilés de trouver dans cette terre lointaine un homme en qui revit d'une façon si puissante l'amour du vieux drapeau et le culte de Dieu !

Les traits mâles de Jean Canada reflétèrent une émotion puissante; à l'éclat de son regard, on put deviner qu'une larme roulait dans ses yeux; ses mains pressèrent énergiquement les mains d'Halgan et de Tanguy, et il répéta lentement comme s'il craignait de laisser échapper un sanglot :

— La France ! ma chère et noble France !

— Que parliez-vous donc de fatigue tout à l'heure, reprit le marquis de Coëtquen, il me semble que jamais je n'eus moins besoin de sommeil. Il nous sera si doux de nous entretenir de la patrie.

Une sorte d'embarras mit un nuage sur la physionomie de Jean Canada.

— Ainsi, demanda-t-il, vous ne songez pas à gagner votre appartement ?

— Nullement, et jusqu'à ce que vous-même vous ne songiez au repos...

— Je ne me coucherai pas cette nuit.

— Nous ne nous quitterons point alors, à moins que des travaux vous obligent à vous séparer de ceux que vous avez arrachés aux Rapides.

— Dans tous les cas, répondit Jean Canada, cette heure n'est pas encore venue. Nous avons encore le temps de parler de la France.

Le marquis de Coëtquen ne put dissimuler le frémissement qui parcourut tout son être.

— Nous habitons le Canada depuis un mois à peine. Nous fuyons la France qui ne nous offre aujourd'hui que l'échafaud... La Croix est renversée des autels profanés, les grandes familles n'échappent à la mort que par le bannissement. La ruine est partout, le sang coule à flots. Une loque rouge remplace le drapeau fleurdelisé pour lequel vous vous êtes battu, et dans la convulsion terrible au sein de laquelle se débat la patrie, il semble que rien ne doive survivre de ses institutions et de ses gloires.

— Ne le croyez pas ! ne le croyez jamais ! s'écria Jean Canada d'une voix vibrante. La France souffre, elle agonise, martyrisée sur le sol teint de sang, depuis qu'elle est la proie des ambitieux, des bourreaux et des sectaires. Mais cette torture dure seulement depuis quatre années tandis que nous, nous Canadiens, habitants du vieux pays, nous endurons depuis plus de trente ans la ruine, la persécution, la déportation et la mort. Depuis trente ans le catholicisme lutte au Canada contre le protestantisme. On châtie notre patriotisme par l'exil, notre foi par la proscription. On ne se contente pas d'exiler ceux qui parlent trop haut, on déporte en masse, on dépeuple des pays entiers, brisant les liens de famille avec un plaisir farouche. Je puis bien le dire, puisque mon nom est parvenu jusqu'à vous, j'ai combattu sans trêve pour la liberté de mon pays, et si le sentiment français s'était éteint dans les âmes des habitants de ce qui fut la Nouvelle-France, il se serait conservé dans cette maison qui, pour les peuples sauvages, s'appelle la Grande-Hutte. J'ai gardé comme un culte l'amour du pays; je suis resté fier de mon

titre de Français, et je conserve mes dernières forces afin d'être prêt le jour où les Canadiens auront besoin de moi. Je ne me suis point choisi le nom que je porte, on me l'a donné, je le garde comme un titre. On semble faire de moi le représentant de la patrie vaincue, mais toujours vivante, qui, au premier mot de délivrance et d'espoir, se retrouvera debout, prête à verser son sang sur les plaines qu'elle féconda.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! dit Halgan, combien vous avez dû souffrir !

— Nous avons manqué de tout, hors de confiance. Nous avons dormi sur la terre brûlée, traversé des forêts vierges pieds nus et affaiblis par la famine... Nous allions toujours, quand même. Les régiments de France luttaient à côté des miliciens du pays, les tomahawks des Indiens fraternisaient avec nos armes, le bruit de nos fifres s'étouffait sous leurs hurlements de guerre. Le même sentiment confondait le Peau-Rouge et le Visage-Pâle, tous se battaient pour le grand Ononthio, tous offraient leur sang pour la France Nouvelle... Abandonnés par la mère-patrie, nous ne pouvions nous résoudre à l'oublier. Notre haine pour les vainqueurs a survécu aux douleurs de la défaite. Nous sommes et nous resterons Français. Jamais nous ne cesserons de parler cette langue familiale, éloquente, faite à la fois de tendresse et de force. Le cœur, cet ardent foyer de dévouement, brûle toujours pour celle qui nous oublia, et le premier des titres pour gagner notre amitié est de venir de là-bas où souffle l'air qui passa sur notre berceau.

— Brave, brave cœur ! s'écria Coëtquen.

— Nous pouvons désormais nous entendre, reprit Jean Canada, et si ce que je vais vous révéler effraie votre conscience, vous l'oublierez...

— Je vous le jure, dit le marquis.

— Vous répondez de Patira, comme je réponds de Nonpareille.

— Oui, répondit Halgan.

— Eh bien ! reprit Canada, la Grande-Hutte est devenue le centre de réunion de tous ceux qui souffrent par

le cœur, l'esprit ou le corps. C'est ici que viennent isolément ou par groupes, chaque jour, chaque mois, ceux qui ont besoin de pain ou de conseils; ici que se rassemblent à des époques fixes ceux qui gardent comme moi le rêve de ressusciter la patrie canadienne, et de l'arracher à des vainqueurs transformés en bourreaux. Cette demeure est le dernier cénacle où il nous soit possible de nous réunir. Nous avons la patience parce que nous possédons la force et la foi. Nous nous comptons sans nous presser d'agir. Peut-être ce groupe fraternel d'hommes unis par une seule pensée et choisis dans tous les rangs de la société, ne fera-t-il rien de plus que se soutenir et se consoler. Et quand ce serait? L'œuvre n'aurait-elle pas eu néanmoins sa raison d'être. Si Dieu nous marque une heure, nous agirons: si l'heure ne sonne pas, nous continuerons à souffrir en silence. De politique proprement dite, nous n'en faisons jamais. On ne peut même affirmer que nous conspirons. Nous nous rassemblons, voilà tout. Le pauvre, le riche, le savant et l'ignorant, le sauvage et le missionnaire se retrouvent dans cette maison de bois; les mains se pressent, les cœurs s'entendent, et Dieu fait le reste...

— Mais la police? demanda le capitaine.

— Oh ! je n'ignore point qu'elle paierait cher pour se débarrasser de moi; aussi j'agis avec une extrême réserve. Ceux qui m'entourent me gardent; et je n'abandonne rien au hasard, pas plus que je ne livre rien à la violence. Si je n'écoutais que mes impressions, mes sentiments, j'eusse attiré cent fois sur ma tête les sévérités de la loi, mais je me dois à tous, et je n'ai pas le droit de me perdre. La police guette une occasion; et je m'applique à ne point la faire naître. On peut compromettre le succès du lendemain par l'impatience de la veille.

— Et ce soir a lieu l'une de vos réunions?

— Oui, ce soir. Des amis, des pauvres, des éprouvés viendront de Montréal, des îles voisines, des villages assis sur les rives du fleuve, du fond de la forêt, pour parler au même foyer de la terre que vous avez fuie,

et du «vieux pays» dont ils veulent effacer la trace des Anglais.

— Mais, demanda Tanguy, en dehors des pièges qui peuvent vous être tendus, cette situation isolée ne vous expose-t-elle pas à des dangers graves ?

— Je puis tout redouter, au contraire; aussi, suis-je armé sur un pied de guerre. Cette maison de bois peut soutenir un siège. A vrai dire, je n'ai rien à craindre des Anglais. Le jour où ils me surprendront en flagrant délit de conspiration contre le droit du plus fort, ils me jugeront avec une sévérité absolue, et je n'aurai nulle pitié à espérer, pas plus que je ne songerai à leur demander grâce; mais jusqu'à ce qu'ils puissent me prendre, ils me laisseront tranquille. Ce que j'ai toujours en expectative, c'est une attaque des sauvages alliés de l'Angleterre. A cinq reprises, j'ai subi des alertes; elles ont été repoussées victorieusement, mais non sans peine. Le chef indien qui fume ici paisiblement son calumet me fut alors d'un grand secours, sans compter Phébus et Mingo qui se comportèrent avec une intelligence égale à leur bravoure. Le village de la Chine se compose de quelques huttes dont les habitants me sont dévoués; en cas d'alarme, je puis les mander ici, et il leur est facile de me rejoindre par un chemin inconnu des Iroquois.

— Je vous admire bien sincèrement, dit Tanguy, et d'autant plus que le courage déployé par vous est d'une plus longue durée. Au fond, rien n'est facile comme la bravoure, cette bravoure qui nous porte à affronter un péril si grand qu'il soit sous l'influence d'une pensée et l'excitation d'un sentiment magnanime. Mais réaliser ce que vous faites, devenir l'âme d'un parti, représenter une nation persécutée, refréner votre courage même afin de ne dépasser jamais les bornes de la prudence, voilà qui est noble et grand.

En ce moment, le Bison-Noir ôta sa longue pipe de ses lèvres, redressa sa haute taille, et sortit de la salle après avoir fait un signe à Jean Canada.

Hervé venait de s'endormir, et Patira le soulevant dans ses bras demanda à la Fille-aux-cheveux d'argent :

— Nonpareille, je voudrais déposer ce cher petit dans le lit que me destine le maître de cette maison, et revenir après dans cette salle.

— Viens, dit doucement la jeune fille.

Le cri de la Hulotte bleue qui se fit entendre l'avertit que les amis de Jean Canada s'approchaient de la Grande-Hutte. Légère comme un oiseau, elle passa devant l'adolescent, ouvrit une chambre éclairée par une veilleuse, désigna une couchette et dit à Patira :

— Mon jeune frère fera ici de doux rêves.

Pour la seconde fois, le même cri se fit entendre, et la Fille-aux-cheveux-d'argent, saisissant Patira par la main, le ramena dans la grande salle dont le Bison-Noir soulevait la portière.

IV

AUDIENCES SECRÈTES

La physionomie de l'Indien trahissait une émotion difficilement contenue par la gravité habituelle aux hommes de cette race, qui joignent le courage à l'affectueuse simplicité du cœur. On devinait que l'homme dont il avait reconnu le cri d'appel et au-devant duquel il s'avançait était un des compagnons de sa jeunesse, et que tous deux avaient dû lancer le tomahawk pendant les guerres de tribus à tribus, ou épauler le mousquet côte à côte, quand les Indiens alliés des Français luttaient contre les envahisseurs du Canada.

Ce chef, car on ne pouvait lui refuser ce titre en constatant la noble fierté de sa démarche, les cicatrices tailladant sa poitrine, et les médailles d'or et d'argent pendues à son collier; ce chef avait choisi, pour se rendre à l'assemblée tenue chez Jean Canada, non pas la peinture de guerre, mais une peinture de deuil. Le noir dominait dans les lignes nombreuses dessinées sur son visage, et la peau de buffle qui lui servait de manteau portait en guise d'armes parlantes un cœur saignant traversé d'une flèche.

Un couteau à scalper et une hache brillante étaient suspendus à sa ceinture; aux lobes prodigieusement allongés de ses oreilles cliquetaient des anneaux d'argent, et des colliers de wampum descendaient en plastron sur sa poitrine où le totem tatoué de sa tribu s'étalait à côté de la peinture.

Cœur-Percé alla sans rien dire s'asseoir dans un angle de la vaste pièce, et acceptant le calumet que lui présentait Bison-Noir, il se mit à fumer en silence.

Une minute à peine s'était écoulée depuis l'entrée du sachem algonquin, quand un nouveau venu s'avança dans la salle. C'était un vieillard de haute taille, vêtu d'une soutane déchirée, et chaussé de mocassins de buffle. Il s'appuyait sur un bâton formé d'une grosse branche d'érable, et portait sur la tête une sorte de calotte noire moulant exactement la forme de son crâne. De rares mèches de cheveux blancs s'épandaient sur son cou grêle. Une empreinte de souffrance latente ajoutait à l'expression ascétique de son visage.

Avec autant de vivacité que le lui permettait sa fatigue, le missionnaire s'approcha de Jean Canada :

— Je viens vous demander asile, lui dit-il, depuis huit jours on me traque comme un daim aux abois, et j'ai par miracle échappé aux Indiens partisans de la tyrannie anglaise et qui voient en nous des ennemis de leurs manitous et des adversaires de leurs alliés. Dieu le sait, mon fils, sans songer à la politique des souverains et aux nouvelles délimitations des terres, je me borne à enseigner la loi de mon Dieu, à porter le Crucifix de cabane en cabane. Mais ce n'est point assez pour les Anglais de nous avoir pris notre territoire, ils essaient de nous ravir les conquêtes de l'évangélisation. On emploie les dernières rigueurs à l'égard des tribus restées amies de la France. Après les avoir décimées, chassées, on tente aujourd'hui de leur dérober leur âme, et de leur vendre la protection et le repos au prix d'une abjuration. Jean Canada, mes pieds saignent dans les mocassins que je dois à la pitié d'une veuve indienne, et le vieux missionnaire a faim.

Tanguy et Halgan tressaillirent de pitié.

La Fille-aux-cheveux-d'argent s'avança vers le prêtre avec un empressement touchant, et s'inclina devant lui en croisant les bras sur sa poitrine. Le vieillard la bénit, alors Nonpareille quitta doucement la salle, en faisant signe à Patira de la suivre. Quand les deux adolescents se trouvèrent dans la salle à manger, Nonpareille couvrit un plateau de pain, d'une tranche de venaison et d'un flacon d'eau pure, elle le plaça

en équilibre sur les bras de Patira, tandis que, prenant un bassin, un linge blanc et une sorte d'aiguière, elle revint près du missionnaire qui, brisé de fatigue, venait de tomber sur un siège.

Alors s'agenouillant devant le vieux prêtre, la Fille-aux-cheveux-d'argent lava ses pieds ensanglantés, les enveloppa de fraîches compresses de feuilles, puis de bandelettes de toile, et voyant le vieillard soulagé, elle se tint debout, silencieuse, dans une pose pleine de grâce touchante, tandis que Patira servait au vieillard son modeste repas.

Lentement, pendant ce court épisode, la salle de réception se remplit de visiteurs appartenant aux classes les plus diverses de la société. Quelques-uns de ces hommes étaient venus de Montréal, et l'on entendait le hennissement de leurs chevaux attachés aux palissades de la cour; d'autres avaient descendu le Saint-Laurent dans des canots d'écorce; les plus pauvres marchaient depuis un jour ou deux à travers les bois, ils accouraient au rendez-vous épuisés par de longues étapes. Plus d'un racontait qu'il avait dû recourir à toutes les ruses indiennes afin de traverser des portions de pays dans lesquelles erraient des troupes d'Iroquois.

Tandis que les Européens se groupaient autour de Jean Canada, les chefs indiens rejoignaient le sagamore et acceptaient comme lui la longue pipe que leur présentait Cœur-Percé.

On parlait à mi-voix; on se comptait du regard; Jean Canada, consultant la grande horloge à gaine placée dans un angle de la salle, parut lui demander si elle ne donnerait pas bientôt le signal attendu. Les aiguilles se mouvaient lentement sur le cadran d'émail, encore deux minutes, et Jean Canada devait prendre la parole, quand la porte de la salle s'ouvrit avec violence et une femme échevelée vint tomber aux pieds du maître de la Grande-Hutte.

— Rendez-moi ma fille ! lui dit-elle, rendez-moi ma fille !

— Votre fille, Amy David, votre fille, Lucie?

— Ils me l'ont prise, les misérables me l'ont volée !... Depuis longtemps je n'avais pas un jour de repos, ni une heure de joie; je savais que les monstres guettaient leur proie, et je serrais mon enfant contre moi comme si ma tendresse pouvait la défendre... Vous la connaissez, vous savez qu'elle est bonne, belle et pure, un ange de dévouement, une âme de sainte ! Nous sommes pauvres, la fortune de mon père a été spoliée, nous travaillions de nos mains tout le jour et durant la moitié des nuits; nous ne nous plaignions de rien, cependant; notre affection suffisait à notre bonheur... Une persécution sourde se tramait contre nous, le travail devenait plus rare, on nous renvoya successivement des misérables logis qui nous abritaient... Un jour un pasteur protestant, sous prétexte de s'intéresser à nous, franchit le seuil de notre chambre; il nous plaignit et nous fit entendre que notre situation changerait si je le voulais... Comprenez-vous ce mot : «Si je le voulais». Je voyais pâlir ma fille et je me demandais si elle résisterait à notre lent martyre... Alors on me parla d'apostasie... Si je consentais à renier mon Dieu, je trouverais plus que l'aisance, sinon... hélas ! je le savais, sinon la faim aurait bientôt tué l'enfant et la mère. Je chassai le tentateur, nous ne soupâmes point ce soir-là... Deux jours après, Lucie rentra chez moi effarée, elle avait cru voir, acharnés à sa poursuite, des hommes à la figure sinistre. Je la calmai avec peine, et nous décidâmes qu'elle ne sortirait plus sans moi... Alors ceux qui la guettaient lui tendirent un piège. On écrivit un mot pour avertir mon enfant qu'elle pouvait trouver un travail bien rétribué dans un quartier lointain, à la condition d'aller le chercher à l'instant même... J'étais absente au moment où Lucie reçut la lettre; elle ne crut pas devoir m'attendre, dans la crainte de manquer une occasion avantageuse, elle partit... Elle n'avait pas fait vingt pas dans la rue qu'elle fut arrêtée sous une inculpation flétrissante, et traînée en dépit de ses dénégations et de ses pleurs dans un de ces refuges

où la police jette provisoirement les voleurs et les femmes vivant au sein de la honte... Quand je rentrai, la maison était vide... J'attendis mon enfant en pleurant, en priant; au matin, un homme de la police me vint apprendre dans quel lieu on l'avait enfermée... Vous me croirez, Jean Canada, quand je vous dirai que j'eusse préféré apprendre la mort de ma fille unique... Lucie dans cet abîme, Lucie au milieu de ces damnés, cet ange parmi ces démons, Lucie accusée... Ma tête s'égare quand je songe à cette cruauté, quand je sonde ce crime infernal d'essayer de flétrir l'innocence de l'enfant, pour avoir raison de la croyance de la mère...

— C'est horrible ! horrible ! murmura Jean Canada.

— Vous me la rendrez, n'est-ce pas ? dites que vous me la rendrez ! Voyez, je suis à genoux, je pleure, je vous demande justice et pitié !

— Pitié ! pauvre femme ! pauvre mère, ne le voyez-vous pas, elle déborde de nos cœurs, elle jaillit de nos yeux, mais justice ! quand nous sera-t-il permis de vous rendre justice ?

— Demain si vous le voulez, dit un jeune homme en s'avançant hors du groupe au milieu duquel il se tenait caché. Il nous reste des mousquets et nous saurons fabriquer de la poudre si l'argent nous manque pour en acheter. Le sang des héros et les larmes des faibles crient vengeance. Tout à l'heure j'ai frémi en revoyant parmi nous le père Flavien portant les traces de son glorieux martyre. Si nous ne voyons plus flotter sur ses épaules sa longue chevelure blanche, c'est que les Iroquois l'ont scalpée, les Iroquois soudoyés par l'Angleterre... Ce trophée sanglant, cette relique vénérable orne le wigwam d'un Indien, et l'Anglais paye pour cette chevelure comme il donne une prime pour les loups tués. Qui nous empêche de nous révolter contre un joug trop lourd ? Nous n'avons rien promis, et les serments faits à nos pères sont trahis tous les jours. Levons-nous contre l'oppresseur qui nous a pris comme une marchandise dont on trafique. On scalpe nos prêtres, on ravit les jeunes filles catholiques

pour les enfermer dans de prétendues maisons de travail dont on espère qu'elles sortiront flétries ! Oui, oui, pitié pour Lucie et pour sa mère, mais vengeance et mort aux Anglais !

— Mort aux Anglais ! répétèrent vingt voix.

Le Cœur-Percé s'approcha lentement.

— Les Visages-pâles nous aiment, dit-il, et je vais redire aux Visages-pâles ce que j'ai vu dans les huttes de mes frères. Les nouveaux maîtres les oppriment et les torturent; tandis que le grand Onontthio les traitait en enfants et les honorait comme des guerriers, les ravageurs du «Vieux pays» leur volent leurs territoires de chasse, et déchaînent contre eux les peuplades ennemies. On a torturé la Robe-Noire, on massacre chaque jour les fidèles Indiens; la paix avait été jurée tant que couleraient les rivières, tant que brilleraient les astres du ciel, mais au mépris des serments la hache a été déterrée. Je viens de la hutte du conseil, je rapporte ici les vœux des jeunes hommes et les paroles des vieillards: l'Anglais a trahi les Indiens, l'Indien lancera la flèche et le tomahawk. J'ai dit, et mes paroles ont été entendues par des hommes.

Le Cœur-Percé demeura debout, tournant un calme et fier regard autour de lui, afin de juger de l'impression produite par son discours. L'exclamation gutturale poussée par les Indiens assis à quelque distance lui prouva qu'il venait de trouver un écho dans les âmes viriles.

— Vous avez bien parlé, dit en s'approchant du Cœur-Percé un jeune Canadien vêtu d'une blouse de chasse, et dont la beauté mâle, l'allure dégagée attiraient forcément la sympathie. Nous avons patienté, nous avons plié sous le joug; sous peine de devenir lâches, nous avons à prendre notre revanche. Je suis du vieux pays, et mon père fut un des premiers qui partit de Saint-Malo pour réaliser au Canada une fortune rapide. Cette richesse convoitée, il la conquit, mes aïeux possédèrent des terres et vécurent dans une

opulence dont la persécution les dépouilla. Je suis resté orphelin, car mon père tomba glorieusement à Carillon et ma mère ne survécut pas à sa perte. J'ai dû à l'amitié d'un vieil ami des miens de ne point grandir dans l'ignorance, et ne pouvant tout de suite devenir soldat, je me suis fait chasseur. Mais j'aspire avec toute la jeunesse canadienne à reprendre le fusil pour reconquérir ce territoire qui fut le nôtre. Chaque jour aggrave notre situation, et redouble l'insolence des Anglais... S'il s'agissait de reprendre Québec, peut-être m'objecteriez-vous que la situation de la ville est trop forte et que nous nous ferons inutilement tuer sous ses murailles, mais Montréal n'est pas si bien défendu qu'il ne puisse tomber dans nos mains si nous risquons un coup hardi. Vous avez longtemps essayé d'arrêter le mouvement irrésistible qui nous pousse, Jean Canada, je ne crois pas possible que vous vous placiez entre nous et l'Anglais. Vous avez entendu le père Flavien, cette mère au désespoir, vous connaissez l'opinion de nos amis les Indiens, donnez un signal et avant un mois tout ce que le Canada compte d'hommes en état de porter les armes sera groupé autour de vous.

Un murmure approbateur accueillit les paroles de Georges Malo, et plusieurs jeunes gens vinrent lui serrer la main.

Ce fut au tour d'un vieillard indien de prendre part à la discussion.

Il touchait à l'extrême vieillesse; des cheveux blancs inondaient ses épaules. Il portait au-dessus de ses guêtres de peau couvertes de lanières de daim, croisées avec goût, une courte tunique de bison couverte de dessins bizarres, et ornée d'une frange de chevelures racontant de nombreux et sinistres exploits.

Au moment où il s'avança, les jeunes Indiens se levèrent en signe de respect.

— J'ai vu cent neiges ! dit le vieillard d'une voix faible; je me suis battu pour la France, et j'ai souffert dans mon cœur quand on enterra la hache... Relevez-la

au soleil rouge de la guerre... Mes fils qui sont des anciens de la tribu des Castors retrouveront le feu de la jeunesse quand il s'agira de se battre, et les enfants de mes petits-enfants lanceront la flèche, d'une main hardie. Les sagamores m'ont envoyé pour dire au maître de la Grande-Hutte : Le tomahawk a soif ! Toi que les Indiens vénèrent, et que le grand Esprit inspire, tu comprendras nos prières, et nous diras de nous lever comme une troupe de guerriers.

— Chêne-à-la-Mousse-blanche, répondit Jean Canada, en adoptant le langage imagé des Indiens, je sais ce que souffrent les Abénaquis, et moi, un homme, j'en ai pleuré...

— Il ne faut plus de larmes, répliqua le vieillard, mais de la poudre et du sang ! Regarde autour de toi, tous les chefs sont peints des couleurs de la guerre... Si tu leur refuses tes conseils, ils marcheront sans guide et se feront tuer sans résultat. Que le grand Visage-Pâle ami des Indiens prenne parti pour eux dans la guerre nouvelle, qu'il leur aide à reconquérir leurs territoires de chasses, à retourner là où furent ensevelis les ossements de leurs frères, et dont ils furent chassés par l'Anglais.

— Je viens de Québec, ajouta un homme d'un âge mûr, la révolte est dans toutes les âmes. Georges Malo avait raison en vous disant qu'une victoire serait plus facilement remportée à Montréal, mais ce premier succès de nos armes produira l'effet d'une traînée de poudre, et tandis que les libérateurs accourront mettre le siège devant Québec et s'empareront de la ville du côté qui permit l'audacieuse escalade de Wolfe, tous les Français et les Canadiens seront contre la garnison afin d'ouvrir à leurs amis les portes de la ville. Nous sommes cinquante ici, ce soir; quand vous le voudrez, nous serons vingt mille.

A partir de ce moment la réunion prit un caractère d'agitation tumultueuse. La colère débordait de toutes les âmes, l'indignation faisait jour avec une éloquence emportée. Chacun des hommes accourus de loin pour

apporter à la Grande-Hutte les plaintes des opprimés racontait un fait inique, citait une parole accusatrice. Un souffle de généreuse colère passait au milieu de ces groupes. Avec une petite armée composée de pareils hommes, on pouvait reconquérir la Nouvelle-France et faire flotter au vent les drapeaux qu'arbora Montcalm.

Jean Canada pouvait à son gré disposer de tous ces hommes et cependant il hésitait encore. La prudence le mettait en garde contre d'imprudents enthousiasmes. Et cependant il comprenait que chacun de ces messagers disait vrai; l'oppression enfantait la révolte; les vaincus demandaient à s'ensevelir dans leur défaite si la force aveugle primait le plus saint des droits.

Pendant de longues années, Jean Canada avait soutenu, consolé les fils des héros ou ranimé l'énergie des survivants de vingt batailles. Dispensateur des aumônes, âme vivante de la population, il résumait si bien en lui l'amour de la patrie vaincue, que le jour où il déclara qu'il se nommait désormais Jean Canada, on crut voir en lui la personnification du pays canadien. Combien il était resté français cet homme à l'esprit viril, au cœur tendre, qui parlait du «vieux pays» avec une chaleur communicative, consolait les mères, accueillait les voyageurs, ouvrait sa demeure à toutes les infortunes, et exerçait dans un rayon immense une sorte de royauté contre laquelle ne protestait personne.

Que les Anglais le redoutassent, que la police cherchât le moyen de le perdre, il n'en faisait aucun doute, mais il continuait à remplir sa mission, sachant bien qu'il ne tomberait pas avant l'heure marquée par la Providence.

Du reste, Jean Canada ne se faisait point illusion, il savait qu'il s'ensevelirait à jamais dans cette lutte, quelque résultat qu'elle pût avoir pour les siens. Il avait fait d'avance le sacrifice de sa vie, il souhaitait seulement qu'il ne fût pas inutile à la grande cause qu'il défendait.

Au moment de répondre aux envoyés qui attendaient

sa décision dans un silence respectueux, mais avec une impatience visible, une vision sanglante passa devant les yeux de l'ancien compagnon de Montcalm... Il se vit le soir de cette bataille qui avait décidé du sort de milliers d'hommes, et changé la nationalité d'une terre vaste comme l'ancien monde. Il se demanda s'il avait eu raison d'entretenir le feu sacré du patriotisme qui brûlait dans toutes les poitrines, et si les événements terribles qui ne pouvaient manquer de se produire ne laisseraient pas retomber sur lui seul leur responsabilité accablante. Mais il n'eut pas le temps de s'abandonner à cette rêverie, les groupes de jeunes gens et les chefs indiens l'entourèrent à la fois.

— L'heure est venue, Jean Canada ! Dieu l'a marquée ! Répondez, voulez-vous être notre chef, rien ne saurait empêcher la guerre sainte.

— Rien ? demanda l'ami de Montcalm.

— Non ! non ! répliquèrent toutes les voix, chasser l'Anglais ou mourir.

— Vous les entendez, mon Dieu ! dit Jean Canada; je prends la voix de ces opprimés pour votre voix même.

Il écarta ses amis d'un geste lent et solennel et se dirigea vers la lourde gaine de l'horloge. Puis tirant de son sein une toute petite clef fixée à une chaînette de fer, il ouvrit le battant d'ébène, et prit dans cette cachette une hampe autour de laquelle s'enroulaient des lambeaux de soie.

Un mouvement rapide suffit pour les dérouler, et les messagers groupés autour de Jean Canada virent, avec une surprise mêlée d'attendrissement, les lis brodés sur l'ancien drapeau de la France-Nouvelle.

Il n'y eut qu'un cri poussé dans l'assemblée, cri dans lequel se confondaient l'amour et l'enthousiasme :

— Vive la France !

On oubliait alors à cette heure que la patrie lointaine avait abandonné la terre conquise et laissé arracher de son sein cette fille jadis brillante et fière. On ne se souvint plus que nul n'avait protesté contre les raille-

ries de Voltaire, à propos des «arpents de neige» du Canada. La France s'était montrée marâtre, mais la Nouvelle-France la chérissait encore, et la vue de son drapeau noirci de poudre et criblé de balles, lambeau sacré tenant à peine à la hampe demi-rompue, fit monter des pleurs dans les yeux des Canadiens.

Le marquis de Coëtquen pressa sur ses lèvres le coin de ce drapeau glorieux.

— Je te retrouve ici, je te bénis et je te salue ! Là-bas on a ramassé une loque rouge trempée dans la boue, et l'on nous a crié: «Voilà les couleurs françaises» ! Ce n'est pas vrai. Les lis de Louis IX et de Jeanne d'Arc resteront nos armes parlantes. J'ai fui la révolution, l'anarchie et l'échafaud, ici je trouve le pays, je me souviens que je suis gentilhomme, et je demande que l'on compte un soldat de plus.

— Je ne puis me vanter d'être un bon marin sur vos fleuves, ajouta Halgan, et je vous l'ai prouvé en descendant les Rapides de la Chine, mon cher hôte, mais je sais manier le mousquet et la hache d'abordage: où sera le marquis de Coëtquen, vous me trouverez.

— Je réclame une place à vos côtés, monsieur le marquis, dit Patira; au Canada comme en France, je reste à votre service.

La Fille-aux-cheveux-d'argent regarda Patira avec une admiration naïve.

— C'est bien, dit-elle, oui, c'est bien ! tu mérites d'être le jeune chef des enfants Abénaquis et Algonquins.

— Et toi ? demanda Patira, que feras-tu si l'on se bat, Nonpareille ?

— Je panserai les blessures des guerriers.

Le père Flavien s'avança.

— Le sang versé m'effraie, dit-il, mais vous vous levez pour la bonne cause, soyez bénis par Dieu, par les vieillards, les faibles, les opprimés, si je ne vous peux prédire la victoire, je vous consacre pour le martyre.

Les hommes inclinèrent le front sous la main tremblante du missionnaire, et Jean Canada renferma le drapeau de Montcalm dans la mystérieuse cachette.

Les mains s'étreignirent, des vœux ardents s'échangèrent; une heure plus tard les hôtes de Jean Canada dormaient tous dans la Grande-Hutte, il ne leur avait fallu que des peaux de bison pour couche; l'espérance leur avait envoyé un sommeil peuplé de rêves de gloire et de liberté !

V

LA FILLE-AUX-CHEVEUX-D'ARGENT

L'emplacement sur lequel se trouvait construite la Grande-Hutte était assez isolé pour mettre les amis de Jean Canada à l'abri d'une descente de la police proprement dite, mais les Anglais gardaient à leur service les Iroquois avides de pillage, et jaloux de rapporter des chevelures dans leurs wigwams. Ce que les Anglais n'osaient faire, ils en chargeaient les Mingos. La plus grande circonspection était donc nécessaire, et quand avaient lieu dans la Grande-Hutte des réunions semblables à celle qui s'était tenue la veille, les hôtes de Jean Canada attendaient la nuit suivante pour regagner Montréal ou reprendre leur route à travers les bois. Le lendemain, la réunion prit un autre caractère. Tout en acceptant l'idée de la lutte, Jean Canada répugnait à la bataille. Il connaissait trop bien la force militaire des Anglais pour approuver un coup de main devant se terminer en hécatombe. Il exigea donc dans une réunion plus paisible que l'on prît le temps indispensable pour se disposer à la lutte. Il fallait, avant tout, enrégimenter les colons et les Indiens, et mettre assez de soin et de mystère dans les préparatifs de cette lutte mortelle pour qu'elle pût décider du salut de la Nouvelle-France. Jean Canada jugeait qu'il ne fallait pas moins d'une année pour arriver à ce résultat.

Les forces des tribus, le nombre des Canadiens capables de prendre les armes, les fonds à amasser, tout fut calculé par les chefs du mouvement avec un soin extrême. A moins d'événements imprévus, on décida que la lutte commencerait au printemps suivant.

— Nous devrons subir six mois de neige et de glace, dit Jean Canada, c'est seulement à l'heure où les fleuves et les rivières seront libres que nous pourrons recommencer une guerre d'où l'on nous rapportera morts ou qui nous verra vainqueurs. D'ici là je parcourrai le Canada dans toute son étendue; les Abénaquis et les Algonquins me verront assis autour du feu du conseil.

Le soin de concourir à recruter les amis et les défenseurs pour cette cause sacrée fut confié aux hôtes de Jean Canada, et chacun d'eux fit le serment de ne jamais perdre de vue la mission qui devait être désormais le but de sa vie, le mobile de ses espérances.

Les adieux de ces hommes furent graves. Georges Malo, lui-même, le plus emporté de tous ceux qui rêvaient la lutte, partit sous l'impression que produisent les décisions capitales.

Après le repas du soir qui réunit les mandataires canadiens, Peaux-Rouges et Visages-Pâles, le Cœur-Percé, le Chêne-à-la-Mousse-Blanche, et les autres chefs prirent le chemin de leurs villages, tandis que Georges Malo et ses amis regagnaient Montréal, et que les derniers venus se dirigeaient vers leurs établissements.

Il ne resta bientôt plus à la Grande-Hutte que Tanguy, Halgan, Patira, Hervé et le missionnaire.

Tandis que les hommes s'entretenaient de choses graves, les enfants causaient à voix basse.

— Patira, demanda Hervé, est-ce que nous allons quitter cette maison et rentrer dans la ville... Vois comme tout est beau ici, quelles superbes peaux d'ours, quelles armes suspendues à la muraille... puis Mingo est si doux et Phébus si gai ! D'ailleurs, écoute, Patira, je ne quitterai pas la Grande-Hutte si l'on ne me permet pas d'emmener celle qui m'appelle le Roitelet-des-Bois.

Jean Canada entendit cette phrase.

— Monsieur le marquis de Coëtquen, dit-il, vous entendez ce petit despote... Sans doute votre concours nous serait infiniment précieux à Montréal, mais votre situation d'émigré français vous signalerait vite à la

défiance de la police... Vous cherchez le calme jusqu'au jour où vous pourrez vous rendre utile au service d'une grande cause, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit Tanguy, j'ai besoin de calme, parce que j'ai beaucoup, j'ai horriblement souffert.

— Créez-vous donc une demeure semblable à celle-ci... Posez-vous dans le pays en «chasseur de terres». Le gouvernement vous donnera une concession avec la condition que vous la ferez approuver par les Indiens, anciens propriétaires du sol... Quelques barils d'eau-de-vie, des couvertures et des armes vous procureront une cession régulière, car vous remarquerez que le gouvernement qui nous dépouille et nous décime tient énormément à conserver des apparences de légalité.

— Le produit des marchandises dont est chargé mon navire paierait un département français, dit Halgan.

— Nos âmes s'entendent, reprit Jean Canada, nous regardons le même but, formons une alliance qui rendra chacun de nous plus forts... L'installation d'une maison pareille à la mienne ne sera ni longue ni dispendieuse, bien que vous deviez acquérir assez de terre pour créer un établissement, les bois sont si proches et les ouvriers si nombreux que dans trois mois, c'est-à-dire avant l'hiver, vous pouvez être installé . . .

— Ce projet me sourit, dit Tanguy, l'approuvez-vous, mon père ?

— Si complètement, répondit Halgan, que dès demain je commencerai à Montréal les démarches nécessaires pour obtenir la concession dont vient de parler notre hôte.

— Nous ne quitterons plus la Nonpareille ? demanda Hervé.

La Nonpareille comprit l'affectueuse demande de l'enfant, et le prenant sur ses genoux, elle le couvrit de ses longs cheveux comme d'un manteau.

Dès le lendemain, Halgan prit à cheval la route de Montréal; il vit étinceler sur les rayons d'un brillant

soleil les Rapides de la Chine qui avaient failli devenir si funestes à sa famille; ses regards se portèrent avec admiration sur les forêts immenses formant une ceinture magnifique à l'horizon. Un sentiment de calme lui remplit le cœur à la pensée qu'il pourrait vivre dans ce coin de terre, et y attendre l'heure du retour.

Les démarches qu'il dut faire à Montréal ne furent ni longues ni compliquées. Halgan possédait assez d'or pour terminer vite une affaire d'acquisition de terrain. Un habitant du pays se chargea de faire en son nom une distribution d'eau-de-feu et de poudre, et d'obtenir en échange la cession des Indiens primitivement propriétaires du territoire. Quand il revint de Montréal, le capitaine amenait une vingtaine d'ouvriers bûcherons et scieurs de long, menuisiers et plusieurs domestiques pour le service de sa famille.

Dès le lendemain, Jean Canada aidait les futurs colons des conseils de son expérience. Il fut convenu que l'habitation serait construite sur le modèle de celle de leur hôte. Une forte palissade la défendrait et la mettrait à l'abri des balles.

Au milieu des bûcherons abattant les géants de la forêt erraient Patira, Hervé et Nonpareille. La petite Indienne parut triste plus d'une fois en voyant tomber les arbres séculaires; elle ne comprenait pas encore qu'une demeure stable fût absolument nécessaire; se souvenant de la hutte de branchages dans laquelle elle avait grandi, Nonpareille estimait que l'on y vit aussi tranquille que dans une maison plus solide. Elle regrettait l'ombrage des feuilles, les nids des branches; la sève coulant sous les entailles de la hache lui faisait l'effet d'un sang généreux s'épanchant par une large blessure. Mais quand elle retombait dans ses rêveries, Patira savait la distraire par une chanson et Hervé par une caresse.

— Pourquoi le père du Roitelet élève-t-il une case, demandait-elle, la nôtre n'est-elle pas assez grande... Quand les Mingos sont dans les bois il faut songer à se rapprocher pour se mieux défendre.

Patira s'était fait l'ami, le protecteur de la petite Indienne. Il trouvait un charme étrange dans son langage imagé, sa voix suave, son éloquence entraînante. Pour l'imagination de Patira, la Fille-aux-cheveux-d'argent était une créature à part empreinte d'une poésie mystérieuse. Il la chérissait, mais non sans une sorte d'effroi. Tout concourait en elle à augmenter l'impression produite. Ses longs cheveux blancs qui, de son front, descendaient jusqu'à ses pieds, lui donnaient quelque chose d'aérien. Mais ce qui frappa davantage Patira, ce fut d'apprendre que pour la Nonpareille il n'existait point de ténèbres. En effet, les yeux charmants de l'enfant étaient doués de la faculté de voir au milieu de la nuit comme ceux de certains oiseaux nocturnes. Nul n'aurait pu, durant le jour, deviner cette étrange puissance, car ses prunelles étaient pures, claires et transparentes et la profondeur de leur expression surprenait chez une si jeune créature.

— Nonpareille, lui demanda un jour Patira, tu n'es pas la fille de notre ami, et cependant tu l'appelles ton père...

— Comme l'oiseau dont elle porte le nom, la petite Indienne a grandi dans la forêt immense... Sa mère la berçait le jour dans un hamac de fleurs, et la nuit sur ses bras.

— Et la mère de la Nonpareille est morte ? demanda Patira.

Les grands yeux de l'enfant étincelèrent, un frisson parcourut tout son corps, et ce fut d'une voix basse et troublée qu'elle répondit :

— La mère de Nonpareille est morte, les Hurons l'ont tuée... Pendant une nuit, les guerriers poussèrent le cri de guerre, l'ennemi venait... le tomahawk fit sa besogne sanglante... la Hulotte-Bleue voulut emporter et sauver la Nonpareille, mais une flèche l'atteignit et la jeta sur le sol...

— Et le père de Nonpareille ?

— Les Anglais massacrèrent le mari de la Hulotte-Bleue : le Grand Castor était un chef célèbre...

— Et comment fus-tu sauvée ? reprit Patira.

— La Robe-Noire me l'a raconté souvent... Le père Flavien revenait du lac Supérieur avec le maître de la Grande-Hutte... Tous deux traversèrent le village dévasté... Au milieu des morts, la Nonpareille gémissait; Jean Canada l'emporta comme un trésor et il l'a gardée... A mesure que Nonpareille grandissait, elle apprenait à bénir le Dieu du père Flavien... Il a versé sur son front l'eau qui rend l'âme pure comme celle des Anges, et l'enfant de la tribu des Grands-Castors adore le Seigneur et baise la croix sainte.

— Et dis-moi, Nonpareille, tu n'as jamais regretté les bois ?

— Ma tribu est dispersée, Patira... Mon cœur habite dans la Grande-Hutte... Jean Canada s'est montré bon comme un père... Ses paroles ne sont jamais menteuses, et son âme s'ouvre à toutes les souffrances... Jean Canada est un saint, dit la Robe-Noire, et le Bison-Noir assure qu'il est un grand guerrier... Que peut demander de plus la pauvre Nonpareille ? Autrefois elle trouvait la Grande-Hutte sombre, et les discours du Bison-Noir et de Jean Canada trop austères, mais tu es venu, Patira, tu es venu avec Hervé, et tout a changé de face... La maison a trouvé des chansons et des rires comme les bois; la Robe-Noire et Jean Canada sont les pères de Nonpareille, mais tu es mon frère, toi, et il me semble que tu as toujours habité ce pays, et que ta voix n'a jamais cessé de retentir à mon oreille.

Quelquefois, tandis que la Fille-aux-cheveux-d'argent racontait à Patira les souvenirs à demi effacés de son enfance, elle enfilait près de lui des wampums dont elle se plaisait à orner le cou d'Hervé, elle brodait de souples mocassins de peau de daim pour Patira.

— Les Iroquois sont une race méchante, disait-elle, et rien ne changera leur cœur... Il faut se défier des rapides presque calmes à la surface... Sur ta peau d'une autre couleur que la mienne, je ne désire jamais voir les peintures de guerre, mais si les Iroquois venaient, les Iroquois qui ont tué la Hulotte-Bleue, ma mère, ou les

Anglais alliés des Iroquois, tu prendrais un mousquet et tu te battrais avec Jean Canada.

Tandis que les enfants s'entretenaient dans les salles de la Grande-Hutte ou sur les rives du fleuve, les travaux de construction conduits par le marquis de Coëtquen avançaient avec rapidité.

Plus d'une fois, tandis que les ouvriers assemblaient les pièces de bois, équarrissaient les troncs d'arbres, le marquis Tanguy retombant dans les souvenirs du passé vit se dresser à la place de cette demeure de troncs de chênes et d'érables le château de Coëtquen flanqué de ses grandes tours massives, ces tours dont la plus haute, la plus sinistre, avait servi de cachot à Blanche Halgan, et avait entendu les premiers vagissements d'Hervé mêlés aux sanglots de sa femme bien-aimée.

Ce n'était point sa haute fortune, ni les splendeurs de Coëtquen que regrettait Tanguy dans son exil; que lui eût fait d'habiter la maison de bois que l'on construisait pour lui, si Blanche y eût gardé une place ! si à côté d'Hervé il avait pu la voir soit dans les grandes salles, soit sur les rives du Saint-Laurent ou les ombres des grands bois impénétrables aux rayons du soleil.

Jean Canada ne fut pas longtemps avant de deviner qu'une douleur plus âpre que celle de l'exil mordait le cœur de son hôte. Le caractère chevaleresque du marquis de Coëtquen l'avait soudainement conquis; il chercha donc avec la patiente douceur de l'ami et la prudence du médecin à connaître la secrète blessure de ce noble cœur. Un soir, tandis que Tanguy et son hôte se trouvaient seuls, le marquis raconta l'histoire lugubre de la tour Ronde, la trahison de ses frères, le martyre de Blanche, le dévouement de Patira; il parla de son désespoir, de sa tentative de suicide, de son séjour à l'abbaye de Léhon, et de la façon providentielle dont Patira lui avait procuré une barque, enfin de la rencontre de la *Gauloise*.

— Allons, dit Jean Canada, j'ai maintenant de nouvelles raisons de vous chérir... Si je semble un peu vieux pour un frère, j'ai conservé une énergie de cœur

qui me permet d'aimer comme à vingt ans ceux qui me semblent dignes de dévouement et de tendresse... J'avais deviné non pas votre secret, mais du moins votre tristesse, désormais nous la partagerons et vous en souffrirez moins.

L'intimité la plus complète régna à partir de l'heure où Tanguy fit à Jean Canada ces tristes confidences. Il vint un moment où ces deux hommes d'un caractère également chevaleresque ne se quittèrent plus.

Jean s'affligeait de voir s'achever la demeure de Tanguy, et celui-ci avait beau lui promettre de fréquentes visites, Jean Canada n'en persistait pas moins à regretter l'éloignement de son ami.

— D'ailleurs, ajoutait-il, que deviendra Nonpareille sans votre fils et sans Patira ? Qui m'eût dit que cet enfant fluet et débile était tout simplement un héros.

— D'autant plus qu'on troublerait et on surprendrait fort Patira si on lui disait que sa vie d'adolescent est plus remplie de nobles actions que celle de beaucoup d'hommes.

Si Jean Canada s'inquiétait de la solitude dans laquelle devait retomber Nonpareille après le départ des hôtes de la Grande-Hutte, Patira éprouvait un bien autre souci. Il savait que la distance serait peu de chose entre les deux habitations, et lui qui chaque nuit avait fait le trajet de la maison de Jean l'Enclume à la tour Ronde, comptait pour rien de courir d'une hutte à l'autre. Ce qui effrayait l'adolescent accoutumé aux massives constructions de Coëtquen, aux murailles de granit de l'abbaye de Léhon, c'était de voir le mode de construction employé pour la demeure du marquis. Sans doute le manoir de Coëtquen avait été atteint par les flammes, mais les grandes assises, les tours gigantesques mordues par le feu s'étaient noircies sans s'effondrer. L'abbaye et le château tour à tour assiégés avaient perdu leur luxe, leur beauté, mais leurs ruines demeuraient grandioses et la Révolution n'avait pu parvenir à les anéantir d'une façon absolue. Mais que deviendrait l'habitation de Tanguy si l'on en tentait

l'assaut ? Dans ce pays de forêts admirables, aucun métal ne manque dans les entrailles de la terre, mais l'extraction en est si dispendieuse qu'on préfère abandonner un résultat problématique plutôt que de risquer de grosses sommes pour un maigre profit. De quoi servait à Patira son habileté dans le métier de forgeron, son adresse de serrurier, adresse qui avait rendu possible le salut d'Hervé et sauvé le trésor de l'Abbaye (1) s'il ne trouvait pas même le fer pour le rougir au feu d'une forge, le façonner sur l'enclume et le métamorphoser en lame d'épée, en soc de charrue ? Cependant, se souvenant des paroles de Jean Canada, et des probabilités d'une guerre prochaine, Patira pria le capitaine Halgan de lui donner un mot pour le second de la *Gauloise*, afin que ce jeune homme lui remît divers objets qu'il souhaitait transporter à la nouvelle habitation.

— Je comprends, dit Halgan, tu crains que Tanguy souffre de la privation de certains meubles placés dans ma cabine ?

— Justement, capitaine; voulez-vous écrire, j'irai moi-même à Montréal avant que le navire redescende le fleuve, et je rapporterai les choses dont j'ai besoin.

— Fais à ta guise, mon enfant.

Patira emprunta plusieurs véhicules et se rendit à la ville.

Ainsi qu'il l'avait dit, il fit placer dans l'un d'eux les meubles de la cabine du capitaine et de celle de Tanguy de Coëtquen, mais de plus, il remplit deux charrettes d'objets dont il ne permit à personne de deviner la nature. Il lui fallut plusieurs heures pour enlever ce qu'il convoitait; il fit bâcher les chariots et conduisit le premier des attelages.

Quand il approcha de la Grande-Hutte, au lieu d'y entrer, il tourna à droite, gagna la future demeure de Tanguy, entra dans la cour palissadée de troncs

(1) Voir *Patira*, le *Trésor de l'Abbaye.*

d'arbres, puis réveillant Toyo et Tambou, il se fit aider par eux dans le rude labeur de débarrasser les chariots des objets qui les remplissaient.

Halgan fut aussi surpris qu'enchanté de la métamorphose subie par deux des pièces. Une certaine élégance y régnait, et Tanguy avec un peu de bonne volonté pouvait se croire dans une des chambres de son château.

Quand au contenu des trois chariots, Patira l'avait enfermé dans une pièce souterraine assez vaste, dont le lendemain Toyo et Tambou cherchèrent vainement à retrouver la route.

Enfin au bout de deux mois les portes massives se trouvaient à leur place, l'on put voir la fumée de la nouvelle habitation monter vers le ciel, et le logis se trouva prêt à recevoir ses maîtres. La tristesse de Jean Canada se masqua d'une bonne humeur. Nonpareille moins accoutumée à vaincre ses impressions pleura en embrassant Hervé.

Les mains s'étreignirent, des mots affectueux s'échangèrent, et quelques heures plus tard, Tanguy, Halgan, Hervé et Patira dormaient à la Maison-des-Rapides.

VI

SÉPARATION

Une obscurité profonde enveloppait à la fois le ciel sans lune, le fleuve immense et la forêt mystérieuse. Dans les branches des arbres passaient des gémissements sourds, des sifflements prolongés; la chute des rapides, le bouillonnement des vagues contre les rochers causaient un effroi plus grand encore que les rumeurs confuses du vent dans les feuilles ou le passage d'un animal sauvage à travers les bosquets. Le long du fleuve au-dessus duquel s'élevait lentement un voile de brouillards, marchaient deux hommes dont le chuchotement trahissait l'inquiétude. Au milieu de ces ténèbres, dans cette solitude qui paraissait absolue, on eût dit qu'ils redoutaient les espions et flairaient des dangers. A leur suite venaient deux bêtes également intelligentes qui, comprenant la pensée de leurs maîtres, se conformaient à leurs allures et imitaient leur prudence.

Les deux hommes ne tardèrent pas à se trouver en face d'une habitation laissant passer la lumière voilée d'une lampe à travers les interstices d'une fenêtre.

— On connaît mon signal, dit un des voyageurs.

Il approcha les deux mains de ses lèvres et fit entendre le cri prolongé du hibou.

Presque au même instant, une fenêtre s'ouvrit, un cri semblable répondit à l'appel des visiteurs, et au bout d'un instant, un bruit de barres tirées, de serrures ouvertes annonça qu'on arrivait au-devant des visiteurs.

— C'est vous, Patira ? demanda l'un des deux hommes.

— Oui, mon père, répondit l'adolescent qui reconnut la voix du missionnaire, le marquis et le capitaine vous attendent dans le salon.

L'adolescent replaça les barres, tourna les clefs et précéda le père Flavien et Jean Canada.

Un messager avait en effet averti le marquis de Coëtquen que ce dernier se rendrait durant la nuit à la Maison-des-Rapides. Halgan travaillait à rassembler les notes nécessaires pour la publication future de ses voyages dans les Indes; son gendre, grâce aux documents que lui avait procurés Jean Canada, préparait une histoire des campagnes de Montcalm.

Hervé dormait dans la chambre haute, et Nonpareille qui depuis deux jours habitait la Maison-des-Rapides avait obtenu de veiller avec Patira. Celui-ci ciselait avec la patience d'un artiste un poignard pour la petite Indienne, et la Fille-aux-cheveux-d'argent brodait un carnier de peau de daim de couleur naturelle, pour l'offrir à Patira.

Après avoir introduit le missionnaire dans l'appartement du marquis, Patira remonta près de Nonpareille.

— Qui est venu ? demanda-t-elle.

— Le père Flavien et Jean Canada.

— A cette heure, il se passe quelque chose de grave et la Nonpareille a peur...

— Ses amis la savent brave, répondit Patira, s'il existe un danger, on la préviendra.

Les deux enfants continuèrent leur travail, mais la main de Patira restait souvent inactive, et Nonpareille oublia plus d'une fois sa broderie sur ses genoux.

Pendant ce temps, les hommes échangeaient leurs confidences dans la salle basse.

— Êtes-vous donc en danger ? demanda Tanguy en s'avançant vers le Canadien.

— Le péril est une atmosphère au milieu de laquelle je suis accoutumé à vivre, répondit Jean avec un sourire. Si je n'avais le devoir de veiller sur moi au profit d'un parti dont je suis l'âme, il y a longtemps qu'emporté par l'impétuosité de mon caractère, et cédant à l'impulsion de généreuses colères, je serais sans doute tombé dans l'un des pièges qui me sont sans cesse tendus. Jusqu'au jour où ma mort sera utile à la cause que je sers et que j'ai l'espoir de faire triompher, je défendrai opiniâtrement ma vie; ma conduite de ce soir le prouve assez.

— On vous poursuit ? demanda Tanguy.

— Tantôt, reprit Jean Canada, je me disposais à descendre à Montréal, et je détachais mon canot d'écorce de la touffe de roseaux dans laquelle il reste habituellement caché, quand j'ai vu venir un homme que je sais être mon ennemi mortel.

— Vous n'avez jamais nui à qui que ce soit.

— Certes ! mais l'individu que j'ai reconnu en dépit de son déguisement a le plus grand intérêt à ma capture ou à ma mort. Vous le comprendrez tout de suite en apprenant qu'obscur affidé de la police, il rêve une situation en vue. Cet avorton couve des ambitions gigantesques. Ce misérable dont l'échine plie comme celle d'un valet, se redressera s'il parvient jamais à son but. En dépit de la perruque blanche dont il s'était affublé, de son vaste chapeau et de son habit immense pour les dimensions de son corps grêle, j'ai reconnu Jeffs, ou plutôt je l'ai pressenti.

— Songe-t-il à vous faire arrêter ?

— Sous quel prétexte, je ne commets ni crime, ni délit.

— Mais alors ? demanda le capitaine.

— Il veut me supprimer, c'est plus simple et cela fait moins de bruit... Si Jeffs tournait curieusement autour de ma maison, c'est qu'il voulait se rendre compte des moyens de défense dont je dispose, et chercher la meilleure stratégie pour l'emporter d'assaut.

— Qu'avez-vous fait en reconnaissant l'agent de police ? demanda Tanguy.

— J'ai tranquillement détaché mon bateau, et je me suis dirigé vers les Rapides de la Chine; après les avoir franchis et toujours de la même allure paisible, je suis arrivé à Montréal. Un batelier s'est chargé de porter mon embarcation sur son dos en face de la Grande-Hutte, et j'ai couru chez Georges Malo. Il savait déjà par la rumeur publique, se trahissant dans l'angoisse des uns et la faconde des autres que le gouvernement avait résolu d'en finir avec moi, et que les mesures les plus rigoureuses seraient prises à l'égard de tous ceux qui rêveraient de rendre au Canada l'intégrité de son territoire. L'absence forcée que je dois faire pour rallier à nous toutes les forces éparses, se trouve avancée par les circonstances. Si je restais un mois de plus dans le voisinage de Montréal, je disparaîtrais sans bruit et avec moi s'écroulerait peut-être la dernière espérance de ceux qui sont restés Français. Je m'éloigne donc la nuit, et nul de mes serviteurs ne trahira le mystère de ce départ précipité; le père Flavien m'accompagne... Georges Malo reste chargé à Montréal de la direction politique des affaires. Je serais bien aise que vous le voyiez de temps à autre. C'est un noble et généreux cœur... je vous confie Nonpareille. Traitez-la comme une sœur de Patira et d'Hervé...

— Vous n'emmenez pas le Bison-Noir ?

— Il nous servira de courrier, si nous avons besoin de correspondre.

— Quand aurons-nous de vos nouvelles ?

— Le plus souvent possible, mais le pays est bien vaste ! Ce dont vous pouvez être sûrs, c'est que mon cœur reste avec vous.

— Ne pouvez-vous attendre le jour pour vous mettre en route... Ces bois sont dangereux...

— Demain peut-être le chemin nous serait coupé et les tribus amies des Anglais nous guetteraient au passage.

— Mon Dieu ! dit Tanguy avec une expression de vive angoisse, le père Flavien aura-t-il la force de vous suivre ?

— Mon cher fils, répondit le missionnaire, les sauvages ne peuvent plus que me tuer. Trois fois, j'ai été attaché au poteau de torture, trois fois ma délivrance a été aussi miraculeuse que celle de l'apôtre sauvé par un ange... Enfin cette pauvre tête branlante de vieillesse a été scalpée...

— Vous avez subi ce martyre ! s'écria Tanguy.

Le missionnaire ôta lentement la calotte noire couvrant son front et descendant assez bas derrière la tête; alors Halgan et le marquis de Coëtquen virent avec un effroi mêlé d'admiration, la trace terrible laissée par l'opération du scalp. Toute la peau de la tête avait été arrachée en même temps que la chevelure, et une ligne rouge marquait la trace du couteau. Le père Flavien après avoir subi cette mutilation était resté comme mort au milieu des brasiers fumants et des cadavres jonchant l'endroit où se trouvait jadis un village algonquin : la compassion d'une femme le sauva. Elle essaya une cure réputée presque impossible et grâce à sa connaissance des herbes salutaires et à sa charité, le missionnaire survécut à cette épreuve.

Depuis qu'il avait subi la torture, il paraissait plus doux encore, plus tendre à l'égard des petits enfants, plus indulgent pour les pécheurs. Les Canadiens le vénéraient comme un saint, les sauvages des tribus converties ne pouvaient voir cette tête vénérable, sans se souvenir qu'eux aussi avaient manié le couteau à scalper. Alors les trophées sanglants décorant les cabanes de leurs pères les épouvantaient au lieu de les enorgueillir. Le père Flavien chérissait profondément ses Enfants Rouges. Il pensait bien que la course apostolique qu'il allait entreprendre avec Jean Canada serait la dernière et qu'il tomberait au bord de quelque rivière ou sous l'ombre d'un bois, laissant son corps à terre et son âme entre les mains des anges, mais il n'en éprouvait que plus de joie à la

pensée de parler encore une fois du Maître auquel il avait voué son existence.

Quand l'entretien des trois hommes fut terminé, Jean Canada se leva, serra fortement les mains d'Halgan et de Tanguy, et demanda :

— Nonpareille repose-t-elle ?

— Elle vous attend.

— Priez-la de descendre.

Un moment après, la Fille-aux-cheveux-d'argent accourut, et Patira entra en même temps dans la grande salle.

— Ma fille, lui dit Jean Canada, je te quitte pour remplir un devoir, et je te confie à des amis... Si un malheur m'arrive, reste avec eux. Ton père et ta mère sont morts, tu n'as plus d'autre famille que la grande famille des Canadiens et des Français.

— La Nonpareille comprend, dit la petite fille de sa voix harmonieuse, elle a adopté Patira pour son frère.

La Fille-aux-cheveux-d'argent se précipita dans les bras de Jean Canada, et en dépit de la violence qu'elle s'imposait pour contenir son émotion, des larmes brûlantes jaillirent de ses yeux. Pendant un moment, elle sanglota penchée sur l'épaule de celui qui l'avait sauvée, abritée, aimée; de la part d'un enfant de cette race qui paraissait avoir hérité de la puissance des Peaux-Rouges pour dissimuler l'impression de la douleur physique ou morale, cette soudaine faiblesse prouvait plus de tendresse filiale que ne l'eussent fait les protestations les plus vives. Aussi Jean Canada la serra-t-il sur sa poitrine avec un élan trop bien justifié par la tristesse des adieux et les dangers du voyage.

Il fallut enfin se séparer. Jean Canada regagna la cour, conduit par Halgan et le marquis de Coëtquen. Comme la première fois, Patira tira les barres de fer, ouvrit les serrures, poussa les verrous, et les deux compagnons de Jean Canada rejoignirent leur maître. Ces compagnons étaient Phébus et Mingo.

Jean Canada posa la main sur la tête du chien dont l'œil intelligent parut le questionner.

— Oui, Phébus, oui, ma brave bête, vous pouvez nous suivre, mais vous serez muet, entendez-vous, muet comme si chaque aboiement pouvait faire apparaître un Iroquois damné... Vous, Mingo, restez dans cette maison : vous ne seriez d'aucun secours à travers les bois, ici vous protégerez la Nonpareille.

La petite fille effleura de sa petite main la lourde tête de l'ours qui grommela doucement, sans révolte, paraissant comprendre et se résigner.

— Vos armes sont-elles en bon état, au moins? demanda Tanguy.

— J'ai mon crucifix à la ceinture, répondit le missionnaire.

— Ma provision de poudre et de balles est suffisante, répondit Jean Canada.

— Et des vivres?

— Nous en emportons pour trois jours, la Providence fera le reste.

Une dernière fois les mains s'étreignirent, puis le défenseur de la cause du Canada quitta l'enceinte de la Maison-des-Rapides.

Halgan et le marquis de Coëtquen ne pouvaient les voir dans la nuit profonde, mais le bruit de leurs pas arrivait encore à l'oreille. Il se confondit enfin avec les souffles du vent dans les branches, et les brisements de l'eau sur les rochers du fleuve. Alors Tanguy et Halgan quittèrent la porte extérieure contre les montants de laquelle ils se tenaient appuyés, et rentrèrent dans le préau; Patira replaça les barres de fer, et regagna avec Nonpareille le grand salon; Mingo, comme un être qui vient d'être donné à un maître nouveau, se frôla contre la Fille-aux-cheveux-d'argent et vint appuyer sa tête sur ses genoux.

Pendant longtemps, le silence régna entre les personnages de ce drame. Tous comprenaient que le premier pas venait d'être fait par Jean Canada dans une voie terrible et mortelle.

Les enfants se taisaient, et Nonpareille essuyait furtivement ses larmes. Enfin obéissant à l'ordre affectueux

de Tanguy, la Fille-aux-cheveux-d'argent regagna tristement sa chambre; il lui semblait qu'une seconde fois elle devenait orpheline.

Patira, vaincu par le sommeil, se retira à son tour, accablé de tristesse.

Le lendemain, les conseils de Tanguy, l'amitié d'Hervé consolèrent un peu Nonpareille, elle reprit les broderies de son carnier de chasse, puis elle pria Patira de confectionner un collier à Mingo. Ces deux occupations remplirent la journée; deux jours après, le marquis de Coëtquen déclara à Hervé et à Nonpareille qu'ils commenceraient tous les deux une instruction dont plus tard ils comprendraient l'utilité. Jean Canada ne s'était point trompé en croyant reconnaître Jeffs dans le voisinage de la Grande-Hutte. Le policier préparait ses moyens de siège. Quoiqu'il se fiât à l'habileté des Indiens auxquels il avait l'intention de confier l'exécution de ses projets, il était de ceux qui n'abandonnent rien au hasard. Un dessin rapide des lieux, des notes précises sur la distribution des bâtiments devaient mettre les Iroquois à même de remporter une facile victoire. Jeffs rentra donc chez lui souriant et gai. Ses yeux vifs brillaient sous ses paupières, une agitation inusitée se manifestait dans ses mouvements. Il regarda avec une pitié mêlée de dédain sa misérable maison, et parut demander pardon à sa fille de la condamner à des travaux sévères.

— Encore un peu de temps et tu seras riche, lui dit-il.

— Mon père, répondit Nadie, je n'ambitionne rien, vous le savez... Ce que vous me donnez me suffit... Oui, certes, si j'étais riche, je ferais bon usage de ma fortune, mais en attendant la possibilité de répandre de l'or parmi les pauvres, je leur prodigue des consolations, je pleure sur leurs maux, et je leur répète d'espérer.

— C'est bien ! c'est bien ! dit brièvement Jeffs qui s'épouvantait de la pureté et de la bonté de sa fille, quand il songeait à sa propre bassesse.

Tandis que Nadie mettait le couvert, l'agent secret de Garding ouvrit machinalement un livre placé sur la table de travail de Nadie.

Le titre du volume le frappa : le *Héros du Canada.*

C'était une histoire de Montcalm. Nadie dans sa solitude n'aimait à vivre qu'avec les saints et les grands hommes. Son âme s'épanouissait au souvenir des dévouements à Dieu ou à la patrie. Sans la timidité qui refrénait les élans de son âme, elle eût été capable d'accomplir des actes admirables; mais elle se repliait vite sur elle-même; la crainte de l'éclat, de l'admiration l'aurait rejetée rapidement dans sa sphère modeste.

— Qui t'a prêté ce livre, Nadie ? demanda Jeffs d'une voix qu'il s'efforça d'adoucir. Il ne convient pas que la fille d'un loyal sujet de l'Angleterre paraisse admirer Montcalm... et cet autre volume ? un ouvrage papiste, celui-là ! quel dédain des recommandations d'un père !... si un étranger malveillant trouvait chez moi ces deux ouvrages, ils suffiraient pour me faire perdre ma place...

— Ma mère était Acadienne et catholique, répondit Nadie avec douceur, vous lui avez promis de me laisser maîtresse de mes pensées et de mon âme.

— Sans doute, sans doute, répondit Jeffs, et j'ai tort de m'emporter. Deux hommes se combattent en moi : le père et l'employé... Le père veut ce que tu veux, il aime ce que tu aimes. L'employé faible, pauvre, devient lâche et servile devant le pouvoir... Si je perdais ma place, que nous resterait-il ?

— Je travaillerais pour vous, répondit Nadie..

— Oui, oui, je le sais, tu m'aimes... eh bien ! j'en appelle à cet amour... Ma situation est difficile, mes ennemis sont nombreux, je te demande de ne pas me compromettre... Si ta mère t'accoutuma à regarder Montcalm comme un héros, il n'est pas nécessaire que tout le monde connaisse ton opinion... Évite également d'affecter du zèle et de te mêler aux papistes... Je suis protestant, moi !

Nadie soupira et répondit avec douceur :

— Je tâcherai d'accorder mon respect pour vous avec ma conscience.

— Allons, tu es une bonne fille, Nadie, tu ne m'en veux pas ?

— Est-ce que cela est possible !

— Embrasse-moi, alors ?

— De grand cœur.

Après le repas du soir, Jeffs se disposa à quitter la petite maison.

— Vous sortez, mon père ? demanda Nadie.

— Oui, une course pressée...

— Sera-t-elle longue ?

— Peut-être.

— Bien, dit Nadie, je vous attendrai.

L'agent de police sortit, et Nadie penchée à la fenêtre le regarda s'éloigner. Les reproches de son père avaient jeté dans son cœur une profonde tristesse. Elle savait en dépit de la bonté de Jeffs qu'une cause de division sourde existait entre eux. La fille de l'Acadienne avait hérité des vertus de la morte; elle conservait comme un héritage ses croyances catholiques et son amour pour le «vieux pays». Rarement entre le père et la fille il était question de ces brûlants sujets, mais quand le hasard les amenait, Nadie, avec une paisible douceur, défendait sa foi religieuse, et ses tendances politiques. Elle chérissait la France non seulement parce que la France avait compté le Canada parmi ses découvertes et ses possessions, mais encore et surtout parce qu'elle était catholique. Chaque fois que Jeffs effleurait ou cherchait à approfondir les questions de nationalité ou de religion, Nadie recevait un coup au cœur. Elle sentait qu'une part de l'âme de son père lui échappait; si elle se savait aimée de cet homme à l'apparence froide et dure, elle devinait aussi qu'un secret ou une douleur cachée pesaient sur sa vie. Sans oser l'interroger, elle le plaignait, et ses prières à Dieu étaient souvent mêlées de larmes.

Ce soir-là, au moment où Jeffs s'éloignait, Nadie se sentit envahie par le sentiment de sa solitude. Absorbée dans une rêverie sans but, elle regardait vaguement les arbres grêles voisins de sa demeure, quand le son d'une cloche la fit tressaillir.

Il lui sembla entendre la voix de Dieu.

A l'appel qui lui était adressé de loin, à cette invitation lancée à travers l'espace, elle répondit par un profond soupir. Son père absent, Nadie restait libre. Tandis qu'il s'occupait de sa place, de ses affaires, Nadie gardait le temps et le droit de songer à Dieu. Elle s'enveloppa d'une mante, ferma la porte, et se dirigea vers l'église.

La cloche tintait toujours.

De tous les quartiers arrivaient des hommes, des femmes, des enfants, chacun accourait pour demander la manne nécessaire à son âme, le rayon de lumière dont l'esprit a besoin, le feu de la charité qui réchauffe.

Nadie pénétra lentement sous la voûte, chercha une place dans l'ombre, et se prosternant, elle se mit à prier.

Un sanglot poussé près d'elle la fit tressaillir des pieds à la tête. Ce sanglot révélait une si immense douleur que la fille de Jeffs résolut d'en connaître la cause.

La foule remplissait l'église, les portes venaient de se fermer; la cloche ne tintait plus, mais des sanglots amers secouaient encore la malheureuse femme agenouillée à côté de Nadie.

VII

NADIE JEFFS

Un orateur monta en chaire; il parla de la Croix dont le règne est éternel; puis le chant des cantiques éclata sous les voûtes, et l'office se termina par une suprême bénédiction. Nadie avait oublié le chagrin que venaient de lui causer les reproches de son père; elle jugeait ses douleurs si petites en présence du désespoir qui se révélait à elle, qu'oubliant de demander la consolation pour son âme, elle ne songea qu'à la malheureuse courbée sur les dalles, et criant à Dieu ses tortures. Quand les cierges s'éteignirent, Nadie souleva doucement l'infortunée :

— Venez, lui dit-elle.

L'infortunée se laissa relever, s'appuya machinalement sur le bras qu'on lui présentait, et descendit ainsi la longue nef.

Quand les deux femmes se trouvèrent dans la rue, Nadie demanda d'une voix compatissante :

— Vous reconduirai-je à votre logis ?

— Vous me connaissez ? dit la femme en pleurs.

— Vous souffrez... je vous plains et je vous aime !

Le temps était doux, une lune brillante montait au ciel, et l'affligée à cette tranquille lueur regarda le visage de sa compagne.

— Oui, ajouta-t-elle, vous êtes jeune, vous avez pitié...

Elle fit encore quelques pas, puis s'arrêtant :

— Je suis lasse, bien lasse, dit-elle, je demeure loin...

— Qu'importe ! répondit Nadie, mon père ne rentrera pas avant dix heures.

— J'accepte alors, dit la pauvre femme, oui j'accepte, car sans appui, je ne saurais me traîner jusqu'à mon logis.

Nadie et sa compagne marchèrent longtemps. La femme pleurait toujours, mais sans bruit; de temps en temps, elle s'arrêtait épuisée, le cœur bondissant, aveuglée de larmes, ses regards troublés se fixaient sur Nadie, et semblaient chercher une vague ressemblance entre ce joli visage et une figure aimée; puis de nouveau elle reprenait sa marche lente, traînant sur le sol ses pieds qu'elle ne parvenait plus à soulever.

Il fallut plus d'une heure à Nadie pour conduire l'inconnue à sa misérable demeure.

Un moment elle hésita à en franchir le seuil, mais elle sentait déjà qu'elle souhaiterait y revenir, et triomphant de sa timidité elle entra dans le rez-de-chaussée humide qu'habitait la malheureuse femme.

Après avoir rallumé sa lampe, celle-ci tendit les deux mains à Nadie.

— Dieu vous bénisse, lui dit-elle, Dieu vous bénisse dans ceux que vous aimez...

— Ma mère est morte, répondit la fille de Jeffs d'une voix faible.

— Morte aussi ?

— Avez-vous donc perdu un être aimé... un enfant, peut-être ?

— Je l'aimerais mieux, répondit la mère d'un ton farouche.

— Oh ! ne prononcez point de semblable paroles, dit Nadie, le Seigneur a dû vous accorder la force de pardonner...

— Non ! non ! dit la mère en tordant ses bras, j'ai supplié Dieu de me donner ce courage, mais je ne peux pas ! je ne peux pas ! Il est des hommes plus cruels que les loups de nos bois... Vous avez perdu votre mère ! mais qu'est la séparation qui vous fait souffrir auprès de celle qui me désespère... Lucie, ma Lucie a votre âge, votre beauté, il me semble à vous voir si compatissante et si douce que vous lui ressemblez...

Cet ange de piété, cette sainte, on me l'a prise, on me l'a volée, on me l'a jetée dans une prison...

— Pourquoi ? mon Dieu ! pourquoi ? demanda Nadie.

— La persécution est la persécution, dit la veuve. Le Canada est catholique et l'Angleterre est protestante, voilà... C'est une raison, n'est-ce pas !

— Et vous n'avez pas demandé justice !

— Moi ! à genoux, offrant ma vie, ma liberté, en échange de sa liberté et de sa vie.

— Pauvre mère ! murmura Nadie.

— Savez-vous quel marché l'on m'a offert ?

— Une trahison sans doute.

— Plus que cela, une apostasie.

— Et vous avez refusé.

— J'en ai appelé à Dieu !

— C'est beau, c'est grand, dit Nadie, et le Seigneur ne peut manquer de vous bénir... Il vous éprouve cruellement, mais croyez-le, Il vous rendra votre fille.

— Si vous saviez avec quelle prévoyance j'ai veillé sur elle. Lucie était une fleur sans tache, les misérables l'ont enfermée avec la lie de la société, avec les femmes qui sont l'opprobre de notre sexe..., avec des voleuses...

— Mon Dieu ! mon Dieu ! dit Nadie, et partout on vous a repoussée ?

— Un seul homme m'a promis sa protection; celui-là est l'appui de tous ceux qui souffrent.

— Jean Canada ? demanda vivement Nadie.

— Oui, mais Jean Canada m'a dit d'attendre... Mais puis-je attendre quand Lucie souffre et m'appelle, quand je redoute de succomber à mon désespoir avant de l'avoir sauvée...

— Avez-vous essayé de la visiter à la prison ?

— On m'a refusé cette consolation.

— Vous avez dit votre nom sans doute ?

— Il le fallait bien... On me l'a demandé... Les misérables espèrent triompher de moi par l'excès de la douleur.

— Croyez-vous que vous pourrez avoir confiance en moi ? demanda Nadie.

—Oui, oui, répondit l'infortunée.

— Me permettez-vous de voir votre fille.

— Faites cela ! oui, faites cela ! je vous bénirai.

— J'essaierai, du moins; ce que ma timidité m'interdirait de tenter pour moi, je le risquerai pour vous... votre fille se nomme ?

— Lucie David.

— Je retiendrai ce nom; et vous ?...

— Je m'appelle Amy.

— Écoutez, dit Nadie d'une voix touchante, le Seigneur ne fait rien en vain; il m'a placée sur votre route pour vous venir en aide... Tout ce que je pourrai, je le réaliserai... Dès que j'aurai non pas même des nouvelles, mais une espérance, si lointaine qu'elle soit, je viendrai vous la communiquer... Il se fait tard, mon père va rentrer; il pourrait être mécontent ou inquiet de me savoir absente à une heure aussi tardive... Embrassez-moi, je portera ce baiser à votre fille.

Amy David attira Nadie dans ses bras.

— Dieu m'a envoyé son ange ! dit-elle.

La jeune fille quitta le logis de la veuve, et se mit à courir. La plupart des rues étaient plongées dans l'obscurité, elle perdit plus d'une fois son chemin; la hâte d'arriver, la crainte d'encourir une grave réprimande si son père était rentré avant elle, tout contribuait à l'effrayer.

Comme elle approchait d'une ruelle noire, elle entendit sortir d'une taverne des chants et des rires grossiers; pressant le pas, elle allait dépasser le cabaret, quand trois buveurs titubants lui barrèrent la route. Elle poussa un cri d'angoisse et se recula contre la muraille qui lui faisait face, mais ses terreurs ne firent qu'animer et réjouir ceux qui se faisaient un jeu de son angoisse, et que leur ivresse pouvait rendre redoutables.

L'appel de Nadie était parvenu aux oreilles d'un passant qui s'avançait dans la direction opposée. Il comprit quelle scène se passait, arriva droit à Nadie, et repoussant les misérables ivrognes, il demanda d'une voix tonnante :

— Qui ose maltraiter ma sœur ?

L'attitude du jeune homme, la fermeté de son accent, imposèrent aux buveurs; ils reculèrent en formulant de vagues excuses, et le défenseur de Nadie prenant le bras de la jeune fille s'éloigna rapidement avec elle.

— Où demeurez-vous, mademoiselle? lui demanda-t-il.

Nadie donna son adresse, puis tout en marchant appuyée sur son protecteur, elle lui dit d'une voix émue :

— Je ne sais sans vous ce que je serais devenue, monsieur, mon père sera bien heureux de vous remercier... S'il est revenu avant moi à la maison, il se désole sans aucun doute... Je suis sortie pour aller à l'église, une grande douleur s'est révélée à moi, et je me suis attardée...

Une telle candeur rayonnait sur le visage de Nadie, son accent avait un timbre si pur que son compagnon pensa qu'il serait doux de lui inspirer de la reconnaissance.

Tous deux marchèrent silencieusement; le jeune homme sentait encore le tremblement de la main de Nadie; la frayeur ressentie par cette enfant le touchait sans qu'il s'expliquât sa brusque sympathie pour cette jeune fille.

— Vous êtes Française, mademoiselle? lui demanda-t-il.

— Ma mère était Acadienne, monsieur.

— Française et martyre, alors...

— Oui, répondit la jeune fille d'une voix dans laquelle se confondaient le regret et l'admiration.

— Et votre père?

— Je prie pour lui, répondit Nadie.

Le jeune homme comprit la délicatesse de cette réticence; en même temps, il devina la douleur secrète de Nadie.

La petite maison de l'impasse était encore plongée dans les ténèbres; Jeffs n'était pas rentré. La jeune fille retira lentement sa main posée sur le bras du jeune homme, et lui dit en désignant son humble demeure :

— Je vous remercie, monsieur, que le ciel donne du bonheur à votre mère.

— Je suis seul au monde, mademoiselle, tout seul, et je trouverais la vie bien amère si je ne combattais pour une grande idée.

— Vous aussi, vous espérez de meilleurs jours ?

— Je me nomme Georges Malo, dit le jeune homme avec une sorte d'orgueil.

— Alors soyez deux fois béni ! Quoique mon père me juge encore une enfant, je sais que les Français rêvent d'arracher notre patrie à ses envahisseurs et de déterrer l'épée de Montcalm; je sais que vous êtes l'ami de Jean Canada. Désormais en priant pour mon pays, je n'oublierai pas votre nom.

Nadie salua son protecteur d'un dernier signe de tête et ouvrit la porte de la maison.

Quand Georges Malo vit sa protégée en sûreté, il s'éloigna avec lenteur, mais non sans avoir gravé dans son souvenir la topographie de ce quartier désert.

Une heure environ après le retour de Nadie, Jeffs rentra. Il semblait plein d'entrain et de gaieté, et vint embrasser sa fille avec une tendresse qui la toucha d'autant plus qu'elle se sentait l'âme profondément émue, et songeait déjà à supplier son père de lui procurer le moyen de voir Lucie David.

— Tu te fatigues à m'attendre, lui dit Jeffs, va reposer, Nadie, le soleil se lèvera demain, il te reste du temps pour enfiler ton aiguille. Dieu veuille que je devienne riche, très riche, pour t'empêcher de te brûler les yeux.

— Quand vous serez riche, père, je travaillerai autant, mais je donnerai davantage.

Elle le vit sourire, et elle ajouta :

— Tenez, il est une classe infortunée qui m'intéresse plus que toutes les autres. La misère en plein air, sous le ciel bleu, n'est qu'un demi malheur. D'ailleurs, si abandonné que l'on soit, on garde encore des amis, on s'assied à leur foyer, on cherche du travail ou l'on demande l'aumône, mais il est des misérables qui

souffrent et gémissent sans trouver nulle part la consolation, et c'est vers ceux-là que s'en va ma pitié.

— Tu veux parler des prisonniers, Nadie ?

— Oui, mon père.

— Les prisonniers sont des criminels, ils ne doivent attendre que le châtiment.

— La plupart, sans aucun doute... Mais si coupables qu'ils soient, ils ont droit à la compassion; ils ont besoin d'être appelés au repentir... Leur cœur se révolte et se cabre, ils maudissent les hommes et Dieu; à ceux-là je voudrais parler de résignation... enfin, parmi les captifs, il se trouve des innocents, des victimes de machinations odieuses, ils implorent la lumière sur leur cause qui est juste, et cette justice ne se fait pas... Mon père, voilà ceux que j'aimerai secourir si jamais vous devenez riche.

— Bien, bien, Nadie, tu es une bonne fille, je le sais.

— Est-il bien difficile de pénétrer dans les prisons ?

— Oui, très difficile.

— A qui doit-on s'adresser pour obtenir une autorisation ?

— La police seule les accorde... Bonsoir, Nadie; s'il est bon d'être charitable, il ne faut cependant mal placer ni sa pitié ni ses aumônes... D'ailleurs nous reparlerons de tout cela, oui, nous en reparlerons, quand je serai riche, très riche...

Jeffs embrassa une dernière fois sa fille, et Nadie prenant un flambeau monta dans sa petite chambre.

C'était une retraite paisible comme un sanctuaire, garnie de rideaux blancs, protégée par un Crucifix, et gardant pour unique objet d'art une gravure assez médiocre représentant le départ des Acadiens violemment arrachés à leur patrie pour être transplantés sur la terre étrangère et y mourir en appelant, d'une voix désespérée, les pères, les mères, les enfants que l'autorité se faisait une joie cruelle d'exiler ailleurs.

Nadie se souvenait que sa mère, une Acadienne, amenée sur l'un des vaisseaux anglais, était revenue

dans le Canada au risque d'y subir des persécutions sans nombre. Jeffs l'avait épousée, et ce mariage permit à la jeune femme de vivre plus près de sa patrie, et au milieu d'une population catholique. Lorsque Nadie éprouvait une difficulté dans la vie, quand sa tâche lui semblait lourde, quand elle désespérait d'amener son père à la même foi, elle regardait la gravure représentant le plus poignant des drames, et elle attendait du ciel le secours dont elle avait besoin.

— Mon père ne m'aidera pas, se dit Nadie, je l'ai compris, il ne le veut ou ne le peut pas... Je tenterai seule d'obtenir ce que je souhaite... Les employés des bureaux de la police ont des femmes, des sœurs, ils comprendront qu'une jeune fille cherche à soulager une enfant de son âge... Je l'aime déjà, cette Lucie David, pauvre créature qui souffre pour sa foi et à qui la mère forte comme les anciennes martyres conseille une constance inaltérable...

Nadie se coucha et s'endormit. Le lendemain, comme d'habitude, son père la quitta de bonne heure; il ne devait plus rentrer désormais qu'à l'heure du dîner, Nadie se trouvait libre toute la journée. Elle mit une toilette d'une simplicité charmante, et se dirigea vers les bureaux où son père lui avait dit qu'on délivrait des autorisations pour visiter les prisonniers. Elle tremblait beaucoup; c'était une créature timide à l'excès, se repliant vite sur elle-même. Elle ne tarda pas à se trouver en face d'un bâtiment énorme, d'aspect sombre, et dont elle franchit le seuil avec un frisson intérieur. On envoya Nadie d'un bureau à l'autre; elle surprit des regards investigateurs, de mauvais sourires; l'aménité de ceux qui daignaient se montrer polis la troublait. Enfin elle se trouva dans un couloir aboutissant à un bureau partagé par un grillage, et se tenant debout, elle demanda d'une voix tremblante au vieil homme écrivant à l'abri de cette grille :

— S'il vous plaît, monsieur, voudriez-vous me donner l'autorisation de visiter une prisonnière ?

— Elle se nomme...

— Lucie David.

Le vieil employé ouvrit un registre, y chercha le nom de Lucie, le trouva, puis regardant la note marginale :

— Mal notée pour son insubordination.

— Oh ! Monsieur, dit Nadie que gagnaient les larmes, elle peut devenir plus obéissante en recevant un allégement à ses souffrances... Je vous en supplie, ne me refusez pas...

— Lucie David est-elle votre parente ?

— Non, monsieur.

— Quelle raison vous pousse à faire cette démarche ?

— La charité, répondit Nadie en fixant ses grands yeux bleus sur l'employé.

— Vous vous appelez ?

— Nadie Jeffs.

Le vieillard regarda la jeune fille, sourit d'un air aimable et répondit :

— Il fallait commencer par me dire : Je suis la fille de Jack Jeffs, cela suffisait... Nobs, une carte pour cette jolie personne... Vous souhaitez voir plus d'une fois Lucie David, sans nul doute ?... Oui, je le comprends à votre regard, eh bien, voici un permis permanent, et valable jusqu'à ce qu'il vous soit retiré... Allez, mon enfant...

Nadie remercia chaleureusement le vieil employé et traversa si vite le bureau qu'elle ne put l'entendre dire à son collègue :

— Comprend-on que ce misérable Jeffs ait une fille dont la vue seule convertirait un pécheur.

Nadie serrait joyeusement la carte dans une de ses petites mains; elle se sentait joyeuse, Dieu la protégeait, elle réussissait subitement dans une tentative difficile, si difficile que son père l'avait tout d'abord déclarée impossible.

A ce premier sentiment de joie se mêla cependant une sorte d'inquiétude. Certaines choses lui paraissaient inexplicables. Jack Jeffs, cet homme timide,

craintif et pauvre, dont les ambitions l'avaient souvent fait tristement sourire, et qui, jusqu'à cette heure, gagnait maigrement sa vie, occupait donc une situation plus en vue que Nadie ne le croyait? Qui lui eût annoncé la veille que le nom de Jeffs serait un talisman ouvrant les lourdes portes d'une prison l'eût grandement surprise. Mais Jeffs ne pouvait ignorer la puissance exercée par son nom; s'il la connaissait, pourquoi avait-il refusé par avance la prière que Nadie voulait lui adresser.

— Lucie David est catholique, pensa Nadie, et mon père hait les catholiques. Il a fallu l'amour irrésistible que lui inspira ma mère, et le serment fait à son lit de mort pour qu'il me laissât libre de prier aux genoux de la Vierge.

Chaque fois que Nadie montra sa carte à des constables en demandant le chemin à suivre, elle fut guidée avec infiniment de bonne grâce, jusqu'à ce qu'elle se retrouvât au grand air, dans la rue, pressant le pas afin d'arriver plus vite à la prison.

En voyant ce bâtiment lugubre, elle frissonna. Des murailles gigantesques, un jour distribué d'une façon avare, des grilles à toutes les fenêtres, des verrous à toutes les portes, une armature de fer au portail; des sentinelles veillant autour du monument sépulcral, comme si l'on pouvait songer à s'en évader.

Quand Nadie se trouva dans la cour, elle enveloppa d'un long regard les murs, les chemins de ronde, les grilles; son cœur se serra en songeant qu'une enfant de son âge souffrait et pleurait dans ce lieu terrible. Ce fut en tremblant qu'elle présenta sa carte à une femme de haute taille, hommasse dans ses formes, au teint couperosé, aux lourdes mains rouges, au visage respirant une sorte de sauvagerie farouche. Mme Nobs toisa du regard la tremblante Nadie, et lui demanda d'une voix rude :

— Voulez-vous la voir au parloir ou préférez-vous aller au préau?

Nadie avait intérêt à pénétrer le plus possible dans la vie journalière de Lucie David, afin de raconter à

Amy tout ce qu'elle avait vu; elle préféra donc aller trouver l'infortunée dans un lieu où elle se tenait habituellement et dit à la geôlière :

— Veuillez me conduire au préau, madame.

— J'espère, ajoute la virago, que vous allez conseiller l'obéissance à cette misérable... Depuis qu'elle est entrée à la maison, nous n'en avons rien pu faire... Elle affecte des sentiments d'un papisme exalté, mais la raison pour laquelle on l'a enfermée ici ne s'accorde guère avec ses semblants de vertu... Les autres filles dont la garde m'est confiée se montrent plus obéissantes.

La geôlière ouvrit une porte massive, en maintint le battant, et dit à Nadie :

— Je viendrai vous chercher dans deux heures.

L'aspect du préau était sinistre. Il présentait la forme d'une cour étroite et longue dans laquelle se mouraient des arbres, à demi asphyxiés. Des bancs placés de distance en distance étaient adossés à la muraille géante. Sur ces bancs étaient assises des femmes travaillant à des ouvrages de couture.

A l'extrémité du préau se trouvait un groupe de femmes parlant haut, criant, gesticulant. Il sembla à Nadie qu'à leurs refrains, à leurs vociférations répondait un sanglot. Elle pressa le pas, anxieuse, se demandant si l'infortunée qu'elle cherchait ne se trouvait point livrée à la merci des misérables créatures que la société rejette de son sein.

Depuis plus d'une heure, une scène terrible se passait dans le préau.

VIII

UN ANGE DANS L'ENFER

La prison dans laquelle on avait enfermé Lucie était peuplée de femmes également méprisables. L'arrivée de cette enfant au visage angélique excita parmi les voleuses et les débauchées une surprise mêlée de pitié. Les moins âgées ressentirent une sorte de compassion et s'approchèrent de Lucie avec une bonté qui amena des larmes dans les yeux de l'infortunée. La malheureuse enfant arrêtée la veille, jetée dans un cachot sur une botte de paille, venait de passer de l'obscurité souterraine de sa cellule à la lumière crue du préau. Ses yeux rougis par les larmes versées durant la nuit ne voyaient qu'à travers un brouillard les futures compagnes de sa vie. Elle promena autour d'elle un regard effaré, recula vers la muraille, et joignant contre sa poitrine ses petites mains tremblantes, elle implora du regard celles qui l'observaient curieusement.

Pendant quelques minutes en effet, les prisonnières se contentèrent d'examiner la nouvelle venue; mais une fille de vingt-cinq ans aux longs cheveux noirs, à la figure hardie, partit d'un éclat de rire et dit à ses camarades :

— Quel crime peut bien avoir commis cette mijaurée ?

— Oui, que peut-elle avoir fait ? ajouta une autre.

— Je vais le lui demander, dit la grande brune que ses compagnes appelaient Perle-Noire en raison du teint foncé de sa peau.

— Non, dit une femme enfermée sous inculpation de vol, laisse-la, cette enfant, elle souffre, elle se retient à peine de pleurer... elle est peut-être innocente !

— Innocente ! répondit Perle-Noire, c'est bon à dire à la justice. Nous plaidons toutes «non coupables», c'est convenu et cela peut encore servir, mais entre nous la dissimulation ne sert à rien, toi qui sembles la plaindre, on t'accuse de vol et de recel.

— Après ? demanda la femme. Oui, j'ai volé, ma fille était malade, je manquais d'argent et j'ai perdu la tête; qui d'entre vous oserait me reprocher d'avoir volé pour ma fille ? Quant à la justice ! Je lui dirai la vérité, cela vaudra mieux... Depuis mon emprisonnement, Maud est morte, je n'ai plus besoin de vivre.

— Et c'est en souvenir de ta fille que tu veux protéger la nouvelle venue ?

— Oui, répondit-elle.

— Ta pitié ne l'emportera pas sur notre curiosité.

— Oui, oui, crièrent vingt femmes, qu'elle nous raconte son histoire.

La Perle-Noire entraîna un groupe de malheureuses qui entourèrent Lucie et, fixant sur elle des yeux hardis :

— Comment t'appelles-tu ? demanda la Perle-Noire.

— Que vous importe mon nom ! répondit Lucie avec un gémissement, vous n'êtes pas les juges... pourquoi livrerais-je à la risée le nom de mon père !

Un éclat de rire accueillit la réponse de Lucie David.

— Au moins, reprit la Perle-Noire, tu peux nous avouer pourquoi tu es ici.

— Je n'en sais rien, dit Lucie d'une voix brisée.

— Elle n'en sait rien ! On l'a cueillie comme un lis sans tache pour l'apporter dans la geôle. Que faisais-tu lorsque tu as été arrêtée ?

Lucie garda une minute le silence, elle tremblait de répondre, et comprenait trop bien que nul ne croirait la vérité à la fois si dramatique et si simple. Mais en levant de nouveau les yeux, elle vit que le cercle des curieuses s'était prodigieusement resserré. Les femmes tendaient vers elle leurs visages éhontés, la curiosité allait faire place à la menace. Lucie eut peur. Rassem-

blant son courage, elle dit d'un accent dans lequel s'étouffaient des sanglots :

— Je revenais de chercher du travail... ma mère et moi nous sommes pauvres, très pauvres... l'ouvrage est rare, et depuis deux jours, le pain manquait à la maison... ma mère et moi nous gardions confiance dans la miséricorde divine, et quand une lettre m'apprit qu'on m'offrait des chemises à coudre, je pensai que nous serions sauvées pour quelques jours... Ma mère étant absente, je partis seule... Arrivée à l'adresse indiquée, je ne trouvai personne, on s'était indignement joué de notre misère et de nos larmes; je revenais rapidement vers notre maison, et je passais devant un étalage de boutique, quand une lourde main s'appuya sur mon épaule, on me jeta à la face un mot injurieux, et malgré mes dénégations, mes supplications, je fus arrêtée.

— Et voilà tout? demanda Perle-Noire dans un éclat de rire.

— Tout! répondit Lucie.

— Et pourquoi ne serait-ce pas tout? demanda la voleuse, il se passe dans ces temps de terribles choses. A quelle religion appartenez-vous, jeune fille?

— Je suis catholique, répondit Lucie.

Ce mot souleva une véritable tempête. Les misérables femmes qui, pour la plupart, ne croyaient pas en Dieu, considérèrent comme un crime d'avouer sans rougir le culte de sa mère. Pendant un moment, les injures les plus grossières furent jetées à la malheureuse Lucie qui, incapable de se soutenir, glissa sur les genoux et demeura les mains jointes, le front baissé, pleurant des larmes chaudes qui roulaient sur ses joues pâles, semblables à une pluie d'été. Elle se demandait quel mal elle avait fait à ces femmes ! Elle les implorait par ses pleurs, par son attitude, par les prières qui passaient ses lèvres en même temps que ses sanglots. Mais les mégères continuaient leur rôle odieux, et jusqu'à l'heure où Mme Nobs vint chercher les prisonnières pour les réintégrer dans leurs cachots, Lucie resta leur souffre-douleur.

Certes, durant la nuit précédente, elle avait trouvé sa cellule bien sinistre, sa solitude bien désolée, mais quand elle se trouva seule, toute seule, sans témoin épiant ses larmes, sans mégères déversant sur elle le mépris, elle s'estima presque heureuse.

— Ma croix est lourde, Seigneur, disait-elle, je tombe sous le faix, mais vous me relèverez... Les martyrs de votre cause que vous daignez choisir peuvent subir le fer du bourreau ou demeurer évanouis sur la voie douloureuse, mais qu'importe, Seigneur, vous êtes le souverain Maître, l'agneau dont le sang a coulé pour le salut du monde, le dispensateur de toute grâce...

Le lendemain, dès que Lucie se trouva dans le préau, les scènes de la veille recommencèrent avec une cruauté plus grande. Quand elle s'aperçut que chacune de ses paroles était tournée en dérision, Lucie résolut de se renfermer dans un silence absolu. Mais alors la persécution revêtit une autre forme. Voyant que tous les efforts pour lui arracher une parole ou une plainte demeuraient inutiles, les prisonnières trouvèrent dans leur perversité un nouveau moyen de torturer l'infortunée.

Elles ne lui permirent pas de s'isoler. S'éloignait-elle, des persécutrices la suivaient, et pensant que le silence deviendrait une consolation pour cette âme blessée, elles ne lui laissaient pas même le droit au silence. Tandis qu'assise sur ses talons, repliée sur elle-même, Lucie essayait de reporter sa pensée vers Dieu, vers sa mère, les mégères racontaient à voix haute leurs crimes et leurs turpitudes. Elles s'efforçaient de souiller la pensée de cette créature chaste et belle. Lucie demanda grâce, elle s'enfuit d'une extrémité à l'autre du préau; les deux mains plaquées sur les oreilles, elle s'efforçait de ne pas entendre, mais les gestes succédèrent aux paroles et tandis que les voleuses maintenaient les mains de Lucie, leurs compagnes répétaient les couplets d'odieuses chansons.

Ce fut ainsi chaque jour. Lucie demanda inutilement qu'on la laissât dans son cachot. Elle avait peur non

pas de se pervertir, mais de devenir folle. Elle offrit de travailler vingt heures par jour, de manger le pain le plus noir et le plus dur, tout fut inutile; à l'heure habituelle, la gardienne des femmes, Mme Nobs, la traînait dans le préau, comme on poussait jadis une jeune martyre dans le cirque.

Cependant un soir que les prisonnières s'étaient montrées plus impitoyables, la gardienne pénétra dans le cachot de Lucie.

Elle la trouva évanouie sur la poignée de paille qui lui servait de lit, sans force pour subir de nouvelles douleurs. Les soins d'un médecin rappelèrent Lucie au sentiment de l'existence, elle parut se réveiller d'un long sommeil, et trouva même la force de sourire en voyant à côté d'elle non seulement le docteur, mais un homme au visage placide qui semblait la contempler avec intérêt.

— Oh ! sauvez-moi, messieurs ! dit-elle, sauvez-moi pour l'amour de Dieu ! Obtenez que l'on ne me renvoie plus dans l'enfer d'où je sors... J'en mourrais... Il me semble que chacun des refrains de ces femmes me brise le crâne et pénètre dans mon cerveau comme un fer rouge... Qu'ai-je donc fait pour être enfermée ici ? Je vous le jure, si l'on m'accuse d'un méfait, d'un vol, c'est une calomnie... Je ne me souviens d'avoir offensé ni Dieu ni les hommes... Songez donc ! Monsieur, ma mère me pleure... Elle doit venir chaque jour au seuil de cette prison demander si l'on ne va pas me rendre la liberté... Regardez-moi, mais regardez-moi donc, monsieur, vous voyez bien que je ne puis jamais avoir commis de mal...

Le docteur secoua la tête, l'émotion le gagnait.

L'homme qui l'accompagnait regarda longuement et doucement la jeune martyre :

— Nous verrons, dit-il, nous verrons ce que l'on peut faire pour vous...

— Séparez-moi d'abord des femmes qui m'ont torturée.

— Tandis que vous serez malade, certainement, répondit le docteur.

— Oh ! si le bon Dieu pouvait m'appeler à Lui ! murmura Lucie.

Le docteur et son compagnon sortirent. Le premier s'appelait Jacob Perkim, le second était connu sous le nom du Révérend Grugges Laird, ministre de l'Église réformée.

Pendant une semaine, suivant les ordres du docteur, Lucie fut l'objet de soins assidus. On lui prêta des livres, on lui dressa un lit; une nourriture suffisante et choisie remplaça les mets répugnants qu'on lui servait autrefois; elle eut du travail, et l'espoir de la délivrance lui permit de supporter son épreuve avec patience.

Un matin, en s'éveillant, elle s'aperçut qu'on avait changé ses livres pour des ouvrages nouveaux. Les titres de ces volumes indiquaient des sujets religieux; elle se réjouit dans la pensée d'y trouver un encouragement, et lut quelques pages avec un sentiment d'avidité qui ressemble à une soif de l'âme.

Cependant un des passages lui ayant paru difficile à comprendre, elle suspendit sa lecture, réfléchit sans trouver une solution rationnelle, et tourna la page afin d'y découvrir la réponse à ses doutes.

Au bout de quelques lignes, Lucie s'arrêta :

— Non, dit-elle, je ne me trompe point... Ce livre, bien qu'il parle du Sauveur, ne tient pas d'une façon complète le langage de l'Évangile; l'auteur dénature l'esprit apostolique... Sous prétexte de m'instruire, il tente de m'égarer... L'agneau est un loup ravisseur... Ces pages sont l'œuvre d'un protestant ! on espérait égarer lentement mon esprit fatigué par la lutte... Des misérables croyaient avoir bon marché d'une pauvre fille torturée tour à tour par la solitude et par la présence des misérables au milieu desquelles on l'a jetée... La persécution change de forme, voilà tout...

Lucie repoussa les livres posés sur la table, et les mains jointes, l'œil brillant, elle répéta :

— Vous suffirez pour me défendre, mon Dieu ! Je suis faible, abandonnée de tous en apparence, mais vous veillez sur moi, et comme vous daignâtes envoyer un ange dans la prison de l'apôtre, vous en enverrez un vers moi.

Dans la soirée, le révérend Grugges Laird se fit ouvrir la cellule de la prisonnière. Il s'y glissa lentement, avec des allures félines, et jeta un regard doucereux vers la captive.

— J'espère, lui dit-il, que vous trouvez les heures moins longues et moins amères... Il ne dépendra pas de moi de rendre votre position supportable, vous pouvez compter sur toute mon indulgence.

— J'ai besoin de celle de Dieu, répondit Lucie, puisque nous sommes tous pécheurs devant Lui, mais n'ayant jamais commis de faute volontaire, je repousse le pardon des hommes. La justice s'est égarée en me jetant ici ou elle a commis une infamie...

— Je veux le croire, vous semblez une fille élevée dans la modestie... Je prierai pour qu'on permette à votre mère de vous venir voir.

— Vous feriez cela, monsieur, vous feriez cela ! demanda Lucie en prenant les mains de Grugges Laird dans les siennes.

— Certes et de grand cœur; si l'on s'est trompé à votre égard, vous ne resterez pas longtemps dans cette maison.

— Vous êtes bon ! dit Lucie, vous êtes bon !

— Je remplis mon devoir de ministre du Seigneur... Votre situation m'intéresse... Vous semblez ici une brebis blanche abandonnée à des loups furieux... Mais Dieu qui protégea les enfants dans la fournaise saura bien vous garder de tout mal.

— Mon seul refuge est en Lui, répondit Lucie.

— Sans doute, vous croyez Le prier suivant qu'Il l'exige, et cependant vous pouviez être dans une voie dangereuse... Ce n'est pas votre faute, ma fille, vous suivez le culte qui vous fut enseigné, mais s'il m'était

réservé de vous démontrer votre erreur, de déchirer le bandeau couvrant vos yeux, de vous appeler à la vérité, ce serait pour mon cœur un beau et doux triomphe. Les papistes ont troublé votre esprit et faussé votre jugement...

— Pas un mot de plus, monsieur, dit Lucie, je suis et je resterai catholique... Je voulais douter encore de vos intentions, en vous écoutant, et tout à l'heure je me disais que l'envoi des livres déposés sur cette table était une erreur inconsciente, je suis convaincue désormais... Vous espérez me vendre au prix d'une apostasie quelque soulagement à une situation horrible ! Gardez ces adoucissements que je ne paierai jamais d'une lâcheté... Ma mère peut me pleurer, elle n'aura jamais sujet de me maudire.

Grugges essaya le pouvoir de son éloquence filandreuse, dans un discours où revenaient incessamment les noms de Bélial, de Gog et de Magog, il essaya de convaincre, puis d'effrayer Lucie; tout fut inutile; si faible, si abattue que fût la jeune fille une heure auparavant, elle retrouva une force subite et répondit au ministre anglican avec une présence d'esprit et une fermeté qui ne laissèrent pas à celui-ci grand espoir de faire du prosélytisme.

Le ministre se retira cependant sans colère apparente, comptant sur le temps pour vaincre l'énergie morale de Lucie, comme on avait compté sur quelques semaines pour triompher de son énergie physique.

Malgré les prières de la fille d'Amy David, il laissa les volumes sur la table.

L'ennui ne pouvait-il point porter la jeune fille à les lire, et dès qu'elle les aurait ouverts, sa foi ne pouvait-elle vaciller !

Mais le révérend Grugges se trompait grandement, Lucie déchira les volumes et joncha le cachot de leurs feuillets lacérés.

A partir de ce jour, son supplice changea de nature.

Au lieu de se trouver durant deux heures au milieu des misérables femmes du préau dont chaque parole tombait dans son âme et lui causait la sensation d'une

brûlure, Lucie dut supporter les homélies, les controverses et les admonestations de Grugges Laird.

Assise dans l'angle de sa cellule, morne, froide, glaciale, Lucie laissait bourdonner à son oreille les périodes ronflantes de Grugges Laird; sachant qu'elle ne gagnerait rien à répondre, elle subissait les discours du Révérend comme elle avait supporté les insultes des voleuses, des receleuses et des femmes perdues. Elle s'efforçait de ne pas entendre; mais les mots arrivaient pourtant à son oreille, et s'ils ne pouvaient troubler la sérénité de sa pensée, ils lui causaient un mal étrange, échappant à l'analyse. Il semblait parfois à Lucie que cet homme prenait son âme de force et qu'il l'attirait à lui... Une sorte de vertige l'envahissait, sa tête vacillait, et son front roulait des pensées confuses. Elle s'effraya de la visite de Grugges comme d'une séance de torture. Elle eût préféré un supplice physique à cette fatigue morale. La malheureuse fille en vint à regretter le préau.

Le jour où, debout devant Grugges Laird, le front haut, la voix brève, elle lui signifia que sa présence lui devenait plus odieuse que celles des prisonnières, le regard plein de haine que lui lança le Révérend, l'avertit assez qu'elle ne devait plus garder d'espérance.

Hélas ! l'infortunée n'avait plus que celle de mourir...

— Fille de Bélial, lui dit Grugges d'une voix railleuse, vous avez refusé la lumière, vous vous enfoncez dans la voie du péché... Retournez avec vos pareilles !

— Mes pareilles, dit Lucie, on les appelle des vierges martyres.

Elle reprit sa place dans l'angle du cachot et brisée par la douleur, elle se prit à sangloter.

Le lendemain, Mme Nobs vint bruyamment tirer les verrous, en riant.

— Allons la jolie papiste, dit-elle, vous avez été assez enfermée, voilà une belle journée pour prendre l'air !

Sans répondre, Lucie se leva; elle comprenait qu'on la renvoyait au préau. A mesure qu'elle en approchait, une sueur froide mouillait ses tempes : les battements

de son cœur redoublaient, ses pieds qu'elle ne pouvait plus soulever traînaient sur les dalles: la geôlière lui saisit brutalement le poignet et l'entraîna.

Une bouffée d'air frappa Lucie au visage; Mme Nobs venait d'ouvrir la porte; Lucie ouvrit les yeux qu'elle avait fermés d'instinct, pour ne pas voir tout de suite l'horrible tableau présenté par la cour des prisonnières; elle dégagea son poignet de la main de Mme Nobs et s'appuyant contre la muraille, elle s'assit dans un angle de la cour. Elle espérait vaguement que ses persécutrices ne la reconnaîtraient pas. Ne pouvaient-elles d'ailleurs depuis son départ avoir choisi une autre souffre-douleur !

La Perle-Noire, qui la reconnut la première, bondit en appelant ses compagnes, toutes se ruèrent à la fois du côté de Lucie.

Les questions, les injures se croisèrent. On lui demanda si elle avait prouvé son innocence. On voulut savoir quand elle serait jugée. Elle ne répondit rien. Une infernale idée traversa le cerveau des captives; la Perle-Noire prit une des mains de Lucie tandis que la Margaret s'emparait de l'autre; une chaîne vivante se forma; les paroles d'une ronde se trouvèrent sur toutes les lèvres, et la farandole des misérables se mit à tournoyer dans le préau, traînant Lucie dans son cercle infernal. Elle essaya de se débattre, mais elle était trop faible pour résister à la force brutale des mégères. Lucie appela au secours; la chanson vociférée d'une voix plus haute couvrit ses plaintes et ses appels désespérés. La haine et le désespoir rappelaient à ces femmes des couplets immondes ou sanglants. Elles en inventaient de nouveaux et couraient, hallucinées, emportées dans une rotation insensée, et leurs rires, leurs chants se changeaient en cris discordants et en hurlements farouches.

Ce fut en ce moment que Mme Nobs, ouvrant la porte du préau, y introduisit Nadie Jeffs.

La gardienne ne s'éloigna pas; d'abord, elle s'était méchamment réjouie de la barbarie des prisonnières, mais il se pouvait après tout que celles-ci eussent dé-

passé les bornes. Mme Nobs se trouvait responsable. Si indulgente que se montrât l'autorité au sujet des persécutions dont les papistes étaient l'objet, elle pouvait subitement en demander compte.

La Perle-Noire, apercevant la geôlière, rompit la ronde en lâchant la main de Lucie qui fût tombée sur le sol de toute sa hauteur, si le doux instinct de Nadie ne l'eût poussée vers la malheureuse. Elle entoura Lucie de ses bras caressants, la guida jusqu'à un banc solitaire, et lui dit d'une voix dans laquelle tremblaient des larmes :

— Ne craignez rien, Lucie, je viens de la part de votre mère !

Ces mots ranimèrent subitement l'infortunée. Elle regarda l'étrangère, lut dans ses yeux une compassion sereine et, se souvenant d'avoir demandé à Dieu la visite d'un ange, elle comprit qu'elle venait d'être exaucée.

Nadie rajusta avec des soins de sœur les vêtements dérangés et déchirés de la jeune fille, puis la voyant un peu remise de son effroi, et capable de l'entendre, elle répéta :

— Oui, Lucie, je viens de la part de mistress David.

— Vous la connaissez... depuis peu, alors, car je ne vous ai jamais vue.

— Nous nous sommes rencontrées où se retrouvent ceux qui souffrent... Elle pleurait près de moi, je priais à côté d'elle...

— Pauvre ! pauvre mère !

— Elle souffre cruellement d'être séparée de vous.

— Oh ! si elle savait... si elle connaissait la vérité... Vous ne lui direz pas de quelle scène vous avez été témoin...

— Je lui répéterai seulement ce que vous voudrez...

— Enfin quelqu'un a pitié de moi... Si vous saviez... ma vie est une torture : après le corps, la conscience ! puis le martyre physique recommence... Mais je mourrai bientôt, je l'espère ! ma mère ne me reverra pas en ce monde si je reste encore deux mois ici...

— Vous n'y resterez pas, Lucie, je ne suis qu'une pauvre fille, mais je comprends depuis ce matin que

mon père possède plus d'influence que je ne le pensais... Il m'a suffi de prononcer son nom pour me faire ouvrir les portes de votre prison... Jugez si la pauvre Nadie Jeffs va s'employer pour vous aider à sortir de cet enfer... Nous sommes du même âge... Votre père n'est plus, ma mère est morte... Toutes deux nous sommes catholiques, que de raisons pour nous aimer...

— Chère ! chère Nadie !

— Oh ! je ne me bornerai point à demander à vous voir, je vous amènerai votre mère, fallut-il pour cela faire succéder la patience à la ruse... Que souhaitez-vous d'abord ?

— Être seule ! toute seule, ne plus voir ni Grugges Laird, ce ministre qui essaie de m'attirer au protestantisme, ni ces misérables qui tueraient mon corps... Un cachot, que l'on me donne un cachot.

— Voulez-vous des livres ?

— On ne me laisserait que des livres protestants.

— Cela vous distrairait-il de travailler ?

— Oui, Nadie, d'ailleurs ma mère est si pauvre.

— Bien, je verrai si je puis obtenir qu'on vous laisse travailler.

— Et vous reviendrez ?

— Deux fois par semaine.

— Quand verrez-vous ma mère ?

— En vous quittant.

— Dites-lui que je suis forte, et que rien ne sera capable de m'ébranler. Suppliez-la de s'armer de courage, afin que moi-même je garde plus de fermeté... Vous voyez bien qu'il faut croire aux miracles puisque vous êtes là, me secourant comme un bon Samaritain... J'ai tant prié ! le Seigneur m'a exaucée... Que je vous regarde bien, Nadie, pour me souvenir de votre cher visage quand vous serez partie... Si vous ne pouviez revenir, vos traits resteraient quand même éternellement gravés en moi... Votre père doit bien vous aimer... Nadie, vous serez une seconde fille pour ma mère...

— Afin d'être votre sœur, chère éprouvée.

— Et aussi, pour qu'elle ne reste pas sans enfant !

— Taisez-vous ! taisez-vous ! s'écria Nadie d'une voix

tremblante, je vous l'ai dit, je vous sauverai... Comment? je l'ignore. Je suis une pauvre fille, bien timide ! Oh oui, un regard me trouble, un mot me bouleverse et à propos de cela le soir où je reconduisis votre mère chez elle, j'ai ressenti la plus grande frayeur de ma vie... Des matelots ivres me barraient le passage. Je ne pouvais même pas crier, tant ma peur était grande, quand un sauveur me fut envoyé... Georges Malo... Vous connaissez ce nom, n'est-ce pas?

— Georges Malo, l'ami de Jean Canada, le défenseur des opprimés, l'ami des Indiens, un de ceux dont il plaît à Dieu de faire des apôtres ou des héros.

— Je lui dois la vie, Lucie David; il m'a appris son nom, afin que je m'adresse à lui si un danger me menace... Je ne l'oublierai point; il vous sera utile, soyez-en certaine.

— Peut-être, dit Lucie, mais croyez-moi, Nadie, les projets de Georges Malo et de Jean Canada sont si vastes que la destinée d'une jeune fille ne saurait occuper de tels hommes. Ils se doivent au pays, au parti catholique, aux Canadiens. Essayons de nous sauver nous-mêmes... Vous êtes donc une puissance, Nadie, vous entrez ici sans opposition... J'accepterai tout ce que vous ferez pour moi, tout ! Dieu vous envoie, il faut accueillir la visite des anges.

Les deux jeunes filles s'embrassèrent, puis leur causerie continua douce et triste, effleurant vingt sujets, souvent interrompus par des larmes.

Enfin la geôlière reparut et fit un signe à Nadie.

— A bientôt, dit celle-ci, je verrai Amy David avant de rentrer à la maison.

Quand Nadie se retrouva dans les longs couloirs avec Mme Nobs, elle prit dans sa poche une pièce de monnaie blanche et la lui tendit.

— Je vous donnerai fréquemment la peine de m'ouvrir, dit-elle.

— Ce sera tout plaisir, répondit la gardienne en serrant la pièce d'argent.

— Adoucissez la situation de Lucie, supprimez les sorties dans le préau, elles la feraient mourir.

— Du moment que vous le désirez... Vous comprenez, on a des égards pour la fille de M. Jeffs...

Un instant, Nadie eut la tentation de se faire expliquer comment il se faisait que son père exerçât une telle influence, lui qu'elle avait toujours pris pour un pauvre homme craintif et simple, à court d'argent, et consumé par des ambitions d'avancement dont il gardait le secret. Un sentiment qu'elle ne put définir retint cette question sur ses lèvres; elle adressa dans son regard une dernière supplication à Mme Nobs en faveur de Lucie, puis elle quitta la prison, et quand la porte se fut refermée, elle contempla les murailles d'une hauteur démesurée, poussa un soupir profond et se dirigea vers la demeure de la veuve.

IX

LE PREMIER SOUPÇON

Amy David, en se séparant de Nadie, avait gardé de la rencontre de la jeune fille une consolation immédiate, mais elle n'avait basé sur cette visite aucune sérieuse espérance. Elle ne voyait guère la possibilité qu'une frêle, pâle et timide enfant comme la fille de Jeffs pût tirer les verrous de la prison dans laquelle on avait jeté Lucie. Amy remerciait Dieu d'avoir pu pleurer devant une créature compatissante; elle savait gré à Nadie de son dévouement, de sa bonne volonté, mais quand la mère avec ses droits, son éloquence et ses larmes venait d'échouer, que pourrait l'enfant rencontrée par hasard dans l'église où elle cherchait le silence ami des grandes douleurs ou le recueillement des âmes méditatives. Cependant, Amy était certaine de revoir Nadie. Dans l'isolement où se trouvait la veuve, c'était du moins un soulagement de pouvoir songer qu'une main affectueuse serrerait la sienne, qu'un cœur généreux recueillerait ses confidences. Elle dormit mieux cette nuit-là, et le matin, se levant à l'aube, elle rangea son ménage avec un soin particulier, frottant le froid carreau, brossant les meubles, ouvrant les fenêtres afin de laisser pénétrer dans la chambre un rayon de soleil.

La veuve prit un travail de main après avoir mangé une mince tranche de pain noir et dur, puis s'assit près de la croisée.

Vers trois heures, on frappa un coup léger à sa porte ; elle se leva, ouvrit avec un tremblement et aperçut le radieux visage de Nadie.

— Je vous apporte un baiser de Lucie ! dit la charmante fille en se jetant dans les bras de la veuve.

— De Lucie, vous l'avez vue, on vous a permis...

— Je ne comprends encore ni ma hardiesse ni mon succès, j'ai réussi, voilà l'essentiel... Si je vous disais que votre enfant ne souffre pas, je mentirais sans vous convaincre... Tout ce que je puis vous affirmer, c'est qu'elle se montre patiente dans l'épreuve... Nous nous aimons déjà... Je pourrai la voir deux fois par semaine... Quand je retournerai à la prison , je porterai à votre fille une lettre de vous... Du jour où vous correspondrez, vous serez moins séparées... Voici du travail... Je l'ai demandé en mon nom dans un magasin, et je me chargerai de le reporter...

— Vous êtes ma providence ! dit la veuve.

— Ah ! répondit Nadie, c'est bon d'aimer, et je vous dois des remerciements à mon tour... Si vous saviez combien j'étais seule... Mon père reste absent toute la journée; à la maison, je lisais ou je m'occupais de travaux de broderie, mais j'ai souvent trouvé les heures bien longues.

— N'avez-vous point souhaité avoir pour amie une jeune fille de votre âge ?

— Mon père ne me permet aucune relation de voisinage.

— Et que fait votre père ? reprit la veuve.

— Il est employé.

— Dans une administration ?

— Chez un armateur, je crois, répondit Nadie.

— Quoi ! vous ne savez pas à quel bureau se rend journellement votre père ?

— Non.

— C'est bizarre... Mais je vous demande pardon de ma curiosité, Nadie; elle témoigne seulement de mon intérêt pour vous.

— Ces questions ne peuvent me froisser, Amy; si je ne puis vous répondre, c'est que mon père ne nous a jamais, ma mère ni moi, initiées à ses affaires, et à votre sujet, j'en ai plus appris sur sa situation, que je ne l'avais fait en quinze années.

— Comment cela ?

— En m'occupant de Lucie... Vous le comprenez, j'étais hier fort inquiète de savoir comment je m'y prendrais pour voir la chère prisonnière... Je tremblais comme un peuplier en me rendant aux bureaux de la police... Eh bien ! on m'a tout de suite donné une permission quand j'ai dit mon nom, Nadie Jeffs... Un nom très vulgaire pourtant... A la prison, Nobs, la geôlière, m'a témoigné presque du respect... J'en conclus que mon père a raison, quand il me répète en m'embrassant :

«Petite Nadie, tu seras riche, très riche, et les plus orgueilleux de Montréal compteront avec moi !»

Les heures passèrent rapidement pour Amy David et la fille de Jeffs. La veuve remit à celle-ci une lettre pour Lucie, puis elle serra dans ses bras la douce créature avec une tendresse aussi grande que si Nadie avait, toute petite, dormi sur ses genoux.

D'un pas léger, Nadie rentra dans son triste logis, cueillit une branche de lilas et la plaça près d'elle sur la fenêtre. Elle avait besoin de respirer un frais arome, de regarder des fleurs; son âme s'épanouissait à une vie nouvelle. Depuis deux jours, les événements survenus changeaient sa vie. Une pitié tendre, une préoccupation ayant pour objet une créature éprouvée, l'espoir de faire le bien versaient dans son âme des sentiments nouveaux, et le trouble de l'imprévu. Puis une autre cause encore soulevait en elle des préoccupations. Le désir d'apprendre à quelle besogne travaillait son père devenait persistant. Sur quelles bases reposait l'ambition de Jeffs ? qu'attendait-il ? qu'espérait-il ? Il existait un mystère que Nadie ne pénétrait pas, et pour la première fois, elle souhaita vivement le connaître.

Du reste, elle n'était pas sans remords. Tout ce qu'elle faisait depuis la veille eût été sans nul doute désapprouvé par son père. Elle se demanda durant un instant si elle ne devait pas lui raconter ce qu'elle avait fait. La crainte qu'il lui intimât l'ordre de cesser de s'occuper de la veuve et de sa fille éloigna cette pensée. En

interrogeant sa conscience, elle la sentit si tranquille qu'elle comprit bien qu'il n'y avait pas place pour un remords.

Jeffs rentra de bonne heure, il semblait très gai, et se frottait les mains à en déchirer la peau rugueuse.

— As-tu préparé un bon petit dîner, Nadie, ma chérie, demanda-t-il, nous pouvons commencer à escompter notre fortune future. N'est-il pas temps que ma fille cesse de porter des robes si pauvres et de préparer elle-même mon repas... Ta cuisine est succulente, sans doute, et tu réalises les miracles d'une ménagère modèle, mais je ne veux plus que tu te penches sur les fourneaux dont la chaleur te fait mal; je ne veux plus que tu noircisses tes doigts avec le charbon... et comme cette maison est triste !

— Sans doute, répondit Nadie, mais elle nous garde des souvenirs; ma mère y est morte et j'y suis née... Pensez-vous donc bientôt réaliser ce rêve de fortune, mon père ?

— Bientôt, certes oui, bientôt, ma chérie.

— Votre armateur est donc généreux et puissant ?

— Hein ? quoi ? que veux-tu dire ? demanda Jeffs en jetant sur sa fille un regard inquisiteur.

— Mais, mon père, c'est bien simple, si l'on augmente vos appointements, c'est que vous lui rendez des services signalés ?

— Oui, reprit Jeffs d'une voix sourde, de grands services.

Il marcha vers la croisée, respira une branche de lilas, et poussa un long soupir. Il avait besoin d'air; l'observation si simple de sa fille lui avait fait monter une flamme ardente au visage. Si Nadie se doutait ! Mais Nadie ne soupçonnait rien. Sa demande était bien naturelle, en somme. Ce qui devait surprendre Jeffs, c'est qu'elle ne l'eut pas adressée plus tôt.

Cependant, craignant que la conversation revint sur ce terrain brûlant, il pria sa fille de lui faire la lecture.

Vers neuf heures, Jeffs se leva. Nadie ferma le volume, et l'agent dit à sa fille :

— Je suis fatigué, bonsoir, petite.

Nadie prit un bougeoir et monta chez elle.

Au lieu de se coucher comme il en avait témoigné l'intention à sa fille, Jeffs ouvrit son bureau, il y prit du papier, de l'encre et des plumes, puis tirant diverses notes d'un portefeuille graisseux, il se mit à les copier en triple expédition. De temps à autre, il s'arrêtait, passait la main sur son front, puis il reprenait sa besogne avec une attention absorbée.

Nadie était tranquillement montée chez elle. Il lui semblait doux de se trouver seule, non pas qu'elle n'aimât point son père, mais elle pouvait désormais rêver à tant de choses, qu'elle ne redoutait plus de s'ennuyer.

D'habitude, Nadie qui avait un sommeil d'enfant, se dépêchait une fois arrivée dans sa chambre de s'étendre sur sa couchette; mais ce soir-là, les clartés de la lune étaient si douces, l'air si pur, que Nadie, au lieu de fermer sa fenêtre, s'assit sur un siège placé à côté et se mit à songer à Amy David, à Lucie et un peu à ce hardi jeune homme, Georges Malo, qui rêvait avec Jean Canada la délivrance de la Nouvelle-France. Toutes les sympathies de Nadie étaient pour le «vieux pays». Le Canada catholique et chevaleresque était la patrie de son âme. Elle sentait battre en elle le cœur fervent de sa mère. Si bon que Jeffs se montrât pour elle, Nadie sentait qu'un abîme les séparait. Où n'existe pas le lien sacré de la religion, toute affection reste fragile. Pour être éternelle, une tendresse doit d'abord puiser sa source en Dieu.

Onze heures sonnèrent au clocher voisin. En même temps que le dernier son de l'horloge s'éparpillait dans l'air, un bruit de pas se fit entendre dans la ruelle. Deux hommes s'avancèrent jusqu'à la grille de bois de la maison de Jeffs, l'ouvrirent avec précaution et se trouvèrent en face de l'agent qui venait au-devant d'eux.

— C'est vous, Luxon ? demanda le père de Nadie.

— Oui, Jacob Jeffs, et j'amène l'homme dont je vous ai parlé.

— Je vous attendais, répondit l'agent.

La porte se referma, et Nadie n'en entendit point davantage, mais sa curiosité se trouvait vivement excitée, et la pensée ne lui vint pas de chercher le sommeil avant d'avoir vu partir les nocturnes visiteurs.

— Encore une chose étrange, pensa la jeune fille; mon père me renvoie sous prétexte de dormir, et il attend deux étrangers... Cette visite a-t-elle rapport à ses espérances de fortune ?... Il m'en a presque voulu de lui avoir demandé où se trouve le siège de son administration et le nom de son armateur... C'est naturel, pourtant, bien naturel... Il faut que ces hommes parlent bien bas... Un plancher seulement me sépare de la salle, et je n'entends rien... rien... Au surplus, qu'ai-je besoin de savoir... C'est mal à moi de devenir curieuse... Ne dirait-on pas que j'espionne mon père ? Non ! non ! fit-elle, ce n'est point ce sentiment qui me fait regretter de ne rien comprendre à ce qui se passe... Si ce que l'on dit ne me concernait point, je ne me sentirais pas aussi anxieuse...

Nadie resta à la même place, mais moins que jamais elle songeait à prendre du repos.

Une heure, une grande heure se passa. Une sorte d'oppression s'emparait de la jeune fille; un tremblement agitait ses membres. Elle crut que le froid de la nuit la gagnait; mais elle s'obstina à attendre le départ des visiteurs avant de fermer sa croisée.

Enfin, elle entendit remuer des sièges dans la salle, et se levant, elle resta debout cachée dans l'ombre, mais placée de façon à voir ce qui se passait.

Les deux visiteurs se trouvaient sous les lilas.

La ruelle était complètement déserte, et les trois hommes pouvaient causer, croyaient-ils, avec autant de sécurité que dans la maison. Jeffs ne songeait même pas que sa fille pût veiller.

— Tout est bien convenu, Dik Luxon, demanda l'agent, et vous avez compris mes recommandations.

— Aussi bien que si j'avais moi-même conçu le plan que vous nous avez confié... Mon collègue et ami, Tob Rib, le meilleur des coureurs canadiens, se rendra au village de Plume-d'Aigle et lui dira que l'heure d'agir est venue; autrement, et pour employer le langage de ces tribus fantasques, il lui commandera de «renverser le chaudron sacré, de déterrer la hache de guerre, et de prendre son couteau à scalp.»

— Très bien, répondit Jeffs. Tob Rib se munira de tout ce qui peut exciter la convoitise de ces races enfantines et sauvages. Il n'épargnera pas l'eau-de-feu surtout. C'est l'eau-de-feu qui nous livre, pieds et poings liés, les Indiens des peuplades qui nous servent sans nous aimer. Payons-les cher, Tob Rib, et ne nous faisons pas illusion, les sauvages penchent tous du côté des maudits Français, et si quelques tribus consentent à nous venir en aide, elles n'arriveront jamais à se dévouer à notre cause par sympathie.

— Il sera toujours temps de supprimer les Indiens, dit Luxon.

— Je me charge d'amener cinquante hommes, dit Tob Rib; est-ce suffisant pour cette expédition.

— La moitié suffira, dit Jeffs; si l'habitation est construite avec soin, les serviteurs y sont peu nombreux.

— Vous êtes sûr qu'on ne marchandera pas la récompense ?

— Non, si vous réussissez.

— Au revoir, Jeffs, dit Luxon, en serrant la main de l'agent.

— Bonne chance, Tob Rib, ajouta celui-ci.

Les deux hommes s'éloignèrent en sifflotant un air de chasse.

Jeffs les suivit du regard, haussa les épaules, attira la porte et poussa le verrou.

Nadie ferma sa fenêtre sans bruit, et se rapprochant de sa couchette, elle cacha son front dans les couver-

tures. Elle éprouva un impérieux besoin de prier, de se confier à Dieu.

Qu'avait-elle appris qui fût capable de la plonger dans cette subite angoisse ? Nadie n'aurait pu le définir d'une façon absolue. Luxon et Tob Rib s'étaient entretenus avec son père de cette peuplade fluctuante d'Indiens se vendant tour à tour à la France et à l'Angleterre. Sans doute Nadie croyait la guerre terminée, mais la douce fille ne comprenait rien à la politique et pouvait aisément se tromper. Elle dormit mal, se leva dès l'aube, et descendit dans la salle, tremblante à l'idée de revoir son père, et pourtant poussée vers lui par la violence d'une curiosité mêlée de terreur.

L'aspect de Jeffs aurait dû effacer les vagues craintes de la jeune fille. Il riait, il chantonnait en marchant dans la chambre, et continuait à frotter l'une contre l'autre les paumes de ses mains.

—Viens m'embrasser, Nadie ! fit l'agent, tu me parais plus fraîche que les branches de fleurs qui semblent vouloir entrer par la fenêtre... As-tu bien dormi ? Je n'ai fait qu'un somme, et j'ai rêvé que j'achetais pour nous deux une jolie maison dans un faubourg de la ville. J'avais quitté mon bureau, et nous vivions heureux dans un coin de verdure et d'ombre... C'est bon de rêver ! Et toi ? Comment Nadie, vous êtes pâle, vous tremblez ! auriez-vous la fièvre, méchante fille ? Allons, un autre baiser pour prouver au père que vous comprenez l'étendue de sa tendresse pour vous...

La jeune fille présenta son front à Jeffs, mais n'éprouva pas ce matin-là le besoin de se jeter dans ses bras et de le couvrir de caresses. La persistance de son mensonge rendait plus grande sa tristesse.

Le déjeuner fut presque silencieux. Jeffs absorbé dans une pensée grave ne s'aperçut point de l'attitude affaissée de sa fille. Il sortit en promettant de rentrer de bonne heure.

Dès qu'elle se trouva seule, Nadie songea à tenir la double promesse faite à Lucie et à Amy David. Elle avait trouvé de l'ouvrage pour elle, mais en quantité

insuffisante; il fallait chercher ailleurs. Puis, le magasin qui fournissait ce travail était anglais, et Nadie préférait avoir affaire à des Français. Elle sortit, consolée par la pensée de la bonne action qu'elle allait faire, et entra dans un magasin de confection pour y demander du travail.

La physionomie de Nadie était si douce, son regard si candide, que le meilleur sourire accueillit sa requête. L'échantillon de broderie qu'elle apportait prouvait amplement son adresse; et la maîtresse de l'établissement donna l'ordre de fournir à la jeune fille tout le travail disponible. Le paquet noué, Nadie allait le passer à son bras, quand la marchande ouvrant un registre, lui demanda :

— Votre nom, s'il vous plaît, mademoiselle, que nous inscrivions le nombre des objets confiés et le prix convenu.

— Nadie Jeffs, répondit la jeune fille.

— Vous demeurez ?

— Impasse des Lilas.

La main de la marchande s'arrêta au moment où elle allait écrire l'adresse et le nom de la jeune fille.

— Nadie Jeffs... répéta-t-elle, votre père est bien Jacob Jeffs ?...

— Oui, madame.

— Je suis fâchée, mademoiselle, répondit la marchande, réellement fâchée... pour vous... Mais il m'est impossible de vous confier ce travail.

— Pourquoi donc ? fit Nadie avec une sorte d'angoisse.

— Je n'ai point réfléchi que j'avais pris des engagements antérieurs.

Sur un signe, une des jeunes filles du magasin défit le paquet, et Nadie qui sentit ses yeux gonflés de larmes s'éloigna du comptoir.

Au moment où elle sortait de la boutique, la marchande murmura à demi-voix :

— Pauvre fille ! ce n'est pas sa faute !

On la plaignait, pourquoi? On paraissait rejeter sur elle le poids d'une suspicion et l'accusation d'une faute commise par un autre. Quel était celui dont elle portait le fardeau. On semblait d'abord si bien disposé pour elle. Son nom avait tout gâté. Quand on avait su qu'elle était Nadie Jeffs, fille de Jacob Jeffs, elle n'avait plus trouvé ni travail ni sourire. Il existait un mystère cruel dans ce brusque changement. Nadie eût donné beaucoup pour le pénétrer sur l'heure. D'abord découragée, elle songea à rentrer chez elle; puis se souvenant que de son zèle dépendait le pain d'Amy, elle entra dans un second magasin. Le propriétaire commença par lui demander son nom et son adresse. Elle répondit timidement, humblement, en levant un regard inquiet sur le patron. Deux personnes qui faisaient en ce moment des achats tournèrent alors la tête, et se reculèrent avec vivacité, comme si le contact des vêtements de Nadie eût pu leur communiquer une souillure.

— Je ne puis rien, mademoiselle, rien absolument, dit le marchand d'un ton sec.

Nadie s'enfuit rouge de honte, elle venait de sentir qu'une secrète réprobation s'attachait à elle.

Une boutique se trouvant ouverte à deux pas, elle y entra. Une jeune femme, presbytérienne, exaltée, très connue de ses coreligionnaires, et dont Nadie avait appris le nom à propos de certains meetings religieux vint au-devant de la fille de Jeffs, et lui demanda poliment ce qu'elle souhaitait. Nadie balbutia à la fois son nom et sa demande.

— Du travail, lui répondit la jeune femme, il faudrait qu'il n'y en eût point à la maison pour vous en refuser... la fille de Jacob Jeffs est ici la bienvenue; on sait être reconnaissant des services du père pour la cause de la religion et le triomphe du Roi.

Cette fois, ce fut Nadie qui eut la pensée de repousser le travail offert. Elle ne s'en reconnut pas le droit, puisqu'il devait servir au soulagement d'Amy et de Lucie, mais elle reçut de l'accueil gracieux de la presbytérienne un coup plus rude que celui porté par le mépris des deux Françaises.

— Qu'est-ce que cela signifie? se demanda Nadie, quels services peut rendre mon père à la cause protestante? Tout ce qui est Anglais et schismatique le loue? les Français et les catholiques le repoussent... Je ne croyais pas que la tristesse ressentie hier pût s'accroître encore...

Ce fut sous une impression de douloureuse anxiété qu'elle entra chez Amy David. La réception affectueuse de la veuve dissipa un moment la tristesse de Nadie. Elle se sentit si heureuse de pouvoir faire le bien qu'elle oublia sa propre inquiétude. Amy lui parla de Lucie, toujours et sans fin de Lucie, et Nadie promit de visiter la prisonnière le lendemain.

Les portes de la cellule de Lucie s'ouvrirent aussi aisément que la première fois; les deux jeunes filles en se revoyant tombèrent dans les bras l'une de l'autre. Quand ce premier moment d'effusion fut passé, Lucie lut la lettre de sa mère, et remit à sa messagère quatre pages écrites au crayon.

— Dites-lui que j'ai du courage, répétait Lucie, la souffrance n'est rien quand on remplit son devoir. Dieu me sauvera, je le sais; ma confiance en Lui est infinie. Vous aurait-il envoyée à moi s'Il ne voulait me consoler... La geôlière n'est plus la même à mon égard... Qui dirait qu'une petite personne timide comme vous peut tant de choses ! Chère protectrice, ma sœur, mon amie ! si vous saviez combien j'ai demandé du bonheur pour vous...

— Du bonheur ! répondit Nadie, c'est beaucoup, il me suffira toujours d'avoir la force de souffrir.

— Souffrir, vous !

— Peut-être en souffrant davantage, apprendrai-je mieux à consoler?

— Dites-moi, Nadie, espérez-vous me faire rendre justice.

— J'y mettrai tous mes soins, soyez-en certaine... tenez, voici un livre que vous pouvez cacher sur vous, lisez-le et relisez-le sans cesse, c'est l'*Imitation*. Priez pour moi, Lucie, et adieu, votre mère a hâte d'avoir de vos nouvelles.

Nadie quitta la prison sous le poids d'un accablement profond. Elle n'agissait plus sous l'empire de l'enthousiasme qui pousse la jeunesse à se dévouer pour l'innocence, la vertu, le malheur; il lui semblait qu'elle accomplissait une œuvre obligatoire, et payait forcément une dette.

Le soir, la gaieté de son père lui parut fausse, elle le quitta de bonne heure, et l'entendit sortir. Nadie s'endormit avant qu'il rentrât. Le lendemain, comme elle se dirigeait vers le bouquet de lilas, elle aperçut un papier à terre, le ramassa machinalement et lut les quelques lignes qu'il contenait.

Une trentaine de noms se suivaient; le dernier, souligné à l'encre rouge, était celui de GEORGES MALO, avec cette indication *à surveiller*.

Nadie tomba sur le banc et fondit en larmes.

X

UN CIEL ROUGE

La journée s'était écoulée calme et douce pour les habitants de la Maison-des-Rapides. Suivant l'habitude de chaque soir, le capitaine avait fait avec les serviteurs une ronde vigilante autour de la palissade. Les barres de fer se trouvaient à leur place, les verrous tirés, et la famille condamnée à l'exil par les horreurs de la révolution française s'endormit paisiblement. Une seule créature n'avait pas encore fermé les yeux dans la Maison-des-Rapides: c'était la Fille-aux-cheveux-d'argent.

Ce soir-là, Nonpareille, préoccupée de la promenade projetée pour le lendemain, charmée par la beauté du soir, s'était retirée dans sa chambre à l'heure où Tanguy avait donné le signal du repos, mais elle ne songeait point à dormir, et ouvrant sa croisée, elle s'accouda sur le bord, et regarda. Dans le ciel d'un bleu pur, la lune répandait ses clartés merveilleuses. Nonpareille s'oubliait dans la contemplation de cette nuit magnifique. Elle se souvenait d'avoir dormi par des nuits semblables à l'ombre des grands bois, tandis qu'un refrain d'oiseau expirait dans les nids et que les jeunes daims agitaient les branchages. Absorbée dans un repos mêlé d'une sensation de joie, Nonpareille regardait dans la direction du village de la Chine, quand elle vit tout à coup un nuage s'élever de la terre vers le ciel. D'abord, elle crut s'être trompée, mais bientôt le doute cessa d'être possible, la colonne sombre augmentait de volume et la tranquillité de l'air la faisait monter droite et menaçante vers le ciel. Que pouvait-il se passer dans le village ?

Tout à coup Nonpareille vit le nuage changer de nature; il parut plus léger, plus transparent, et prit des colorations lumineuses. Le ciel lui-même varia d'aspect et se teignit rapidement de tons d'aurore; puis ces clartés jaunes s'accentuèrent, le rouge s'y mêla, et presque sans transition, une pourpre vive envahit le ciel. Le fleuve roula des vagues sanglantes et Nonpareille, prenant son front à deux mains, s'écria :

— Le feu ! le feu !

Éperdue, elle quitta la fenêtre, et traversant le couloir, elle courut à la chambre d'Hervé, qui reposait sous la garde de Patira.

— Debout ! debout ! dit la Fille-aux-cheveux-d'argent, le malheur est sur la Grande-Hutte... Ce n'est pas Montréal qui brûle... regarde comme le ciel est rouge, fils du pays des bruyères ! La demeure de Jean Canada ne sera demain qu'un monceau de ruines !

Nonpareille s'éloigna, descendit en courant, heurta à la porte de Tanguy, puis à celle d'Halgan en poussant un cri d'alarme; ensuite elle revint à la croisée du couloir, suivant d'un regard éperdu les progrès de l'incendie. En un instant Halgan, Coëtquen et Patira la rejoignirent.

— Voyez ! dit la jeune Indienne en étendant le bras.

— Le feu est à la ville, dit Tanguy.

— Non, répondit Nonpareille, la maison de Jean Canada se change en brasier...

— Jean Canada ! courons à son secours !

— N'y allez pas ! n'y allez pas ! s'écria Nonpareille, vous voyez bien que vous ne pouvez rien ! rien !

— Mais le Bison-Noir, les serviteurs ?

— Les hommes sont des hommes, ils se sauveront si l'incendie seul les menace.

— L'incendie seul... que penses-tu donc, Nonpareille ?

— La foudre n'est pas tombée sur la Grande-Hutte... les serviteurs sont fidèles, mais les Iroquois sont des lâches.

— Tu croirais...

— Les Iroquois veulent assouvir leur vengeance sur Jean Canada... Nul ne connaît son départ de la Grande-Hutte... les Iroquois l'ont cernée, pour brûler vivant l'ennemi des Anglais.

— Dieu soit loué, Jean Canada est loin, mais les malheureux restés là-bas vont périr faute de secours... Il serait lâche à nous de les abandonner...

La petite main de la Fille-aux-cheveux-d'argent se posa sur le bras de Tanguy.

— La fille des grands bois connaît les coutumes des Mingos, ils ont tué sa mère, et scalpé son père... Après avoir brûlé la Grande-Hutte afin d'obtenir des Anglais de l'eau-de-feu, des couvertures et des colliers, ils viendront piller la Maison-des-Rapides.

— Ils oseraient...

— Peut-être ! dit Nonpareille.

— Par ma foi, répondit Halgan, si cela arrive, ils trouveront à qui parler. J'ai l'œil juste et un mousquet solide, j'aurai du moins la satisfaction d'abattre plus d'un de ces misérables Peaux-Rouges.

— Sans doute, mon père, nous possédons quelques pistolets, des couteaux, mais que sont ces armes en comparaison de celles des ennemis. Si la Nonpareille ne se trompe pas dans ses conjectures, les Indiens sont munis de mousquets et d'une provision de poudre. Nous achevons à peine de nous installer, le temps nous a fait défaut pour nous mettre en état de subir un siège... Ne vaudrait-il pas mieux chercher le salut dans la fuite ?

— Les bois voisins sont remplis d'Iroquois, dit Nonpareille, se défendre vaut mieux pour les hommes...

— Monsieur le marquis se trompe, dit Patira, nous possédons ici un arsenal.

— Un arsenal, s'écria Halgan, oùl' aurions-nous pris, mon ami.

— Dans votre navire, capitaine.

— Comment, tu aurais songé ?

— Vous m'avez permis de prendre à bord de *la Gauloise* tout ce que je croirais nécessaire pour l'embellissement de la Maison-des-Rapides, j'ai choisi les meubles d'abord, puis j'ai enlevé la moitié des armes. Le navire peut encore lutter avantageusement contre un corsaire, et si peu nombreux que nous soyons, nous saurons nous défendre contre les Iroquois du diable !

Halgan pressa à la meurtrir la main de Patira.

— Ta destinée est donc de nous sauver toujours? demanda-t-il.

— Je fais ce que je peux, répondit Patira. Venez, monsieur le marquis, venez capitaine; les caves regorgent d'armes, j'en avais rempli un chariot, nous sommes même à la tête d'un mortier.

Depuis un moment, les serviteurs, effrayés par le mouvement régnant dans la maison, s'étaient levés en toute hâte et groupés dans le vestibule. Tanguy les trouva émus, s'interrogeant mutuellement sans rien comprendre à ce qui se passait, mais se tenant prêts à faire face à toutes les éventualités d'un danger pressenti.

— Suivez-moi, dit Tanguy.

Patira muni d'une lanterne descendit le premier dans une cave dont l'aspect émerveilla le capitaine. Rien n'avait été négligé pour la rendre saine, et empêcher l'humidité de s'attaquer aux armes qui s'y trouvaient déposées. Le long des murs, s'appuyaient des rangées de mousquets; des haches, des sabres luisaient dans des angles; un mortier trapu ouvrait sa gueule énorme à côté d'un baril dont le capitaine devina le contenu.

Halgan remit à chacun des domestiques une hache et un mousquet. Le marquis et Halgan s'armèrent d'une façon complète, et Patira choisissant des armes proportionnées à sa taille, alla se placer à côté du capitaine.

— Vous me remettez la garde d'Hervé ? demanda-t-il.

— Ce soin me revient, dit Nonpareille, pendant que les hommes se battent, les femmes veillent.

Le baril de poudre fut monté par les domestiques et installé dans la cour. Le mortier, placé sur le perron, se

trouva en face de la porte, et le capitaine, après l'avoir chargé jusqu'à la gueule, confia l'artillerie à Patira.

— Le feu me connaît ! dit celui-ci. J'ai assez de fois chauffé la forge de Jean l'Enclume.

Deux serviteurs furent laissés dans la cour, à côté de la grande porte barricadée avec soin, puis Tanguy, Halgan et le reste de la troupe gagnèrent le premier étage de la maison. Il dominait à la fois le fleuve et la forêt, et en cas d'attaque, on pouvait à travers les fenêtres tirer sur les assaillants et soutenir un long siège.

Le ciel était devenu de plus en plus rouge, et ses clartés redoublaient les ténèbres des bois environnants. Cependant cette teinte ne semblait plus qu'un reflet que chaque minute allait adoucir. Le foyer de l'incendie subsistait, mais les flammes avaient cessé de s'élever vers le ciel.

La Grande-Hutte construite en bois venait de s'écrouler, et à la place où elle s'élevait jadis, on ne voyait plus qu'un monceau de décombres incandescents.

— Si les Indiens achèvent leur œuvre cette nuit, ils attaqueront notre maison, dit Nonpareille.

— Sinon...

— Ils se coucheront dans les bois.

— Pour revenir la nuit prochaine.

— C'est probable... des dépouilles à prendre... des chevelures à scalper, les Iroquois ne résistent guère à cette double convoitise.

— Jean Canada habite le pays depuis longtemps, dit Tanguy, je ne comprends rien au déchaînement de cette haine subite.

— Jean Canada trop ami des Français... Iroquois payés...

— Mon père, dit Tanguy, si nous échappons au péril qui nous menace, demain nous quittons les Rapides pour nous établir à Montréal.

Au même instant, un cri dont rien ne pouvait rendre le déchirement retentit sur la lisière de la forêt.

— Le cri des Mingos ! dit Nonpareille; je le reconnais, ils l'ont poussé dans la nuit où ma mère fut massacrée.

— Hervé ! Hervé ! dit Tanguy.

— Que le Visage-Pâle ne craigne rien, dit Nonpareille, je le garde.

La petite Indienne rejoignit l'enfant. Celui-ci dormait toujours. La Fille-aux-cheveux-d'argent inspecta rapidement la chambre du regard, noua une longue écharpe autour de sa taille, y passa un couteau, puis ayant fermé les volets, elle revint épier l'attitude des sauvages. Ceux-ci demeuraient invisibles. Sans doute ils reformaient leur troupe et tenaient conseil sur la façon dont ils devaient s'y prendre pour pénétrer dans le logis. La première partie de leur œuvre maudite était plus facile à accomplir que ne le serait la seconde.

Les Iroquois avaient reçu ordre de détruire la Grande-Hutte, avec défense expresse de faire des prisonniers. Cette condition leur sembla dure à subir. Sans doute le sauvage tient à posséder de l'eau-de-feu, des couvertures et des colliers, mais il attache un prix non moins grand à emmener dans son village des prisonniers dont les tortures réjouissent sa vue. L'expédition imposée devenait une œuvre mercenaire regardée comme indigne. Aussi, à peine eurent-ils accepté le traité dont la première idée appartenait à Jeffs, qu'ils se promirent de prendre une éclatante et prompte revanche.

Les émissaires envoyés pour se rendre compte de la situation de l'habitation de Jean Canada passèrent forcément devant la Maison-des-Rapides. Celle-ci ne leur avait point été désignée. Sans doute, ceux qui l'habitaient ne causaient point encore d'ombrage aux possesseurs du Canada, car il n'en fut pas fait mention. Mais s'ils ne reçurent pas l'ordre d'étendre la ruine jusqu'à la demeure du marquis, ils songèrent vite qu'il leur était facile d'y compenser ce qui leur manquerait à la Grande-Hutte. Les propriétaires de la Maison-des-Rapides devaient jouir d'une fortune plus grande que Jean Canada. Le butin y serait énorme, et outre les cheve-

lures ravies aux morts, les Iroquois emmèneraient des prisonniers dans leurs villages et les offriraient en spectacle aux hommes de leurs tribus.

Afin d'avoir plus de temps pour accomplir leur œuvre de sang et de rapine, les Iroquois résolurent d'en finir le plus vite possible avec la Grande-Hutte. Ils environnèrent la palissade de pieux formant la défense de la maison de Jean Canada, puis amassant des branches et des mousses sèches, de façon à former une dizaine de foyers d'incendie, ils mirent simultanément le feu à ces divers bûchers, et la flamme commença à lécher les palissades qui se fendirent et crépitèrent sous l'action du feu.

Un groupe de sauvages formait un cercle vivant en arrière des brasiers.

La lance au poing, ils attendaient que les flammes dévorant la palissade jetassent la terreur dans l'âme des habitants de la Grande-Hutte. Une chaleur ardente, une insupportable suffocation surprirent soudainement ceux-ci. En un instant, Toyo et Tambou furent debout ainsi que le Bison-Noir. Les deux premiers poussaient des cris de détresse, l'Indien regardait le spectacle qu'offrait la palissade enflammée, en se demandant comment il lui serait possible d'échapper au péril. Jusqu'au moment où les Iroquois comprirent que les habitants de la Grande-Hutte connaissaient le péril, les sauvages gardèrent le silence, mais quand des têtes effarées parurent aux fenêtres, quand des cris d'angoisse sortirent de la demeure menacée, les Iroquois poussèrent un rugissement de joie.

Les débris enflammés de la palissade s'écroulant presque à la fois, formaient un brasier circulaire, et les serviteurs de Jean Canada se trouvaient cernés dans cette ligne de flamme. Les sauvages, la lance dans une main, saisissaient de l'autre des débris enflammés et les lançaient avec une diabolique adresse sur le toit de la maison, composé de planchettes imbriquées. Ces terribles projectiles se croisaient dans tous les sens, et les habitants ne pouvaient garder l'espérance de la

défendre contre les démons payés pour la réduire en cendres. Toyo et Tambou, après avoir gémi comme deux enfants, se levèrent brusquement en voyant en face d'eux le Bison-Noir, qui leur dit d'une voix railleuse :

— Les enfants de la Côte d'Ébène ne sont pas des hommes, mais des squaws... La chair rouge des Iroquois saigne sous le couteau, et il est possible de scalper leurs chevelures... Que dirait le Maître, s'il apprenait que les Enfants Noirs ont pleuré sans se battre ?

— Li pauvre nègre être perdu ! dit Toyo, ça trop sûr.

— Rien n'est sûr, sinon votre lâcheté. Les Côtes d'Ébène sont perdus d'avance, pourquoi ne cherchent-ils pas une chance de salut ?

Tambou secoua la tête en signe de défiance, cependant il répondit :

— Vous dire à nègres ce qu'il faut faire.

— Mes frères noirs prendront chacun cette barre de fer et s'en serviront comme d'une massue, ils ne se quitteront pas et frapperont ensemble; sans s'arrêter pour soutenir la lutte, ils franchiront le brasier et courront dans la direction du fleuve... Le fleuve est garni de roseaux et mes frères noirs savent nager...

Les deux nègres comprirent le raisonnement du Peau-Rouge. Il était possible que les malheureux ne réussissent point dans leur tentative, mais ils auraient du moins tout tenté pour défendre leur vie.

Bison-Noir releva le courage des serviteurs de l'habitation, il essaya de les convaincre qu'ils pouvaient s'ouvrir un passage à travers la flamme et leur prouva que la lance des Peaux-Rouges était moins redoutable que l'incendie. Deux Canadiens, serviteurs de Jean, armés d'un long couteau, se jetèrent à travers le feu, dispersant du pied les charbons ardents, et tentant de se frayer une route, mais alors ils se trouvèrent en face de huit Indiens qui, la lance en avant, s'efforçaient de les séparer. Les deux hommes saisirent à

pleines mains la lance des Iroquois en s'efforçant de la rompre, ceux-ci la tirèrent brusquement, puis l'abandonnant après lui avoir imprimé une traction violente, ils poussèrent un cri sauvage en voyant que leur manœuvre avait complètement réussi. Les deux hommes ne purent résister à l'impulsion subie, et tombèrent en avant au travers du brasier. Deux coups de lance les clouèrent sur le sol. Pendant ce temps, les deux noirs, obéissant au conseil du Bison-Noir, essayaient à leur tour de se frayer passage. Le ton sombre de leur peau leur permit de ramper sur le sol; quand ils se relevèrent, trois Mingos les menaçaient. Mais les barres de fer étaient lourdes, le fleuve proche, l'amour de la vie doublait leur vigueur musculaire. Ils firent un moulinet terrible et franchirent la ligne de feu grâce à un bond prodigieux. Bison-Noir se trouva derrière eux. Son costume, dont les différences ne pouvaient être appréciables dans ce moment, sa chevelure nouée au sommet de la tête, et qui semblait prête pour le scalp, tout concourait à tromper les Iroquois et à les persuader que l'Indien courant sur les pas des nègres appartenait à leur groupe.

Seulement, convaincus qu'un seul guerrier ne pouvait suffire pour tuer ou ramener les deux noirs, trois guerriers Iroquois s'élancèrent à leur poursuite.

— Courez, courez toujours ! leur dit Bison-Noir, qui les suivait sans les rejoindre.

Les deux frères gagnaient du terrain, mais les Iroquois étaient renommés comme d'habiles coureurs, ils ne tardèrent pas à se trouver à une faible distance de Bison-Noir, celui-ci, faisant volte-face, se trouva vis-à-vis de trois adversaires; mais d'un coup de son tomakawk il fendit la tête du premier Indien qui le suivait, et abattit le bras du second, au moment où celui-ci allait le saisir par la mèche du scalp.

Trop tard, les Mingos s'apercevaient qu'ils avaient affaire, non point à un homme de leur tribu, mais à un ennemi redoutable. Cependant, au cri poussé par eux, d'autres Iroquois accouraient, suivant les nègres, que

Bison-Noir ne cessait d'encourager dans leur fuite. Le dernier des trois Mingos atteignit le Bison-Noir à l'épaule, mais il n'eut pas le temps de s'applaudir d'avoir fait couler le sang du brave Abénaquis, car il tomba de toute sa hauteur sur le sol, au moment où les Iroquois rejoignaient les deux nègres. Ceux-ci s'étaient cru sauvés. Les berges du fleuve étaient si près; ils allaient toucher les roseaux de la rive, quand la pointe de la lance des Iroquois les atteignit au flanc. Ils n'eurent pas le temps de s'acharner sur leurs victimes, car un coup de hache de Bison-Noir envoya l'un d'eux mesurer la terre, tandis que l'Indien, entraîné sans doute par l'élan qu'il avait pris, roulait au milieu d'eux.

En ce moment, la maison entière flambait, et le cri d'agonie des serviteurs blessés se mêla aux hurlements de joie des Mingos.

XI

PRISONNIERS

L'œuvre de destruction achevée, les Indiens s'élancèrent sur la route conduisant à la Maison-des-Rapides. Ils se croyaient sûrs de la trouver endormie, et se flattaient d'en surprendre les habitants pendant le premier sommeil. Fidèles à leurs coutumes, les Iroquois marchaient en longue file, s'efforçant, autant que le permettait la clarté de la lune, de dissimuler leur nombre, en posant le pied sur la trace de celui qui les précédait. Aux cris sinistres poussés devant l'embrasement de la Grande-Hutte avait succédé un silence profond. Ils avançaient sans bruit, et ressemblaient de loin à un serpent monstrueux.

Du haut des croisées, le mousquet au poing, Halgan, Tanguy, Patira et les serviteurs attendaient.

Lorsque les Indiens se trouvèrent au pied de la palissade, ils en firent le tour prudemment, s'assurèrent de la situation des portes et se consultèrent à voix basse sur ce qu'ils avaient à faire. Comme il s'agissait de butin à recueillir et de chevelures à scalper, les Mingos ne pouvaient songer à employer le moyen qui venait de leur réussir. L'escalade était difficile: non seulement les jeunes troncs d'arbres formant les fortifications de la maison du marquis étaient hauts et lisses, mais encore on avait eu soin de les aiguiser à la partie supérieure. Après avoir frappé à diverses reprises sur la palissade, pour s'assurer qu'elle gardait une résistance égale dans toutes ses parties, le chef de l'expédition fit un signe et saisissant son tomahawk, il frappa de sa hache le pied de la palissade. Le retentissement du coup fut tel que l'Iroquois en parut effrayé. Ce bruit

pouvait réveiller les habitants de la Maison-des-Rapides. Le sauvage s'éloigna de quelques pas, inspecta la façade paisible de la demeure de Tanguy, puis rassuré par cet examen, il leva de nouveau son arme, et l'enfonça avec tant de violence que cette fois le pieu se trouva presque entièrement coupé. Vingt coups de hache retentirent après le sien, la traverse du haut fut attaquée et quatre poteaux, oscillant, craquèrent avec un bruit sinistre, et s'abattirent dans la cour. La brèche était pratiquée. La maison semblait toujours immobile et muette, seulement un aboiement sourd et un grommellement de colère se firent entendre. Sans nul doute, des bêtes vigilantes se trouvaient emprisonnées dans une seconde cour ou veillaient dans les couloirs de la maison.

Plume-d'Aigle, chef de l'expédition, jeta un regard inquiet autour de lui; le silence et l'absence de tout mouvement l'inquiétait. Mais en dépit de la crainte qu'il conservait, un de ses compagnons dépassa la brèche et souleva les pieux tombés formant une sorte de barricade devant la haie. Au même moment, le bruit d'une détonation se fit entendre, et l'Iroquois roula sur le sol. Un cri de fureur s'échappa de la bouche des Indiens. Ils comprenaient que la feinte tranquillité de la maison cachait un piège. Nul ne les avait renseignés sur le nombre d'habitants que renfermait la Maison-des-Rapides. Seulement, ils étaient cinquante, et en fixant à dix le chiffre des serviteurs de Tanguy de Coëtquen, ils étaient certains de ne pas rester audessous.

Deux alternatives se présentaient; reculer en voyant les habitants sur leurs gardes, ou se fiant à leur courage et à leur adresse, s'emparer de force de la maison, parvenir à l'étage défendu à coups de mousquet, tuer ceux qui s'obstineraient à la lutte, et faire le plus grand nombre possible de prisonniers. Ce fut ce dernier avis qui l'emporta. Le doigt sur la détente de leurs armes, Halgan et Tanguy attendaient. Les serviteurs, munis de mousquets, guettaient également le moment de faire feu. Patira venait de disparaître sans bruit, il se glissa

le long de l'escalier. La porte du couloir avait été laissée entr'ouverte, et sur la première marche du perron, le mortier restait accroupi semblable à un gnome noir. Le jeune homme rampa jusqu'au mortier et se tint immobile, surveillant, lui aussi, les agissements des Indiens.

Si les Iroquois entraient un à un dans la cour, les défenseurs de la Maison-des-Rapides pouvaient les voir à loisir et les abattre avec une effrayante promptitude. Il valait mieux que la troupe tout entière s'élançât à la fois; elle subirait sans doute des pertes cruelles pendant la première décharge, mais cet orage de fer et de feu passé, elle se ruerait sur la maison et la prendrait aisément d'assaut.

Plume-d'Aigle rallia sa troupe à ce premier parti. Le tomahawk en main, les sauvages poussèrent le cri rauque qui, chez eux, est le signal du combat et se ruant sur la palissade, ils franchirent la haie. Mais à peine cette masse d'hommes demi-nus eut-elle posé le pied hors de la palissade, qu'un nuage de fumée l'enveloppa, en même temps qu'un ouragan de fer l'accueillit. Le crépitement sec des mousquets se mêla au grondement formidable du mortier, et une trouée sanglante se fit dans la colonne.

Des cris qui n'avaient rien d'humain répondirent à cette décharge inattendue, les blessés roulèrent sur le sol, la tête fracassée, les membres broyés. Mais cette fois, contrairement à leurs habitudes, les Indiens ne s'arrêtèrent pas pour mettre leurs blessés en sûreté, le temps qu'ils eussent employé à les transporter au dehors aurait permis aux habitants de la Maison de préparer une nouvelle décharge de leurs armes. Les Iroquois franchirent les cadavres et les corps de leurs compagnons agités des spasmes de l'agonie et continuèrent leur course. Au moment où ils atteignaient le seuil de la Maison-des-Rapides, les barres de fer furent rapidement tirées; Patira, après avoir servi sa pièce, comprenant qu'il ne pouvait garder la batterie, rejoignit le marquis et le capitaine.

Tous deux étaient calmes, résolus.

Mais quel drame poignant se passait dans le cœur de Tanguy. S'il ne se fût agi que de lui, il aurait fait bon marché de sa vie, mais Hervé était là, Hervé n'ayant à cette heure que les bras de Nonpareille pour défense.

Si la pensée de Tanguy se portait vers Hervé avec angoisse, les craintes de Patira n'étaient pas moins vives. L'héroïque Breton se trouvait des droits sur le dernier des Coëtquen. Aussi, après avoir abandonné le mortier qui avait jeté une perturbation si grande dans les rangs des sauvages, remonta-t-il en toute hâte dans la chambre où Nonpareille se trouvait avec Hervé.

— La Fille-aux-cheveux-d'argent a du courage? demanda Patira qui aimait à se servir avec elle des formules de langage affectionnées par la Nonpareille.

— Mon cœur, dans le danger ne bat jamais plus vite.

— Les Mingos seront ici dans deux minutes.

— Cela veut dire que les Visages-Pâles ont deux minutes à vivre.

— Dieu le sait.

— Que veut mon frère?

— Le salut de l'enfant.

— Mon jeune frère ne songe-t-il pas à lui-même?

— Il n'en a pas le droit à cette heure.

Le bruit que faisaient les Iroquois en attaquant la porte parvenait aux deux adolescents. Le regard de Patira embrassa l'espace et parut demander aux objets extérieurs l'aide, le conseil qu'il ne trouvait pas en lui.

Le bruit d'une nouvelle décharge de mousqueterie lui apprit que les Iroquois venaient de laisser sur le seuil de nouvelles victimes. Anxieux, désespéré, il regarda le ciel avec une ardente expression de prière.

Patira se trouvait avec Hervé et Nonpareille dans une pièce située du côté opposé à celui que menaçaient les Iroquois. Cette porte se trouvait adossée à la forêt, tandis que l'autre dominait le Saint-Laurent. L'ombre restait complète du côté du bois, pendant que la façade, brillamment éclairée par la lune, était visible

presque comme en plein jour. Tanguy et son père possédaient trop le sentiment des beautés de la nature pour avoir souhaité que l'on fit autour d'eux un grand abatis d'arbres. A proprement parler, le bois servait de parc à l'habitation, et sur la pointe la plus avancée de la toiture, se projetait l'ombre d'énormes branches que le marquis avait défendu d'élaguer.

Au moment où Patira demandait au ciel un moyen de salut, ses yeux rencontrèrent l'énorme branche d'un érable à sucre. Une distance de neuf pieds environ le séparait du toit au-dessus duquel il surplombait. Il paraissait presque impossible de l'atteindre, et cependant à sa vue Patira tressaillit comme s'il avait trouvé ce que tout à l'heure il implorait de Dieu.

Au-dessus des chambres qui allaient devenir le théâtre d'une lutte sans merci, on avait ménagé des combles munis de fenêtres étroites et par lesquelles il devait être possible de gagner la toiture.

Patira serra Hervé dans ses bras.

— Tu sais que je t'aime, lui dit-il, tu sais que j'ai longtemps remplacé ton père... Veux-tu m'obéir comme à lui, comme à Dieu ?

— Oui, dit l'enfant, tu sais, je n'ai pas pleuré quand nous avons traversé le souterrain de l'abbaye.

— Tu n'auras pas peur davantage ?

— Non, si tu viens avec moi.

— Moi, je me battrai à côté de ton père, mais Nonpareille ne te quittera pas.

En ce moment, un craquement terrible se fit entendre, la porte de la maison cédait sous l'effort des sauvages.

— Il est temps ! il est temps ! s'écria Nonpareille. Que mon jeune frère sauve le Roitelet-des-Bois, il viendra se battre ensuite à côté de son maître.

Patira saisit la main de Nonpareille et gravit avec la jeune fille l'escalier conduisant aux combles.

A peine furent-ils dans ce grenier, que l'ancien apprenti de Jean l'Enclume demanda sa ceinture à Non-

pareille, se hissa au travers de la fenêtre étroite et se trouva sur le toit, dont la pente n'était pas heureusement trop rapide. Alors, pour donner du poids à l'une des extrémités de l'écharpe, il y attacha un lourd couteau, la lança au-dessus de la branche d'érable, l'attira fortement, la fixa à la fenêtre en enfonçant l'arme dans une jointure, puis il tendit les bras à Hervé qui se serra contre lui, tandis que de l'autre il attirait Nonpareille.

En un instant, les trois enfants se trouvèrent sur le toit. Le bruit de la mousqueterie avait changé de direction, Patira comprit qu'on se battait dans l'escalier.

Il saisit à deux mains la branche d'érable, se courba en arrière, et dit à la Fille-aux-cheveux-d'argent :

— J'aurai la force de la maintenir ainsi jusqu'à ce que tu sois parvenue au tronc de l'arbre et mise à couvert sous son feuillage. As-tu le courage de prendre ce chemin ?

Nonpareille regarda Patira avec une sorte d'enthousiasme.

— Oui, oui, dit-elle, je puis mourir pour ceux que j'aime... Je vais reprendre la ceinture, inutile désormais pour maintenir la branche, j'en ai besoin pour lier à moi le fils de Tanguy.

Avec une célérité égale à son sang-froid, Nonpareille détacha l'écharpe, la tourna trois fois autour de son corps et de celui d'Hervé, puis, avec un calme particulier à sa race, elle posa le pied sur le pont flexible qu'elle devait franchir. Hervé ferma les yeux, étouffa un soupir et noua ses mains autour du cou de Nonpareille.

Des vociférations, des cris, des cliquetis d'armes, des bruits de crosses de mousquets parvinrent aux enfants.

— Vite ! vite ! dit Patira, les Mingos sont dans les chambres.

Nonpareille se tenait debout sur la grosse branche, et s'aidant des rameaux poussés au hasard, elle s'avan-

çait avec une prudente lenteur. Son pied n'hésitait pas, elle allait devant elle, gravissant avec une sûreté d'équilibriste ce chemin périlleux.

Les mains de Patira étaient en sang, il n'avait plus la force de tendre la branche d'érable, et il tremblait de la voir échapper à ses doigts crispés, mais un chant d'oiseau moqueur retentit dans l'érable: Nonpareille était en sûreté, et pour le moment ni Hervé ni elle n'avaient rien à craindre.

Patira s'empressa de descendre des combles, il bondit dans le corridor son couteau à la main, et chercha du regard le capitaine et Tanguy.

Le couloir, l'escalier présentaient comme la cour un tableau effrayant. Deux des serviteurs de Tanguy gisaient sur le plancher. Leurs crânes portaient une plaie horrible, et leurs chevelures pendaient à la ceinture de Plume-d'Aigle. Le troisième luttait désespérément contre cinq Iroquois qui se disputaient à la fois sa vie et son scalp. Les autres se battaient sans espoir de salut contre la bande de démons qui les assaillait.

Le capitaine et Tanguy s'étaient réfugiés dans l'embrasure d'une croisée, dont la profondeur servait de défense. Les ennemis ne pouvaient les attaquer que de face, et le courage de Tanguy, l'adresse de Halgan pouvaient prolonger la lutte et longtemps balancer la victoire.

Plume-d'Aigle, chef redouté de sa tribu, avait trouvé dans Halgan un rival digne de lui. La hache d'abordage de l'un valait le tomahawk de l'autre. Les yeux des combattants reflétaient la même audace. Tous deux avaient résolu de vaincre.

Tandis que le capitaine luttait contre Plume-d'Aigle, Tanguy soutenait l'assaut de deux Iroquois; le premier, Tête-Rouge, atteignait une taille colossale, tandis que le second, la Panthère-Agile, sortant à peine de l'adolescence, cherchait avec obstination à déloger Tanguy de l'abri de la fenêtre, afin de le précipiter sur le sol

et de s'emparer de sa chevelure. Le marquis faisait tournoyer son épée avec une admirable adresse. Tout en luttant avec rage contre leurs adversaires, les Indiens ne pouvaient s'empêcher de rendre justice à leur bravoure et ils allaient peut-être douter de leur victoire, quand trois Indiens portant à leur ceinture le scalp de deux hommes, se jetèrent à leur tour sur le capitaine et sur Tanguy. Il ne s'agissait plus en ce moment de soutenir le choc de deux adversaires; Halgan et le marquis de Coëtquen luttaient contre cinq hommes, et ce nombre ne pouvait manquer d'écraser le courage. Ni Halgan ni son gendre ne semblaient las cependant; la hache d'abordage du premier avait blessé la main de Plume-d'Aigle, et le sang coulait de l'épaule du capitaine. Tout à coup, comprenant qu'il fallait en finir et que l'épée d'un seul ne pouvait longtemps tenir en échec les armes de quatre Iroquois, le marquis porta un coup droit et troua une poitrine, mais une hache, lancée au vol et destinée à lui trancher le poignet, brisa son épée et Tanguy n'eut plus à la main qu'un informe et inutile tronçon.

Au même moment, un coup de couteau arrache un cri de douleur à l'un des adversaires de Tanguy, Tête-Rouge blessé au bras, se retourne furieux, car il a été atteint par derrière, les Iroquois qui s'acharnent contre Tanguy se tournent vers le nouvel adversaire qui vient de surgir. Patira, une hache dans chaque main, se glisse à côté de Tanguy.

Le marquis songe moins à lui qu'à son enfant :

— Hervé, demande-t-il, qu'as-tu fait d'Hervé ?

— En sûreté près de Nonpareille.

Tête-Rouge, qui s'est relevé, lance au hasard sa lourde hache, atteint Tanguy à la tempe, et le marquis laisse échapper un cri de douleur.

Les combats partiels prenaient fin dans les couloirs et dans les chambres de la Maison-des-Rapides. Un seul groupe résistait aux sauvages d'une façon désespérée, deux des serviteurs qui n'avaient pas succombé dans la lutte venaient d'être faits prisonniers, et leur

sort ne présageait que trop celui qui attendait Halgan et le marquis.

Celui-ci luttait toujours, mais il n'attendait plus la victoire pour prix du courage désespéré dont il faisait preuve.

— Patira, dit-il tandis qu'il soutenait le choc de ses adversaires, tu sais où se trouve mon fils ?

— Oui, répondit l'adolescent en entaillant le bras de Panthère-Agile.

— Va le retrouver, dit Tanguy... Oh ! cet Iroquois damné !... je suis atteint, Patira... pars, rejoins Hervé, protége-le, sauve-le... Jean Canada reviendra... tu peux avoir confiance en lui...

— Laissez-moi mourir avec vous, dit Patira, je me bats comme un homme, ces Mingos ne sont pas encore nos maîtres.

— Ils le deviendront... mes yeux se voilent et mon bras faiblit... Mon enfant ! sauve mon enfant que Nonpareille serait impuissante à défendre !

—Vous l'exigez de moi, monsieur le marquis ?

— Oui, dit Tanguy, il arrivera de nous ce que voudra Dieu.

Patira n'objecta rien, il se glissa dans l'embrasure de la croisée, passa derrière le marquis, puis, saisissant à deux mains la barre d'appui de la fenêtre, il fit une rapide évolution et se trouva debout sur une étroite corniche en bois. L'angle de la maison n'était pas éloigné, un tronc d'arbre énorme, haut comme un mât, en formait l'arête; l'adolescent se souvint du temps où, pauvre enfant perdu, il suivait une troupe de saltimbanques. Jamais plus de sang-froid ne lui fut nécessaire pour opérer une descente difficile. Il rampa sur la corniche, gagna l'angle de la maison, puis, embrassant le tronc d'érable, il se laissa glisser à terre. Un moment étourdi, il resta étendu sur le sol, immobile et prêtant l'oreille; puis, rampant au bas de la maison, il ne tarda pas à gagner le perron. Le mortier s'y dressait au milieu de trois cadavres. Un

grognement se fit entendre non loin de là, et Patira appela d'une voix étouffée :

— Mingo ! Mingo !

L'ours arriva lentement. Patira caressa sa lourde tête et franchit avec lui le seuil de la Maison-des-Rapides. Tournant alors cette demeure dans laquelle s'achevait un horrible drame, Patira se rapprocha de l'érable servant de refuge à Nonpareille et à Hervé, puis, embrassant son tronc gigantesque, il se mit à monter, tandis que Mingo tournait autour en balançant sa grosse tête.

Quelques minutes plus tard, Patira se trouvait à côté d'Hervé et de Nonpareille.

— Mon jeune frère apporte de mauvaises nouvelles ? demanda la Fille-aux-cheveux-d'argent.

— Les Iroquois sont les maîtres, dit Patira, les Iroquois sont dix contre un seul.

— Et Tanguy, au cœur généreux ?

— Tanguy reste entre les mains de Dieu.

— Halgan ?

— Se bat comme un lion.

— Ils ont envoyé Patira nous rejoindre ?

— Oui, Nonpareille, et pourtant j'ai failli désobéir au marquis, malgré ma tendresse pour Hervé, je ne songeais qu'à mourir avec son père.

— Tanguy ne mourra pas, dit Nonpareille, on le fera prisonnier.

— N'est-ce pas la même chose ?

— Avoir du temps, c'est garder la vie.

Une immense clameur s'éleva dans l'air, et les trois adolescents sentirent leur cœur se serrer; cette exclamation farouche saluait une victoire définitive.

En effet, peu de temps après, une bande de sauvages s'élança hors de la maison. Chacun d'eux emportait une part de butin. Au milieu d'un groupe de guerriers, Patira put distinguer Coëtquen, Halgan et deux de leurs serviteurs liés étroitement et gardés à vue.

Plume-d'Aigle ne voulut point s'éloigner de la Maison-des-Rapides avant d'avoir fait donner la sépulture aux morts. Il appela quatre des guerriers qui l'avaient suivi; ceux-ci gagnèrent la lisière du bois et creusèrent à quelques pas une large fosse. Quand elle fut prête, les Indiens laissèrent Halgan, Tanguy et leurs trois domestiques sous la garde de cinq sauvages; le reste des Iroquois se groupa autour de la fosse, dans laquelle furent placés les cadavres enveloppés dans des peaux de bisons. Puis, quand le gazon eut recouvert leur tombe, Plume-d'Aigle leur dit adieu en leur souhaitant toutes les félicités auxquelles a droit le guerrier entrant dans le pays des chasses bienheureuses. Il exalta leur bravoure, jura que leur mémoire ne s'éteindrait jamais dans le souvenir des hommes de sa tribu, et s'éloigna de la fosse sur laquelle furent placées en trophées les armes des morts.

Tanguy et Halgan causaient à voix basse; leur visage respirait une mâle résignation, mais leurs regards erraient autour d'eux comme s'ils eussent cherché les traces de Patira et d'Hervé.

Un moment Patira fut tenté d'imiter le chant d'un oiseau de son pays, afin de rassurer le marquis, mais Nonpareille posa sa petite main sur la bouche du Breton :

— Les Mingos connaissent le chant de tous les oiseaux du pays; si le moindre bruit trahissait la présence du Roitelet-des-Bois, nous serions perdus.

Enfin, Plume-d'Aigle donna le signal du départ, les prisonniers furent placés au milieu des sauvages, et la troupe s'enfonça sous le couvert du bois.

XII

LES MILLE-ILES

Les Iroquois continuèrent leur route à l'abri de la forêt que la nuit emplissait encore de ses ombres. La hâte de se mettre à l'abri d'une poursuite, l'impatience de gagner le village où on les attendait, ne leur permettait guère de songer encore au repos. Halgan et Tanguy, liés avec des cordes d'écorce, suivaient les vainqueurs sans plainte comme sans forfanterie. Tous deux avaient reçu des blessures, mais tous deux souffraient moins par le corps que par l'âme. La pensée du vieillard et celle du jeune homme se reportaient vers Hervé, le dernier être que le ciel leur eut laissé à chérir, l'unique descendant d'une race glorieuse qui, décimée en France, venait s'éteindre sur une terre lointaine qui fut la France aussi !

Ils ne se parlaient point. Qu'auraient-ils pu se dire ? En dépit de la fermeté de leur caractère, ils redoutaient que l'attendrissement les gagnât. Si méprisables que fussent leurs bourreaux, ils voulaient devant eux faire preuve de courage.

Après une heure de marche dans la forêt, Plume-d'Aigle et Tête-Rouge conférèrent un moment, puis les deux chefs donnèrent ordre à la petite troupe de s'arrêter. Trois des hommes furent chargés de rapporter du gibier, et les prisonniers enchaînés au pied d'un arbre virent les Iroquois commencer les apprêts d'un repas. Un quart d'heure ne s'était pas écoulé, avant que les chasseurs revinssent : l'un rapportait un daim, les autres des oiseaux. Tandis que les plus jeunes guerriers préparaient la venaison, Plume-d'Aigle s'approcha d'Halgan et de Tanguy.

L'expression de son visage était calme, et sa voix ne trahissait ni haine ni colère :

— Les Visages-Pâles ont besoin de soins et de nourriture, dit-il; les Peaux-Rouges sont des hommes... En attendant que le grand Sorcier de la tribu les guérisse, Plume-d'Aigle leur apporte des herbes salutaires.

Tanguy prit les feuilles que lui présentait le sauvage, mais en même temps, il lui fit comprendre l'impossibilité dans laquelle il se trouvait de panser les blessures de son compagnon.

Plume-d'Aigle, qui savait assez d'anglais pour s'expliquer de façon à être compris, demanda :

— Sur le manitou qu'ils adorent, les Visages-Pâles promettent-ils de ne point chercher à s'évader ?

— Nous te le promettons, dirent à la fois Halgan et Tanguy.

Sur un signe du chef, les liens des prisonniers tombèrent, et le marquis et le capitaine se rendirent mutuellement les services que nécessitait le nombre de leurs blessures.

Aucune n'était grave, les chairs seules se trouvaient atteintes, mais les malheureux avaient perdu beaucoup de sang, et leur faiblesse se trouvait dépasser leurs souffrances.

Le pansement de leurs blessures, une tranche de venaison et un peu de sommeil procurèrent un soulagement réel aux prisonniers. Quand leur nouveaux maîtres les éveillèrent, ils se sentaient ranimés et reprirent leur place au milieu de la colonne d'expédition.

On leur avait remis des entraves; mais si solides qu'elles fussent, elles ne blessaient ni leurs jambes ni leurs poignets. Les Iroquois connaissaient si bien l'impossibilité dans laquelle se trouvaient les malheureux de tenter une évasion, qu'ils les maintenaient sans les torturer.

On campa de nouveau durant la nuit.

Où se rendaient les Iroquois? Quels étaient leurs projets? les prisonniers ne le pouvaient soupçonner. Tout ce qu'ils savaient, c'est qu'en longeant la forêt, les sauvages ne s'éloignaient pas du fleuve. Si jamais l'occasion de s'évader était offerte aux prisonniers, ils ne pourraient se tromper sur la route à suivre; les Iroquois remontaient le Saint-Laurent.

Plus d'une fois, Halgan et Tanguy s'efforcèrent de laisser des traces de leur passage en cassant des branches d'arbres, en froissant des feuillages d'arbustes, mais une observation prononcée d'une voix dure par Plume-d'Aigle et accompagnée d'un regard menaçant, suffit pour les engager à renoncer à ce moyen de fournir un indice de leur passage. Et cependant il fallait que leurs amis les pussent retrouver.

Tanguy eut tout à coup une inspiration. Il gardait dans sa poitrine un chapelet à maillons d'or, souvenir de sa mère. Le seul être qui pût chercher à suivre Tanguy et Halgan était Patira. Or Patira connaissait le chapelet; Tanguy parvint à passer une de ses mains dans sa poitrine, et comme si la douleur l'oppressait, il l'y laissa assez de temps pour rompre les mailles d'or, et arracher un des grains de corail. Une seconde après, un fragment du cher souvenir gisait sur l'herbe fine de la forêt. Mais la route pouvait être longue, il fallait économiser les points de repère. Le chemin s'allongeait sous les grands arbres, et les Indiens ne semblaient nullement songer à camper même pour quelques jours. Quand ils manquaient de vivres, l'un d'eux s'éloignait, tuait un daim à coups de flèches et revenait courbé sous sa proie. On allumait un feu de bois sec, de façon à ce qu'il donnât peu de fumée, on grillait la viande dont les reliefs étaient soigneusement emportés, puis on se remettait en marche.

Les blessures d'Halgan et de Tanguy se cicatrisaient, leurs forces revenaient, en dépit de cette longue course. Mais à mesure que la route s'enfonçait davantage, à mesure qu'ils s'éloignaient de Montréal, ils sentaient s'affaiblir leurs premières espérances. Si intelligent, si dévoué que fût Patira, que pourrait-il pour Tanguy,

si les Indiens l'entraînaient dans un village enseveli au milieu des bois.

Durant huit jours, la troupe marcha de la sorte. Au bout de ce temps, les Indiens firent halte dans une clairière remarquable par ses arbres séculaires. Quatre Iroquois s'avancèrent vers les plus vieux, minés par les années et dont l'écorce et la cime subsistaient seules. Les Indiens tirèrent de ces énormes cavités végétales quatre légers canots d'écorce en parfait état, les placèrent sur leurs têtes, et la troupe quittant la forêt descendit sur la berge du fleuve.

Cette fois toute piste allait être perdue pour ceux qui tenteraient de suivre et de sauver les prisonniers.

Tanguy, au moment de s'embarquer, sacrifia les derniers grains de son chapelet. On le plaça dans le même canot que le capitaine, Plume-d'Aigle, Panthère-Agile et Tête-Rouge.

Des rameurs vigoureux enlevèrent la barque en dépit de la difficulté de remonter le courant, et la petite flottille continua de voguer de conserve sans trop s'éloigner du bord.

Mais à mesure que l'on avançait sur le fleuve, celui-ci semblait s'élargir. Bientôt, du sein même de ses ondes, surgirent des îles d'aspects divers. Les unes vastes et couvertes d'arbres immenses, les autres formées de roches abruptes. Nulle n'avait la même étendue ni la même forme. L'ensemble du Saint-Laurent présentait en cet endroit une Venise de verdure avec des lagunes sans fin, se mêlant, se croisant, comme un lacis inextricable. Aucun navire, aucune barque n'eût pu naviguer dans ce dédale, mais les canots légers des Indiens glissaient à travers ces passes difficiles avec une sûreté admirable. Dans cet archipel des *Mille-Iles* dont nul sans doute ne peut préciser le nombre d'une façon absolue, mais qui présente un aspect sans égal au monde, les canots d'écorce filaient sous la rame avec la rapidité des oiseaux.

Les canots arrivèrent enfin dans une baie agrandie; les abords en étaient faciles, et de longs cordages d'é-

corce prouvaient que cette crique servait d'habitude pour amarrer les canots de la tribu vagabonde.

Au moment où Plume-d'Aigle et ses compagnons approchaient de la rive, des colonnes de fumée s'élevant à travers les arbres, apprirent aux captifs que l'île était habitée. Les Iroquois saisirent leurs prisonniers par le bras, les firent sortir du canot, puis toute la troupe mit pied à terre, attacha les embarcations aux amarres d'écorce, et se mit en marche du côté où l'on voyait fumer les huttes.

Arrivés à quelque distance de ce village improvisé, les Iroquois poussèrent ensemble leur cri de mort. Rien ne saurait donner l'idée de cette clameur désolée; avant de parler de leurs exploits et d'étaler les trophées de la victoire et leur part de butin, les Iroquois devaient pleurer ceux des leurs qui avaient succombé à la double attaque de la Grande-Hutte et de la Maison-des-Rapides.

A peine les cris de deuil se furent-ils fait entendre autant de fois que la tribu avait de morts à pleurer, qu'un chœur lointain dans lequel se confondaient les hurlements lugubres des hommes, les sanglots des femmes et les gémissements des enfants, répondit à l'annonce du retour des guerriers.

Lorsque les sauvages furent arrivés en face d'une grande cabane décorée avec un soin spécial et ornée aux quatre angles de figures effrayantes, Plume-d'Aigle prit la parole, et dans un discours à la fois adroit et éloquent, il rappela les qualités des guerriers morts en combattant les Visages-Pâles. Il vanta leur bravoure dans la guerre, leur sagesse dans les conseils; il jura que leurs enfants seraient adoptés par les guerriers Iroquois, que les chefs entretiendraient le wigwam des veuves de venaison fraîche; enfin, il répéta que chacun d'eux ayant mérité la protection du grand Esprit, ils étaient à jamais entrés dans les contrées des chasses bienheureuses.

Ce discours calma en partie les regrets de ceux qui l'entendirent. Du reste, Plume-d'Aigle s'empressa d'éloigner le souvenir des morts pour célébrer la gloire

de ceux qui revenaient vers leurs frères. L'attaque nocturne des deux maisons se changea en un combat mémorable. Chaque Iroquois se vanta avec un orgueil farouche, montrant ses chevelures et ses parts de butin.

Enfin Plume-d'Aigle ajouta :

—Les fils du grand Esprit protégés d'Areskoui, le dieu de la guerre, ramènent deux Visages-Pâles qu'ils ont fait prisonniers. Leurs blessures ne sont pas fermées encore, ils doivent être guéris d'une façon complète avant que le Conseil prononce sur leur sort.

De frénétiques applaudissements accueillirent les paroles de Plume-d'Aigle.

En ce moment, tous les objets dérobés à la Maison-des-Rapides furent étalés sur le sol; les femmes s'approchèrent avidement, les enfants se glissèrent entre les rangs des guerriers. Plume-d'Aigle crut devoir à sa dignité de chef de laisser sa part de butin à ses compagnons. Les prisonniers qu'il ramenait suffisaient à sa gloire.

Après avoir pleuré les morts, séparé les parts de prise, les Iroquois qui avaient fait partie de l'expédition eurent une rapide conférence, puis Plume-d'Aigle, Panthère-Agile et Tête-Rouge se rapprochèrent des prisonniers.

— Les Visages-Pâles n'ont point l'habitude de la marche à travers les bois; les blessures les font souffrir encore. Ils peuvent se reposer désormais dans la hutte vide du village... Les femmes et les guerriers leur apporteront de la venaison, une boisson fortifiante et la feuille odorante dont la fumée endort les ennuis.

Tanguy comprit les paroles du chef qui s'exprimait en anglais et prenant le bras de Halgan, tous deux entrèrent dans une case vide.

Celui qui l'habitait jadis avait péri durant l'incendie de la Grande-Hutte, et sa veuve s'était réfugiée chez la femme de Tête-Rouge..

Cette case formée de troncs d'arbres était d'une simplicité primitive. Au milieu se trouvait le foyer mort à

cette heure; dans un angle, un amas de branches de sassafras semblait préparé pour former une couche, et deux peaux d'ours complétaient avec des vases d'argile, le mobilier de la hutte iroquoise.

On dédaigna d'enchaîner les prisonniers. La hutte devait être trop bien gardée pour que cette précaution devint indispensable. Du reste, au moment où Halgan et Tanguy se réjouissaient à la pensée d'être seuls, un jeune homme que son âge n'admettait pas encore à faire partie des expéditions entra dans la cabane, prit place sur une des pierres du foyer, et se mit à fumer en silence.

Un geôlier venait d'être donné aux prisonniers.

Tanguy s'agenouilla dans l'angle de la hutte.

Dans l'excès de sa douleur, il se jetait entre les bras de Dieu, sachant bien que la consolation et le salut viendraient de Lui seul.

Halgan, le vieux loup de mer, se souvenait moins bien des enseignements de sa mère. Il ne s'appuyait point sur la foi comme Tanguy de Coëtquen; il n'embrassait pas la Croix de cette étreinte qui rend si forts les plus faibles. Halgan cherchait sa force en lui, Tanguy demandait du courage à Dieu. Le marquis pria longtemps tandis que le capitaine, la tête ensevelie dans ses mains, évoquait le souvenir des êtres chers qu'il ne devait plus revoir.

Après une étreinte dans laquelle se traduisirent leur douleur et leur courage, Halgan et Tanguy s'étendirent sur les sassafras et s'endormirent. Le jeune guerrier chargé de veiller sur leur sommeil passa la nuit assis sur les pierres du foyer, fumant son calumet à long tuyau avec obstination, et jetant de temps à autre un regard inquiet du côté des dormeurs. A l'aube, un Iroquois le remplaça; Tanguy et Halgan ne s'étaient pas encore réveillés.

Quand le jour éclata dans l'île, colorant le ciel, éclairant les cimes, jetant sur l'eau des miroitements d'or, étendant sur l'herbe des tapis lumineux, une jeune femme franchit timidement le seuil de la hutte.

Elle tenait à la main un panier de jonc tressé rempli de plantes, et, s'approchant des blessés, elle leur fit comprendre qu'elle venait leur offrir ses soins.

Tanguy échangea de rares paroles avec elle. Il apprit qu'elle se nommait Nuage-Rose et que son père était un des sachems de la tribu. Sans exprimer autrement que par ses regards la pitié dont son âme était remplie, elle essaya de faire comprendre aux prisonniers que la présence du jeune Iroquois chargé de les surveiller ne lui permettait point d'aller au-devant des questions que les captifs brûlaient de lui adresser. Mais, par un mouvement rapide, ôtant de sa ceinture une Croix de cuivre, elle la leur montra, comme si ce signe divin suffisait à leur prouver qu'ils avaient droit à son assistance.

Quand elle eut rempli sa mission, elle quitta la case sans tourner la tête en arrière, dans la crainte de voir fixé sur elle le regard curieux du jeune Iroquois.

Plus tard, deux squaws vieilles et hideuses apportèrent leur repas aux prisonniers. Le geôlier qui les avait gardés durant la nuit fut relevé de sa faction, et Plume-d'Aigle vint prévenir Halgan avec une sorte de solennité qu'on ne lui mettrait point d'entraves et qu'il gardait comme son compagnon la faculté de se promener dans l'île.

D'abord les prisonniers sentirent à ces mots leur cœur battre de joie. Libres de leurs mouvements, n'étaient-ils point à demi sauvés.

Plume-d'Aigle lut leur pensée dans le regard qu'ils échangèrent.

— Les Visages-Pâles sont des hommes, dit-il; les Iroquois n'ont pas déterré la hache de guerre les premiers... Jusqu'à ce que les sachems aient prononcé sur le sort des captifs, ils resteront dans l'enceinte de l'île, sans franchir jamais sa ceinture d'eau bleue.

Malgré le calme avec lequel furent prononcées ces paroles, Tanguy comprit la menace qu'elles renfermaient.

— Mon père, dit-il à Halgan, Dieu seul connaît le nombre de jours que nous devons passer dans ce lieu,

au milieu d'ennemis qui nous réservent pour le supplice... Mais tout en n'abandonnant pas d'une façon absolue l'espoir d'échapper à nos ennemis, nous serons obligés d'agir avec la plus grande prudence... Devant nous, derrière nous, des regards curieux nous épient.

— Je le sais, répondit Halgan, je le vois, aussi, sachant ce qui doit advenir de nous, et certain qu'un Iroquois n'a jamais fait grâce, je préférerais être lié aujourd'hui même au poteau de torture que de rester dans l'attente du supplice.

— Demain nous apportera le salut peut-être.

— Le salut ! Tanguy... Je suis marin, et je passe avec raison pour un habile capitaine, eh bien ! je vous le jure, après avoir franchi le nombre interminable de canaux que l'on nous a fait traverser, je serais incapable de regagner le Saint-Laurent.

— Vous vous trompez, vous le pourriez, mon père,

— Sans boussole, sans instrument ?

— Il est une étoile qui ne se cache jamais, mon père : celle de la Providence.

Halgan ensevelit son front dans ses mains et ne répondit pas à Tanguy.

XIII

JEUNE-LIANE

Un soleil radieux se leva le lendemain. L'excès de la fatigue avait amené le sommeil pour les prisonniers. Quand ils sortirent de la torpeur qui les engourdissait, une chaude étreinte les rapprocha. Le courage leur revenait, ce courage calme qui rend tout malheur supportable. Un instant après, la porte de la hutte fut légèrement poussée, et une jeune fille parut devant les prisonniers. Elle était grande, élégante dans sa taille, vêtue avec une naïve recherche, et avait orné sa chevelure brune de fleurs aux couleurs vives. La pitié se lisait dans son regard timide; après avoir déposé quelques vivres sur le sol, elle se disposait à se retirer quand le capitaine lui adressa la parole en anglais.

— La Jeune-Liane sait-elle quel sort on nous réserve ?

— Les chefs ne se sont pas assemblés dans la cabane du conseil.

— Tous les prisonniers sont d'avance condamnés à mort ?

— Non, pas tous, répondit la Jeune-Liane, souvent un vieillard de la tribu adopte un captif et à partir de ce moment, il fait partie de la tribu.

— Pouvons-nous quitter cette hutte ?

— Les Visages-Pâles ne portent point de chaînes.

— Est-ce la Jeune-Liane qui nous servira, comme une sœur servirait son frère ?

— La jeune fille au Visage-Rouge fut un jour captive des Visages-Pâles, elle se souvient d'en avoir été respectée.

Liane prononça ces mots d'une voix touchante, puis redoutant sans doute que les Iroquois la soupçonnassent de ressentir un peu de pitié pour les captifs, elle les quitta en leur adressant dans sa langue maternelle une parole dont ils comprirent la douceur sans en traduire le sens.

Halgan et Tanguy partagèrent le repas de racines et de venaison apporté par la jeune fille, puis, voulant s'assurer qu'on leur laissait en effet une liberté relative, ils s'avancèrent jusqu'au seuil de la cabane. Nulle sentinelle n'en gardait les approches. Enhardis par cette certitude, ils risquèrent quelques pas sous les arbres et purent se rendre compte de l'aménagement du village; c'était une agglomération de huttes élevées par une horde d'Indiens prêts à se mettre au service des Anglais ou disposés à se jeter dans les hasards d'entreprises particulières. Les cases s'élevaient au hasard et sans ordre. Des arbres groupés irrégulièrement en formaient les premiers matériaux; des granchages et des mousses composaient les murailles; des peaux de bison suffisaient pour la toiture.

Une case plus grande, décorée de deux poteaux surmontés de têtes d'idoles effrayantes, servait de lieu de réunion aux chefs de la tribu nomade. Ils y tenaient conseil et discutaient les intérêts de la nation. Ainsi que la Jeune-Liane l'avait affirmé aux prisonniers, il n'y avait point de sentinelles chargées de les surveiller d'une façon spéciale, mais ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que si cette mission n'était confiée à personne, chacun des membres de la tribu s'en trouvait investi.

Assises sur le seuil des cabanes, les jeunes femmes et les jeunes filles suivaient les étrangers d'un regard curieusement obstiné. Les hommes que le hasard ou la prévoyance disséminait dans le village, tout en s'occupant à préparer des armes, à raccommoder des filets ou à confectionner des canots d'écorce, ne perdaient pas de vue ceux qui devaient un jour leur donner le spectacle de leur mort.

Ni Halgan ni Tanguy ne se méprirent sur le sentiment général. On leur accordait un sursis, on leur lais-

sait la liberté de leurs membres, mais à la condition qu'ils ne tenteraient rien pour s'évader.

Du reste, quand Halgan et Tanguy eurent fait en partie le tour de l'île, ils se demandèrent si une tentative de ce genre ne serait pas la plus grande des folies. Affaiblis par leurs blessures, que pouvaient-ils contre la population de l'île dévouée à leur surveillance ? L'archipel dans lequel ils se trouvaient les gardait mieux qu'un cachot. Ils ne pouvaient songer à se procurer un canot, et en dépit de la pitié qu'ils avaient lue dans les regards de Jeune-Liane, ils savaient qu'elle ne pouvait rien pour leur délivrance.

Tandis qu'assis sur la rive, le marquis et Halgan laissaient errer leurs regards sur le panorama de l'eau, de la verdure et du ciel, les Indiens s'étonnaient de la tranquillité d'attitude de leurs prisonniers. Ils ignoraient que des hommes de la trempe de Tanguy puisent dans la foi un courage supérieur au stoïcisme du sauvage. Du reste, Tanguy et Halgan, comprenant qu'ils devaient éviter d'exciter la méfiance des Iroquois se conduisirent durant cette journée avec une prudence extrême. Quand le jour baissa, ils quittèrent les abords de l'île et regagnèrent le centre du campement.

Devant une case dont la porte était soulevée, Jeune-Liane, dont le père était mort, et qui restait seule pour soutenir une jeune famille de frères et de sœurs, préparait le repas du soir. Les captifs la reconnurent et lui sourirent, puis voyant un groupe de vieillards assis devant une cabane assez vaste, ils les rejoignirent et prirent place à leurs côtés. Les Iroquois ne parurent point surpris; ils respectèrent le silence de leurs hôtes, et leur passèrent des pipes; Tanguy refusa doucement le calumet qu'on lui présentait, mais Halgan l'accepta, et se mit à fumer en compagnie des sachems.

— Le Grand Sorcier des Peaux-Rouges devait apporter les plantes salutaires aux Visages-Pâles, dit Halgan, mais nous ne l'avons point vu. Si les hommes n'ont pas peur de souffrir, il est bon qu'ils conservent leurs forces, afin de chanter dignement leur chanson de mort.

— Le Grand-Sorcier chasse le méchant esprit de la hutte d'un malade, répondit le vieillard; il n'oubliera point les Visages-Pâles... Ceux-ci peuvent retrouver leur énergie et guérir leurs blessures avant qu'on leur fournisse l'occasion de prouver qu'ils ne sont point des squaws, mais des guerriers fameux entre les chefs.

Tête-Rouge confirmait par ces mots la parole de Jeune-Liane : si les captifs devaient être immolés, ce serait beaucoup plus tard, à une époque que les sachems eux-mêmes ne paraissaient pas avoir fixée.

Le plus sûr pour les captifs était donc de prendre patience, de chercher à retrouver l'élasticité de leurs membres, puis d'essayer de se procurer des canots ou de tenter de se sauver à la nage.

Huit jours s'étaient écoulés depuis que les Indiens avaient brûlé la Grande-Hutte, Plume-d'Aigle était absent, et les Indiens se livraient à l'exercice de la chasse avec une passion tenant de la frénésie.

Un matin, il s'agissait de prendre un ours centenaire connu pour sa grosseur légendaire. Les prisonniers acceptèrent d'accompagner les Iroquois à la chasse.

L'ours qu'il s'agissait de prendre avait évité tous les pièges; pour le capturer, il fallait lutter corps à corps avec lui.

Les Indiens partirent gaiement, armés de mousquets, de lances et de couteaux. Des traces avaient été suivies. Un vieil arbre dont le tronc servait de ruche aux abeilles avait déjà reçu la visite du monstre, et la trace laissée par ses pattes gigantesques doublait la hâte qu'avaient les sauvages de s'emparer d'une si belle proie.

L'énorme bête ne tarda point à se trouver en vue. Elle revenait du côté de l'érable à la même heure que la veille, s'avançant tranquillement, sans défiance, marchant d'un pas lourd en balançant sa grosse tête.

Tout à coup un bruit suspect provenant d'un massif lui fit tourner la tête. L'ours regarde, il flaire, il devine des hommes et s'arrête. Ses yeux s'animent, il pousse

un grommellement sourd, mais ce grommellement se change en un cri terrible et se confond avec le bruit d'une détonation. Une balle de Plume-d'Aigle venait de l'atteindre au défaut de l'épaule. L'ours s'avance rapidement vers le buisson derrière lequel se dissimulent les chasseurs.

Ceux-ci comprennent que l'heure d'une lutte terrible commence, et Panthère-Agile, qui brûle du désir de se distinguer, saute par-dessus le buisson et se trouve en face de l'animal que la douleur rend furieux.

L'ours se dresse sur ses pattes de derrière, et avec un élan irrésistible il se précipite sur Panthère-Agile, puis l'étreint avec une telle violence qu'un soupir étouffé échappe à l'Indien. Ses deux bras, paralysés par les pattes du monstre, ne peuvent manier le couteau qu'il tient à la main, et il périrait infailliblement si Plume-d'Aigle, se précipitant sur l'ours, ne lui enfonçait son couteau à scalper entre les deux épaules.

Panthère-Agile et l'ours tombent ensemble sur le sol; le poids de la bête écrase l'homme, mais l'Indien se débarrasse de son adversaire qui, dompté par la douleur, se roule sur l'herbe en poussant des cris furieux. Alors les chasseurs éclatent en imprécations. Ils insultent l'ennemi qui ne sait pas souffrir.

— Nous te croyions un héros, un père de la forêt, dit Plume-d'Aigle en s'adressant à l'ours agonisant, et tu te plains et tu gémis comme une squaw... Si tu m'avais blessé au lieu de subir l'effort de mes armes, j'aurais souffert en guerrier intrépide, et je serais mort avant de donner le spectacle de ma douleur... Tu fais honte à la tribu des ours.

Mais la bête monstrueuse n'entendait aucune des paroles des Iroquois, elle continuait à se tordre dans les spasmes de l'agonie. Avant que le sang s'écoulât par une large blessure, le corps de l'ours fut agité de soubresauts, puis demeura immobile.

Il fallait songer à le rapporter au village. On ne pensa pas un instant à dépecer sur place une proie si belle, et quatre des plus jeunes chasseurs, formant une civière

à l'aide de fortes branches, y placèrent celui dont les apparitions dans l'île formaient une sorte de légende.

La troupe reprit joyeusement la route du village.

Le retour des chasseurs fut un triomphe. Le cadavre de l'ours fut promené autour de la grande place, et comme la journée était très avancée, il fut décidé que le lendemain seulement on procéderait au dépeçage et au partage de l'énorme bête.

Les blessures de Tanguy et d'Halgan se trouvaient complètement guéries; ils avaient retrouvé leurs forces, et avec elles, l'énergie. Sans doute, si l'heure de la mort sonnait pour eux, ils la subiraient avec courage, mais ils regardaient comme un devoir d'y échapper s'il leur était possible, et de tout risquer pour retrouver Hervé et rejoindre Jean Canada.

Tandis que les prisonniers étaient debout, appuyés contre le tronc d'un magnifique sumac, Jeune-Liane s'avança vers eux. Elle semblait sous le poids d'une tristesse profonde, et ses mains, qui tenaient un bouquet de chèvrefeuille sauvage, tremblaient violemment tandis qu'elle essayait de nouer sa gerbe odorante.

Tanguy s'aperçut vite de l'émotion de la jeune fille. Nuage-Rose et Jeune-Liane, seules parmi toutes les femmes iroquoises, avaient témoigné aux prisonniers une compassion affectueuse. La jeunesse de Jeune-Liane, sa beauté, ajoutaient leurs grâces à la bonté brillant dans son regard. Les souvenirs qu'elle avait gardés de son enfance contribuaient à adoucir son âme; elle ne pouvait oublier que sa mère avait dû jadis la vie à la générosité d'un blanc, et bien qu'il en coûtât à sa timidité et peut-être à son orgueil, elle venait rougissante, mais pourtant résolue, apprendre aux prisonniers ce qu'elle avait le pouvoir de faire pour les sauver. Du reste, la jeune fille n'était pas sans espoir de réussir. La douceur de Tanguy, la reconnaissance du capitaine lui avaient appris que ses bonnes paroles, ses attentions touchantes trouvaient leurs cœurs reconnaissants.

Depuis longtemps Jeune-Liane hésitait à entamer un entretien difficile. Obligée de dévoiler le fond de son

âme, elle choisissait l'heure tardive, où le jour s'éteint dans le crépuscule, et ne permet qu'à la clarté de la lune de voir la pâleur du visage et les larmes tombant des yeux attristés.

— Mes frères sont guéris, dit la Jeune-Liane de sa voix harmonieuse; ils ont repris la force de leurs membres et pourront désormais se livrer à la chasse ou suivre le sentier de la guerre avec les braves.... Mes frères doivent s'accoutumer à la vie des Indiens; la hutte de branchages couverte de peaux de bisons, la couche de mousse ou de sassafras procure un sommeil paisible... Les forêts sont remplies de daims et de chevreuils; les lances et les harpons atteignent le poisson dans les eaux du lac ou le long des fleuves... Mon jeune frère ne compte pas encore assez de neiges pour avoir cessé d'aimer la vie...

— Pauvre Jeune-Liane ! dit Tanguy d'une voix profonde, le nombre de jours vécus se mesurent aux douleurs éprouvées...

— Avant d'être prisonnier des Iroquois mon frère a donc beaucoup souffert ?

— Si j'ai souffert ! s'écria Tanguy. Ma femme est morte de l'excès de ses douleurs... Mon pays est en proie à une guerre intestine qui fait couler le plus pur du sang français sur l'échafaud... On a pillé et brûlé mon manoir héréditaire, enfin, je ne reverrai peut-être jamais Hervé, le seul être qui m'attachât au monde.

— Mon frère le Visage-Pâle a perdu la compagne de sa jeunesse ?

— Oui.

— Que lui reste-t-il à chérir ?

— Un enfant !

— Un enfant ! répéta Jeune-Liane avec une douceur infinie.

La jeune fille hésitait encore à parler. On sentait que les phrases dites jusqu'à ce moment avaient seulement pour but d'amener une proposition ou une confidence grave. Le nom d'Hervé prononcé par Tanguy avec une expression de tendresse passionnée lui fournit sans doute la transition qu'elle cherchait pour lier la seconde

partie de son discours à la première, car elle répéta pour la seconde fois : «Un enfant !» avec un timbre si rempli de compassion et de tendresse que le marquis y puisa presque une espérance.

— Oh ! dit-il, de quelle reconnaissance je serais pénétré pour la créature qui me permettrait de le revoir... De quel sacrifice ne serais-je point capable pour lui prouver ma gratitude !

— Ainsi, demanda Jeune-Liane, tu chéris cet enfant plus que la vie ?

— Hervé est l'unique bien qui m'attache au monde.

La main d'Halgan se posa sur l'épaule de Tanguy :

— Ingrat ! dit-il.

— Oh ! pardonnez-moi, mon père ! répondit le marquis, pouvez-vous me faire un reproche de rester trop profondément attaché au souvenir de votre fille !

La jeune Indienne reprit, sans qu'il parût exister aucune liaison entre ce qu'elle venait de dire et les pensées qui se faisaient jour dans son cœur :

— On a vu des étrangers devenir les hôtes, les amis des Iroquois qui les avaient vaincus. La nation les adoptait; ils marchaient avec elle dans les sentiers de la guerre, et poursuivaient le gibier sur ses territoires de chasse. La Jeune-Liane a vu jadis dans son village un étranger accepter de la sorte l'adoption d'un sachem... Les vieillards ont le droit de réclamer le prisonnier comme un fils devant remplacer les enfants morts durant la guerre... La jeune Indienne orpheline peut sauver de la mort l'étranger qu'elle a choisi pour époux.

Jeune-Liane s'arrêta; un sanglot montait à ses lèvres.

Tanguy prit dans ses mains la main de l'Indienne.

— Que la Jeune-Liane réponde à son frère, son cœur doit ignorer la trahison et ses lèvres le mensonge... On a parlé parmi les chefs de la mort des prisonniers.

— On en a parlé.

— Le jour en est-il fixé ?

— Ce jour est proche.

— La Jeune-Liane, se souvenant que sa mère avait été protégée par un étranger, veut payer sa dette en sau-

vant un captif... Ma sœur est bonne et compatissante... Mais elle oublie qu'un Français ne peut s'allier aux Iroquois, amis des Anglais, qu'un chrétien ne saurait être l'époux d'une femme adorant le Grand-Esprit et vénérant les Manitous.

Jeune-Liane plia les genoux devant Tanguy et Halgan.

— La fille des bois est ignorante, dit-elle, son mari, son maître lui enseignerait la religion... Liane a grandi au milieu des Iroquois, elle n'a jamais commis le mal... Elle sait qu'elle est une faible plante que nul arbre n'étaie; elle accepterait d'être la servante, l'esclave du Visage-Pâle, afin de lui sauver la vie et de lui rendre son fils.

— Oui, la jeune vierge indienne est capable de se sacrifier, dit Tanguy profondément ému. Elle trouvera un époux de sa nation qui la rendra heureuse, elle se souviendra que l'étranger l'a chérie comme une sœur, mais que tout s'oppose à ce qu'il fonde avec elle un nouveau foyer.

— Les Visages-Pâles sont fiers, reprit l'Indienne avec une humilité croissante, je le sais, ils croient les enfants des Iroquois à peine dignes de devenir les servantes de leurs femmes... Hélas ! la Jeune-Liane obéissait à son cœur en offrant sa vie à l'étranger qui la dédaigne... Si elle avait connu un autre moyen de le sauver, elle l'aurait choisi... que mon frère accepte la vie des mains de la fille des bois... Quand les sachems les auront unis, elle ouvrira toute grande la porte du wigwam où il aura refusé de dormir... Il sera libre de s'en aller loin, bien loin... Ou plutôt, elle ne l'abandonnera même pas aux hasards d'un terrible voyage, elle montera avec lui dans un canot d'écorce, elle le guidera à travers les détours du fleuve, et quand elle verra devant elle les grands rapides, elle lui dira: «Mon frère est libre» ! Quant à elle, l'Esprit de la paix sans trouble, le doux Esprit de la mort l'endormira dans ses bras.

L'Indienne était agenouillée; ses bras tombaient sur ses genoux autour desquels montaient les branches fleuries du chèvrefeuille. Ses longs cheveux noirs

retenus par un bandeau semblable flottaient derrière elle comme un voile de deuil. Ses grands yeux inquiets se levaient sur Tanguy avec angoisse.

Celui-ci étendit la main sur le front de la jeune fille prosternée.

— Sois bénie ! dit-il, sois bénie au nom de ta pitié !

— La Jeune-Liane a mis son âme et ces fleurs aux pieds de l'étranger, dit-elle, l'étranger a dédaigné sa double offrande...

Elle cacha son visage dans ses mains et pleura; puis, prêtant l'oreille à un bruit de pas qui s'approchait, et relevant son visage baigné de pleurs, elle ajouta d'une voix déchirante :

— C'est la mort ! la mort ! si les étrangers repoussent le salut que la fille des bois venait leur offrir.

Au même moment, un jeune Indien s'avanca vers les prisonniers et les avertit d'une voix grave qu'on les attendait dans la cabane du conseil.

Jeune-Liane se releva d'un bond, adressa rapidement quelques questions en langue iroquoise au messager des sachems, puis, voyant Halgan et Tanguy se disposer à le suivre, elle s'affaissa sur le sol, et cachant son front dans le bouquet de fleurs sauvages, elle répéta avec des sanglots :

— La Jeune-Liane sera maudite... la Jeune-Liane n'a pu payer la dette de reconnaissance de sa mère.

XIV

APPARITION

Le trépas des prisonniers avait été retardé afin qu'il fût possible de l'entourer d'une pompe plus grande. On désirait d'abord que les captifs se trouvassent complètement guéris de leurs blessures; ensuite on voulait joindre la fête de leur supplice à des cérémonies religieuses destinées à rendre grâce à Areskoui, le dieu de la guerre, des avantages remportés par les Iroquois sur une tribu d'Abénaquis avec laquelle ils étaient en querelle à propos d'un territoire que chacune des deux nations réclamait.

Après ces doubles succès de chasse et de guerre, la tribu pouvait s'abandonner aux féroces jouissances que lui promettait le spectacle de la mort des deux Européens; elles devraient être d'autant plus raffinées qu'Halgan et le marquis, après avoir prouvé leur valeur durant la nuit de l'attaque de la Maison-des-Rapides, avaient gardé une fermeté d'âme admirable depuis leur arrivée dans les Mille-Iles. Un des sachems, frappé de la vaillance de Tanguy, offrit aux chefs de l'adopter; cette idée, qui eût peut-être rencontré des sympathies dans une autre occurrence, fut repoussée dans la crainte de mécontenter les Anglais.

Les chefs réunis dans la cabane du conseil avaient fumé en silence depuis plus d'une heure, quand Plume-d'Aigle se leva, et, après avoir exalté la vaillance des guerriers et la sagesse des sachems, il rendit de ses actions un compte élogieux, se vantant d'avoir dirigé la double expédition de l'incendie de la demeure de Jean Canada et la destruction de celle de Tanguy.

— Les Iroquois ont renversé le chaudron de la guerre, dit-il, leurs tomahawks ont soif du sang des Visages-Pâles. Les guerriers de notre tribu verront faiblir l'ennemi qu'ils ont fait prisonnier, car l'Iroquois seul sait mourir en héros et répéter son chant de mort au milieu des tortures. Avant de partir pour une expédition nouvelle, immolons aux morts les prisonniers et vengeons les guerriers partis pour les chasses heureuses.

La conclusion du discours de Plume-d'Aigle reçut l'unanime approbation des chefs, et il fut décidé que l'on manderait les captifs pour leur apprendre quel sort les attendait le lendemain.

Ce fut un des plus jeunes guerriers, Panthère-Agile, qui fut choisi pour annoncer à Halgan et à Tanguy que les chefs les mandaient dans la cabane du conseil.

Jeune-Liane ne s'était pas trompée sur la nature du mandat de Panthère-Agile. Elle comprit que l'arrêt de mort des prisonniers venait d'être prononcé.

Si attendue que fût cette nouvelle, Liane en fut frappée comme d'un coup de massue; cependant, après avoir donné pendant un moment un libre cours à sa compassion pour ceux qu'elle eût souhaité sauver, elle se releva du sol sur lequel elle était couchée, et prenant sa course vers la cabane, elle s'appuya contre les parois, guettant la sortie des malheureux qui refusaient de lui devoir leur salut.

Halgan et Tanguy entrèrent dans la hutte du conseil appuyés l'un sur l'autre; les longs cheveux blancs du capitaine formaient une opposition complète avec la tête élégante et fière, mais presque rasée de Tanguy. Ses cheveux coupés à l'abbaye de Léhon n'avaient pas encore eu le temps de croître suffisamment pour se boucler sur son front et sur son cou. Mais loin d'altérer le caractère de sa physionomie, cette particularité lui donnait peut-être une expression plus arrêtée et plus mâle.

Les Indiens observèrent quelque temps ces deux hommes, ensuite Plume-d'Aigle prit la parole avec une douceur apparente.

— Le retour des Iroquois dans le village des Iles a été accueilli par des cris de deuil, fit-il en regardant tour à tour chacun des chefs assis autour du foyer. Car si les guerriers rapportaient du butin, ils venaient apprendre à des femmes, à des pères que leurs fils, leurs maris dormaient sur les bords du fleuve... Ils sont partis pour le pays des chasses heureuses, les vaillants guerriers ! Et cependant ils se plaignent que les Iroquois les oublient... Les morts n'ont point d'esclaves là-bas pour aiguiser leurs javelots, charger leurs armes et rapporter le gibier. Ils accusent leurs fils, leurs amis, leurs compagnons de perdre leur mémoire... Ils s'indignent, ils attendent qu'on envoie les rejoindre ceux qui les ont frappés de la balle ou du couteau... Les Visages-Pâles ne sont pas des squaws, ils sont des hommes, ils paieront la dette de sang.

—Iroquois, répondit Tanguy, oui, nous sommes des hommes, et nous comptons parmi les vaillants... Dans la guerre et sur les flots nous avons fait notre devoir, et, Dieu aidant, nous espérons le remplir encore... Si notre constitution nous trahit, si les nerfs torturés cèdent à la violence de la douleur, nous n'en aurons pas moins donné toute notre vie l'exemple de la bravoure. Laissez-moi vous dire, sans espérer que ces paroles trouveront de l'écho dans vos âmes, que nous n'avons point déterré la hache. Aucun de nous n'habite le Canada depuis longtemps... Nous y sommes arrivés depuis moins d'une année, et jamais nous n'avons songé à déclarer la guerre aux Peaux-Rouges. Le Grand-Onontbio les aimait... Je vous dis ces choses non point pour implorer votre pitié, mais afin de vous faire comprendre qu'en nous condamnant vous commettez une injustice... Nous ne vous avons pas attaqués et vous avez brûlé la hutte de Jean Canada et massacré nos serviteurs... Que le sang des innocents retombe sur ceux qui le font verser !

— Les Enfants-Rouges doivent honorer leurs morts; nos paroles sont tombées dans l'oreille de deux grands chefs, dit Tête-Rouge.

— Ainsi, demanda Halgan, nous mourrons demain ?

— Demain, répéta Plume-d'Aigle.

Tanguy serra Halgan dans ses bras. Ils allaient sortir tous deux quand Jeune-Liane pénétra dans la hutte.

— Pour le temps qu'il leur reste à vivre, dit-elle, je serai l'esclave de ces deux hommes.

— C'est ton droit, répondit Plume-d'Aigle.

Les deux prisonniers furent reconduits non pas dans la hutte qu'ils occupaient depuis leur arrivée, mais dans une cabane beaucoup plus spacieuse. Dans la crainte que la pensée des tortures qu'ils devaient subir devant la peuplade assemblée les fit songer à chercher dans les flots un trépas moins douloureux, on entrava leurs membres, et deux guerriers furent chargés de veiller sur les captifs et de se tenir à l'entrée de la hutte.

Ceux que les chefs honoraient de cette mission étaient des fils de sachems, connus pour leur bravoure, et le choix que l'on fit de ces jeunes hommes suscita plus d'une jalousie parmi les Indiens que leur âge empêchait d'avoir part aux grandes expéditions, et qui, avides de se distinguer, aspiraient à fournir des preuves de leur courage.

Jeune-Liane prépara la venaison et le riz sauvage dans la cabane des prisonniers. Elle ne pleurait plus. On eût dit qu'un espoir lointain la soutenait, en dépit de la condamnation prononcée. Peut-être pensait-elle que sa proposition, mal accueillie par Tanguy avant la condamnation qui venait de l'atteindre, lui semblerait acceptable, désirable même, au moment où un acquiescement rendrait la vie à Tanguy et remettrait son enfant dans ses bras.

Le marquis et Halgan semblaient à peine s'apercevoir de la présence de la jeune fille. Pendant les heures qui désormais leur seraient comptées, ils ne voulaient s'entretenir que de Dieu et de la mort. Tanguy n'avait pas quitté l'abbaye de Léhon depuis assez de temps pour avoir perdu la ferveur qui lui fit longtemps souhaiter la robe de bure de ses doctes et saints compagnons. Mais, il faut l'avouer, l'existence

d'Halgan lui avait fait, non pas oublier d'une façon complète, mais du moins négliger les devoirs qu'inspire la foi. A l'heure solennelle où il allait paraître devant le Juge suprême, il s'effrayait d'avoir peu songé à Dieu, et se demandait s'il pouvait attendre une entière miséricorde de Celui que, si longtemps, il avait oublié. L'effarement de l'éternité s'empara du vieux capitaine. Jusqu'à ce moment il avait vécu le front haut, défiant que l'on trouvât un plus honnête homme que lui, mais en ce moment, quand il repassa les longues années dépensées sans se souvenir de l'accomplissement des plus impérieux devoirs, il courba la tête et murmura avec l'accent de la terreur :

— Le jugement ! le jugement !

Il ne songeait point aux tortures que devaient lui faire subir les sauvages, il ne redoutait point les épreuves que lui imposerait leur barbarie, mais il se demandait quel compte il rendrait au Seigneur des années passées. Les oublis, les négligences, les fautes prirent à ses yeux les proportions d'irrémédiables crimes, et le mot qui l'épouvantait revint sur ses lèvres avec un cri de terreur.

Tanguy s'agenouilla. Il prit dans ses mains les mains du capitaine, et d'une voix respirant une tendresse profonde et une conviction inébranlable, il dit à Halgan:

— Vous avez raison, père, la justice éternelle nous doit faire trembler, car nous sommes tous des pécheurs devant elle... Mais la bonté de Dieu est infinie, sa miséricorde nous couvre, le sang de Jésus nous protège, et notre mort unie au souvenir de la passion sera comptée comme le juste châtiment mérité par nos fautes... Pleurez, mais croyez; repentez-vous, mais ne cessez point d'espérer... Si nous avions ici un prêtre nous courberions le front devant lui, nous le supplierions de rendre l'innocence à notre âme... Nous sommes seuls, mais Jésus, le prêtre éternel étend au-dessus de nous ses bras sanglants... O mon père ! mon père ! prions, Dieu nous écoute, prions, les anges nous environnent; prions ! la mort approche... Tenez, il

me vient à cette heure une pensée consolante entre toutes. Vous avez entendu les paroles de Liane, vous savez que sur un mot de moi la liberté m'eût été rendue. Vous eussiez joui du même privilège si vous eussiez consenti à vivre de la vie des Indiens, à accepter leurs lois et leur religion... Nous serons moins des prisonniers que des martyrs, car une apostasie nous sauverait tous deux.

— Tu as raison, Tanguy, dit Halgan, merci, merci, mon ami, mon fils ! Nous allons mourir fièrement, mourir en hommes, en chrétiens, et Dieu dans sa bonté nous réunira à celle que nous avons perdue...

Le souvenir de Blanche rappela à Tanguy celui de son fils. Où était-il ? Que deviendrait-il ? Où se trouvait à cette heure celui qui tant de fois déjà l'avait arraché au péril ? Hervé ! ce faible enfant était le dernier lien rattachant le marquis à la terre. En songeant à lui, Tanguy pleura... Puis, rassemblant les forces de son âme, il le mit entre les mains de Dieu, et s'agenouillant dans la cabane avec le capitaine, tous deux prièrent à haute voix.

Le marquis récitait les psaumes de David, ces admirables chants de la douleur et du repentir. Ces deux hommes y trouvaient tour à tour l'expression de leur immense infortune, et les larmes du Roi-Prophète leur apportaient une suprême consolation.

Les jeunes Indiens qui les entendaient à travers la muraille de troncs d'arbres et de peaux de bison se dirent :

— Les Visages-Pâles répètent leur chant de mort !

Tandis qu'Halgan et Tanguy s'efforçaient de tourner vers le ciel leurs dernières pensées, une scène étrange et à laquelle la clarté de la lune prêtait un éclat fantastique se passait sur la partie la plus déserte de l'île. Une baie commode et profonde se creusait en cet endroit entre deux langues de sable formant d'étroits promontoires. Au milieu de cette lagune, surgit un canot d'écorce conduit avec des précautions infinies. Les pagaies s'enfonçaient dans l'eau sans bruit, aucune

parole ne s'échangeait entre l'adolescent maniant les rames et une créature bizarre qui se tenait debout près de lui, elle était vêtue à la façon indienne, et la longue chevelure blanche vue aux rayons de la lune semblait brillante comme de l'argent filé; à ses pieds se tenait immobile une lourde masse noire dont il était impossible de définir la nature.

— L'endroit est bon, dit la jeune fille. Ce n'est pas la première fois que Nonpareille pénètre dans ces îles plus difficiles à reconnaître que la maille d'un filet de pêche avec la maille voisine... Les Iroquois sont des chiens rusés, mais les enfants des Algonquins sont des aigles à la vue perçante.

L'Indienne sauta sans bruit à terre. L'adolescent l'imita, puis la lourde masse brune s'ébranla à son tour, et suivit la jeune fille qui caressa doucement sa large tête.

Nonpareille s'appuya sur l'épaule de l'adolescent.

— Patira, dit-elle, tu es peint des couleurs de guerre des Iroquois, et nul ne s'aviserait de reconnaître en toi un Visage-Pâle... Si tu habitais le pays des Algonquins, nos frères te surnommeraient le Cœur-Vaillant... Mais à quelque nom que tu répondes, tu restes dévoué à ceux que tu aimes... Nul n'a le droit de t'empêcher de verser ton sang pour tes amis... Écoute seulement les paroles d'une Enfant-Rouge qui connaît les ruses des Iroquois. Prends garde ! Il faut ramener ici les prisonniers, et ne pas s'exposer sans raison... Laisse-moi agir d'abord et pénétrer dans le village. Les Iroquois sont endormis, il me sera possible d'examiner à loisir les cabanes... Si les Iroquois m'aperçoivent, ils me prendront pour un esprit et ne me causeront aucun mal... Que mon jeune frère se rassure, Mingo ne me quittera pas.

La petite Indienne flatta l'ours énorme qui vint se frôler contre elle avec une attitude intelligente et soumise.

— J'ai peur ! J'ai peur pour toi ! dit Patira d'une voix émue.

— Mon jeune frère ne peut m'aider dans la visite de reconnaissance que je vais tenter. Quand j'aurai besoin de lui, je viendrai le chercher.

Patira hésitait, les instances de Nonpareille l'emportèrent sur son impatience, et il consentit à attendre dans la baie le retour de Nonpareille.

La jeune fille s'éloigna des arbres dont l'ombre ensevelissait à la fois Patira et le canot. Elle marchait légèrement, suivie par l'ours Mingo qui, la tête levée, aspirait l'air et semblait, lui aussi, chercher une piste connue.

Nonpareille ne tarda pas à entrevoir les premières huttes composant le village des Indiens. Elle marchait de préférence dans l'ombre projetée par les arbres, étudiant d'un regard rapide la topographie des lieux. Quand elle se trouva sur la place ménagée pour les danses et les tortures, elle ne put s'empêcher de frémir, en voyant se dresser à l'une des extrémités un poteau peint de couleur rouge, et qui semblait ruisselant de sang versé. Non loin de ce poteau, la grande hutte avec les idoles grossières frappa ses regards.

— La prison ne doit pas être éloignée de la cabane du conseil, pensa Nonpareille.

Elle s'avança en redoublant de précautions, puis tout à coup, elle s'arrêta; le son de deux voix parvenait jusqu'à elle. Une main appuyée sur la tête de Mingo, comme pour lui imposer silence, penchée en avant, anxieuse et haletante, Nonpareille écouta encore... Son cœur battait avec une telle violence qu'elle ne put durant un moment distinguer quels accents s'élevaient dans la nuit. Mais son premier trouble apaisé, elle reconnut, dans les paroles prononcées, les prières que lui avait apprises le père Flavien, et joignant les mains avec une expression de gratitude infinie, elle bénit le ciel qui lui faisait retrouver vivants ceux qu'elle avait cru perdus.

Marchant alors avec une légèreté d'oiseau, elle tourna la cabane dans laquelle se trouvaient Halgan et Tanguy consacrant à la prière ces heures suprêmes de leur vie.

Mais à peine lui fut-il possible d'entrevoir la porte de la cabane, qu'elle aperçut les deux Indiens commis à la garde des prisonniers. Que faire ? Renoncer à pénétrer auprès d'eux ? Rejoindre Patira et réclamer son aide ! Mais Patira ne pourrait venir à bout des deux jeunes gens soit en les bâillonnant, soit en employant un moyen plus terrible, sans que les gardiens de Tanguy ne poussent des cris capables de réveiller tout le village ? Le seul résultat obtenu serait alors de doubler le nombre des victimes.

Mais Nonpareille connaissait trop bien le caractère superstitieux des Indiens pour ne point garder une dernière espérance. Elle pensa que l'étrangeté de sa chevelure, la sveltesse aérienne de sa personne, l'apparition du colossal Mingo pourraient frapper de terreur, du moins pendant un moment, les sentinelles indiennes. Pourvu qu'elle eût le temps de couper les liens des captifs et de les entraîner hors de la cabane, elle se croyait sûre du succès. La nuit se prolongerait une heure encore; si les captifs rejoignaient aux premières clartés du matin le cours régulier du Saint-Laurent, ils seraient sauvés, car les Iroquois, surpris par la hardiesse de cette évasion, hésiteraient alors à les poursuivre.

Nonpareille résolut d'agir avec une naïve audace Une main appuyée sur la tête de Mingo, et l'autre crispée sur le manche du couteau, la Fille-aux-cheveux-d'argent quitta subitement la zone d'ombre dans laquelle jusqu'à ce moment elle demeurait cachée, et elle apparut en pleine lumière.

Les rayons de la lune l'enveloppaient d'une douce lueur. Son costume indien presque sans plis la faisait paraître plus grande, et rien ne saurait donner l'idée de sa beauté bizarre quand elle apparut aux yeux des gardiens de Tanguy et d'Halgan, fière et digne, enveloppée de sa chevelure ruisselante.

Cette apparition inattendue jeta dans l'âme des jeunes gens un trouble doublé par la vue de l'ours géant qui se tenait à côté de la jeune fille, balançant

sa grosse tête avec un mouvement monotone dans lequel les Indiens crurent voir une menace terrible.

D'un brusque mouvement les deux Indiens se reculèrent devant Mingo et Nonpareille. Adossés à la cabane, ils éprouvaient pour la première fois le sentiment d'une terreur profonde. La Fille-aux-cheveux-d'argent fit un signe, Mingo se leva, en étendant vers les gardiens des captifs ses pattes gigantesques. Ceux-ci tombèrent agenouillés sur le sol, touchant la terre du front; Mingo posa une de ses pattes sur l'un des corps frissonnants, tandis que Nonpareille repoussait du pied le second des Indiens.

Dans la cabane, les deux captifs continuaient la récitation des psaumes de la mort. Ils avaient perdu l'espoir de recouvrer leur liberté; leur âme planait au-dessus de ce monde, et quand la porte d'écorce de la cabane fut soulevée par Nonpareille, ils n'entendirent point son pas léger.

L'enfant posa sa main sur le bras de Tanguy et dit de sa voix musicale :

— La Nonpareille et Patira ont veillé... Les gardes dorment... Venez.

D'une main sûre, elle coupa les cordes végétales entourant les bras et les jambes des prisonniers, mit un doigt sur ses lèvres pour leur imposer silence, puis elle gagna avec eux le seuil de la hutte.

Les deux sentinelles, le visage collé contre la terre n'avaient fait aucun mouvement. Nonpareille passa la main dans la longue fourrure de Mingo, celui-ci lâcha l'Indien dont le corps palpitait sous sa patte gigantesque, et suivit Nonpareille qui regagnait avec les prisonniers délivrés d'une façon si merveilleuse l'ombre des chênes et des érables.

Aucun mot ne fut échangé entre l'Indienne, Halgan et Tanguy. Nonpareille précédait les prisonniers, prêtant l'oreille, se demandant si le stratagème qui lui avait réussi ne serait pas déjoué par l'adresse d'Indiens moins crédules. Tanguy et Halgan avançaient avec lenteur au milieu de la partie la plus boi-

sée de l'île. La lumière de la lune ne leur permettait point de se rendre compte des obstacles accumulés sur leur passage. Les bras en avant, tâtonnant au milieu des troncs d'arbres géants et des massifs d'arbustes, ils gagnaient du terrain avec peine. Ce que Nonpareille avait osé faire quand elle se trouvait seule avec Mingo, elle ne l'osait plus. La petite Indienne avait conscience du prestige que son apparition devait causer, mais elle savait aussi que la superstition éveillée par son aspect disparaîtrait du moment où l'on devinerait qu'elle avait pénétré dans l'île afin de délivrer les prisonniers.

Ceux-ci avançaient cependant, on approchait de la baie dans laquelle Patira attendait l'arrivée de sa compagne; encore un quart d'heure peut-être et les captifs pouvaient compter sur le salut qui prenait pour eux les proportions d'un miracle, quand un hurlement prolongé se fit entendre. Nonpareille n'eut pas un seul instant de doute sur la nature de ce cri dans lequel la rage et la menace se confondaient.

L'évasion des prisonniers était connue dans le village.

En effet, dès que les sentinelles ayant entendu s'éloigner l'ours dont l'aspect les avait si fort terrifiés, dès qu'ils crurent que la Fille-aux-cheveux-d'argent avait disparu avec lui, il se relevèrent lentement, et promenèrent autour d'eux des regards dans lesquels la curiosité se mêlait à un reste de crainte. Quand ils virent la place déserte, leur courage leur revint, ils se redressèrent sur leurs pieds, et, par un subit instinct, ils soulevèrent ensemble la natte servant de porte à la cabane des prisonniers.

Cette cabane était vide.

En un instant, les Indiens comprirent qu'il venaient d'être les dupes d'une machination habile, ayant pour but d'enlever les prisonniers. La vision de la Fille-aux-cheveux-d'argent, l'apparition du gigantesque Mingo leur parurent une double fantasmagorie : le méchant esprit les avait aveuglés afin d'endormir

leur surveillance, et l'étrange créature aux cheveux blancs qui leur était apparue sous la lueur des rayons de la lune était une évocation faite par l'un des Visages-Pâles, habile dans l'art des sorciers.

Alors, avec une hâte d'autant plus grande que, connaissant l'énormité de leurs torts, ils avaient hâte de les réparer, les deux Indiens poussèrent de grands cris, annonçant par des mots entrecoupés l'évasion des prisonniers, et mettant cette catastrophe sur le compte de l'étrange aventure qui leur était arrivée.

En un moment, les hommes valides furent debout

Jeune-Liane accourut, avec une promptitude d'autant plus grande que, tenue éveillée par la douleur, elle n'avait pas quitté ses vêtements. Son visage trahissait un grand trouble. Une mortelle pâleur s'étendait sur son visage, et, s'adressant à l'aîné des deux jeunes hommes, elle lui dit d'une voix brève :

— Pourquoi mon frère met-il les féroces chasseurs sur la trace des daims blessés... La Fille-des-Bois espérait que la Couleuvre-d'or songeait à lui bâtir un wigwam... Mais comment la Jeune-Liane pourrait-elle consentir à unir sa vie à celle de la Couleuvre, si au lieu d'être inoffensive, elle la voit prête à darder le poison qui donne la mort.

L'Indien tressaillit et regarda attentivement la jeune fille à la lueur indécise des torches qui commençaient à s'agiter sur la place. On allait poursuivre les hommes comme on avait l'habitude de chasser le chevreuil.

— La jeune fille a la voix légère comme le chant de l'oiseau, dit Couleuvre-d'or... Elle ne réfléchit pas que la fuite des prisonniers est un déshonneur pour les jeunes guerriers... Les Esprits de la nuit ont troublé les regards des guerriers... Le plus vieux des captifs est un médecin dont la science ferait rougir Tabouka... il a fasciné les yeux de la Couleuvre-d'or qui a entrevu dans la nuit un être fantastique enveloppé d'une chevelure plus blanche que la mousse des chênes, plus éblouissante que la neige de l'hiver... Les sachems

auraient le droit de bannir à jamais la Couleuvre des rangs des guerriers, et de lui refuser dans l'avenir une place dans la cabane du conseil, s'il ne tentait de réparer sa faute involontaire. La Jeune-Liane connaît le cœur de l'Indien comme la mère le sourire de son enfant... Elle ne voudrait point unir sa vie à celle d'un Iroquois déshonoré, et franchir le seuil de la cabane d'un lâche... La Couleuvre-d'or doit retrouver les prisonniers sous peine d'être traitée en vieille femme...

Un frisson parcourut les membres de l'Indienne. Elle oublia ce qu'elle avait pris pour le dédain de Tanguy, afin de se souvenir seulement des paroles de bénédiction qu'il lui avait adressées. L'idée de sa mort lui sembla si terrible qu'elle eût préféré tomber sous les coups de ses compatriotes à l'idée de le voir de nouveau prisonnier des Iroquois.

— La Couleuvre n'est point coupable, dit-elle, les sachems sont des sages, ils ne porteront point d'accusation contre celui qui a demandé à me bâtir une cabane... Mais comment Jeune-Liane croirait-elle que son mari se montrera indulgent et bon pour elle, s'il lui refuse la première grâce qu'elle demande.

— Et cette grâce implorée par la Fleur-des-Bois...

— Est le salut des Visages-Pâles.

— Jeune-Liane est sous l'influence d'un esprit malfaisant, dit Couleuvre-d'or d'une voix âpre... Ses paroles sont d'une couleur, et d'une autre couleur sont ses pensées... Le jeune guerrier remplira son devoir.

— Son devoir est de ramener les captifs...

— Et de les lier demain au poteau de torture.

Liane poussa un cri d'angoisse, étendit les bras du côté de Couleuvre-d'or et lui répéta en s'éloignant :

— Jamais je ne franchirai le seuil de ton wigwam.

Couleuvre-d'or regarda partir la jeune fille, puis il courut de cabane en cabane, appelant les chefs et les conjurant de l'aider à reprendre les prisonniers.

En peu de temps, une troupe nombreuse d'Indiens se trouva réunie sur la place. La plupart tenaient en

main des torches résineuses, et d'après l'ordre de Plume-d'Aigle, ils se dispersèrent dans des directions opposées, et se dirigèrent vers les bords de l'île afin de mettre les prisonniers dans l'impossibilité de la quitter. Ce qui rassurait un peu les Indiens sur cette éventualité, c'était la certitude que Tanguy et Halgan se trouvaient sans embarcation, tandis qu'un moment suffisait aux Iroquois pour lancer une flottille sur le lac.

Bientôt à travers la forêt s'agitèrent une centaine de torches. Les Indiens les brandissaient en poussant des cris aigus, des cris de mort et de vengeance que les captifs ne pouvaient manquer d'entendre, tandis qu'ils fuyaient à travers le sombre dédale de la forêt.

Tanguy, Halgan et la Fille-aux-cheveux-d'argent précipitaient leur course vers le delta des Mille-Iles. Une fois arrivés à l'endroit où Patira les attendait avec le canot, ils avaient l'espoir, presque la certitude d'échapper à leurs ennemis. Ils ne songeaient pas encore que la haine des Iroquois changerait la nuit en un jour factice.

Nonpareille et Mingo qui, d'abord, protégeaient la fuite de Tanguy et de son compagnon, en surveillant à distance ce qui se passait dans le village, avaient pris les devants. La jeune fille avait hâte d'avertir Patira; elle ne pouvait de nouveau compter sur le succès qu'en voyant les deux Français dans le canot d'écorce. Hélas ! la nuit qui aidait à son œuvre de dévouement ne tarda pas à faire place à une illumination rougeâtre. Soit volonté, soit maladresse, le feu mis à un bouquet d'arbres par la torche d'un Indien provoqua bientôt un incendie, et des clartés inattendues se répandirent sur le rivage et sur les eaux.

Halgan et Tanguy couraient, haletants, brisés; sentant que le salut dépendait de la rapidité de leur fuite, ils allaient comme le vent, suivis par les flammes qui semblaient les pousser vers le fleuve.

Patira, dans le moment même où ses amis se sentaient environnés d'un double péril, tremblait à la pensée que

son œuvre patiente et le dévouement de Nonpareille resteraient inutiles. Il les appela d'une voix déchirante au risque de trahir le secret de sa cachette. En dépit de l'instinct de la Fille-aux-cheveux-d'argent, grâce auquel il avait suivi la trace du capitaine et du marquis de Coëtquen, il ne croyait pas devoir prendre trop de précautions pour attirer au plus vite ceux qu'il espérait encore sauver. Trois fois son appel se perdit dans les sifflements de l'incendie et dans les clameurs des Iroquois poursuivant leur proie; enfin la voix de Tanguy répondit à celle de Patira, et un instant après le marquis entrait dans le canot que l'adolescent venait de dégager.

Halgan saisit la Fille-aux-cheveux-d'argent comme il eût fait d'un enfant, la plaça dans le canot, y entra lui-même, tandis que l'ours y tombait lourdement et se couchait aux pieds de sa jeune maîtresse.

— Les rames, donne-moi les rames ! dit Halgan.

Patira les passa au capitaine, et celui-ci, les manœuvrant avec une force doublée par l'imminence du péril, fut loin du bord en quelques coups d'aviron.

Alors seulement il osa regarder derrière lui.

A la lueur du bouquet de bois qui flambait, Patira aperçut la horde d'Indiens accourant du centre de l'île vers ses bords. Les premiers Iroquois qui virent le canot poussèrent des cris de stupeur et de rage; quelques-uns s'élancèrent à la nage, dans l'espoir de le rejoindre et d'en arrêter la marche, mais la plupart furent ralliés par la voix de Plume-d'Aigle, qui jugeait folle l'entreprise des imprudents à la tête desquels se trouvait la Couleuvre-d'or. Quelques paroles du chef suffirent pour calmer la colère emportée des Iroquois, et la Fille-aux-cheveux-d'argent qui, debout au milieu de la barque, restait les yeux fixés sur le rivage, tandis que le capitaine ramait avec une énergie désespérée, devina vite à quel moyen les Iroquois allaient avoir recours.

Une douzaine d'Indiens se rapprochèrent d'un groupe d'arbres très vieux dont le tronc creusé par les années présentait une cavité de taille suffisante pour

qu'il fût possible d'y cacher un canot d'écorce. Nonpareille connaissait ce mode de cachettes. Elle comprit que leur embarcation allait être l'objet d'une poursuite, et, se penchant vers le capitaine, elle dit tout bas :

— Gagnez l'île au-dessus de laquelle vous voyez cette grande roche noire; nous serons peut-être en sûreté dans la caverne...

Comme elle achevait de donner ce conseil, le premier canot des Indiens fut lancé à la poursuite des malheureux. Deux, trois, puis dix, douze, enfin une flottille montée par des Iroquois armés et furieux s'élança dans le sillage du petit canot où se trouvaient Patira, Halgan, Nonpareille et Tanguy.

Mingo, flairant les Indiens, avait quitté la place qu'il occupait aux pieds de sa maîtresse, et les deux pattes de devant appuyées sur le bordage d'écorce, la tête tournée vers les Iroquois, il poussait des cris sourds, comme s'il se fût tenu prêt à prendre sa part de la bataille. Plume-d'Aigle guidait le premier des canots. D'après son avis, la flottille, au lieu de se suivre ou de marcher sur une ligne parallèle, évolua de telle sorte qu'elle ne tarda pas à dessiner la forme d'un arc dont les pointes s'allongeaient, afin qu'ainsi il devînt impossible au capitaine de suivre le conseil donné par la Fille-aux-cheveux-d'argent. Le petit canot, qui gagnait les Iroquois de vitesse, ne pouvait manquer après un temps plus ou moins long de se trouver entouré par la flottille qui lui barrerait le passage.

XV

LA POURSUITE

Heureusement, les clartés projetées par le bouquet d'arbres enflammés ne tardèrent pas à diminuer, puis à s'éteindre. L'obscurité eût été pour Halgan et ses compagnons un inappréciable bienfait. Quelle que fût l'adresse des Indiens à manœuvrer leurs canots, le labyrinthe des eaux dans lesquelles s'éparpillaient les Mille-Iles ne leur eût pas permis de suivre la petite barque d'écorce. Celle-ci possédait le grand avantage de chercher seule sa voie; où elle passait sans peine, les douze pirogues se trouvaient dans l'impossibilité de manœuvrer. D'ailleurs, en dépit de la diligence des sauvages à la poursuivre, elle gardait une incontestable avance, Halgan, aiguillonné par les périls de la situation, ramait avec une énergie désespérée, et suivait aveuglément la direction donnée par Nonpareille qui, connaissant le fleuve dans ses moindres méandres, indiquait au capitaine les passes les plus étroites, les circuits les plus difficiles, afin d'égarer dans ce lacis de canaux les douze pirogues lancées à la poursuite des prisonniers.

La Fille-aux-cheveux-d'argent n'avait rien perdu de son sang-froid; sans s'inquiéter si sa chevelure blanche et si la place qu'elle occupait au milieu de la barque d'écorce ne la signalaient pas tout d'abord à la rage des Indiens, elle restait sereine et paisible, étendant le bras dans la direction à suivre et appuyant une de ses mains sur l'épaule de Patira.

Certes, le Saint-Laurent du sein duquel émergeaient les Mille-Iles présentait à cette heure un étrange spec-

tacle. Les dernières colorations de l'incendie du bouquet d'arbres s'éteignaient dans le ciel et sur les eaux; à ses dernières lueurs, on apercevait, fuyant comme un oiseau poursuivi, le canot monté par les captifs: Halgan penché sur son banc roidissant ses muscles, domptait la fatigue qui menaçait de paralyser l'effort de ses bras; Tanguy, assis dans la barque, le front dans ses mains, songeait à Hervé qu'il ne reverrait sans doute jamais, à la mort qui venait derrière eux, à Patira, à la Nonpareille que leur dévouement liait à sa destinée. Les mains crispées, le cœur déchiré, il souffrait non pas seulement de sa douleur, mais de son impuissance. Inhabile à ramer, il redoutait de voir s'affaiblir les forces d'Halgan, et ne voyait, prêts à prendre sa place, que deux enfants : Patira et la petite Indienne.

Les Iroquois ramaient avec énergie, et leur manœuvre eût été depuis longtemps couronnée de succès, si Nonpareille n'eût à chaque instant dérouté leur poursuite par la fantaisie de l'itinéraire qu'elle conseillait au capitaine.

Pendant un moment, la jeune fille espéra que les Iroquois avaient complètement perdu la trace du canot; depuis un moment, la nuit protégeait la fuite des infortunés. Mais hélas ! l'aube ne tarda pas à blanchir et ses premières lueurs permirent à Patira de distinguer un canot acharné à leur poursuite et les serrant de près dans une passe étroite. La pensée de lutter les armes à la main et de défendre leur vie vint aux malheureux, mais cinq Indiens armés se trouvaient dans le canot, tandis que Patira et Nonpareille possédaient seuls un couteau. Cependant, au moment où ils se disaient qu'il fallait forcément renoncer à cette ressource, ils se virent forcés d'y recourir, non pour atttaquer, mais pour se défendre. Les Indiens, comprenant qu'un seul homme était à craindre, songèrent à se débarrasser d'Halgan, certains d'avoir bon marché des deux enfants et de Tanguy. Si celui-ci n'aidait pas à la manœuvre, c'est qu'il l'ignorait. La barque, abandonnée à la conduite des enfants, s'en irait à la dérive, et deux coups d'avirons suffiraient aux Iroquois pour la rejoindre

et reprendre à la fois, non seulement Tanguy et Halgan, mais encore l'étrange Fille-aux-cheveux-d'argent et son jeune compagnon.

Tête-Rouge, qui poursuivait avec acharnement les prisonniers, lança une flèche dans la direction du canot; elle passa si près de la Fille-aux-cheveux-d'argent que le long voile répandu autour d'elle fut soulevé comme par un vent d'orage. Elle ne trembla pas, mais sa main s'appuya plus fortement sur l'épaule de Patira.

— Si la Fille-des-Bois reste debout, lui dit doucement celui-ci, elle servira de but aux flèches des Iroquois.

— Je le sais, mais je protège le rameur.

Hélas ! son héroïsme ne pouvait sauver celui que Tête-Rouge avait juré d'atteindre; une seconde flèche atteignit une des mains du capitaine qui poussa un cri de douleur. La rame qu'il tenait tomba dans le fleuve, et il fût devenu impossible de continuer à fuir, si la Fille-aux-cheveux-d'argent, se penchant au-dessus du bordage du canot, ne l'avait saisie au moment où le courant l'entraînait. Tandis que le capitaine arrachait la flèche restée dans sa main, Patira prenait les rames à son tour, et le canot poursuivit sa course désespérée. Mais en dépit du courage de l'adolescent, ses bras manquaient de la vigueur nécessaire pour ramer longtemps; le jour en grandissant doublait le péril des fugitifs, et tandis que Patira s'épuisait dans cette course sans fin à travers le dédale des îles, la barque montée par Tête-Rouge se rapprocha d'une façon sensible, et il ne s'en fallut bientôt plus que de quelques longueurs de rames, que le canot de Tête-Rouge se trouvât sur la même ligne que celui d'Halgan.

Cinq hommes montaient le canot du chef indien qui avait pris une part si active à l'incendie de la Maison-des-Rapides : la Couleuvre-d'or, avide de réparer la faute de la nuit, et trois Indiens, connus pour leur férocité et dont la parure de chevelures humaines attestait à la fois les hauts faits et la barbarie.

Patira, penché sur les rames, passa à Tanguy son large couteau. Nonpareille assujettit le sien dans sa

main délicate, tandis qu'Halgan s'armait, en guise de javelot, de la flèche qui venait de transpercer sa main gauche.

Un cri terrible s'échappa de la poitrine des Indiens, et Tête-Rouge s'allongeant par-dessus le bordage de son canot, saisit à deux mains l'extrémité de l'embarcation montée par Tanguy, et se servant de ses doigts d'acier en guise de grappins d'abordage, il l'attira à lui avec violence, se redressa, et bondissant avec une agilité de félin, il tomba dans le canot des fugitifs, en agitant son lourd tomahawk.

Le sang-froid n'abandonna aucun des acteurs de ce drame. Tanguy, le bras ramené contre sa poitrine, le couteau en avant, attendait l'attaque du Peau-Rouge. Mais Nonpareille ne lui laissa pas le temps de frapper ou de soutenir l'effort de l'Iroquois, elle désigna le Peau-Rouge à Mingo et lui cria:

— Étouffe-le, Mingo ! étouffe-le !

L'ours comprit, se leva sur ses pattes, embrassa d'une étreinte mortelle l'Iroquois paralysé qui tomba à la renverse, écrasé par le poids de son adversaire. Patira dégagea l'embarcation, puis Mingo et Tête-Rouge roulèrent à la fois dans le fleuve. Une minute après, l'ours reparut seul à la surface. Alors, mis en goût de bataille, excité par la voix de Nonpareille, il s'accrocha au canot des Indiens, et avant que ceux-ci fussent revenus de leur stupeur, l'énorme bête avait saisi un nouvel adversaire.

A l'étonnement des Indiens succéda une indescriptible rage. Deux coups de tomahawk, lancés avec une furie sans égale, firent de larges blessures à Mingo, mais celui-ci, comme s'il comprenait que de son courage dépendait le salut de Nonpareille, abandonnant la Couleuvre-d'or à demi étouffé, s'élança sur l'Indien qui l'avait frappé, lui broya le bras entre ses redoutables mâchoires. Le canot devint le théâtre d'un combat sans exemple: l'ours, bondissant au milieu des Indiens, labourait la poitrine de l'un de ses griffes aiguës, mordait l'autre cruellement, repoussait ce dernier d'un coup de sa tête monstrueuse. Aucun des Indiens blessés ne se trouvait

désormais capable de continuer la chasse aux prisonniers: le dernier effort de Mingo fit chavirer le canot, et des cinq hommes qui le montaient, quatre allèrent rejoindre Tête-Rouge sous le lit du fleuve.

Tant que dura le combat, Patira ne cessa pas de ramer. Ses forces s'épuisaient sensiblement; à ce moment, du reste, les prisonniers purent se croire sauvés. Aucun autre canot ne se trouvait en vue.

— Que mon frère gagne l'île au-dessus de laquelle s'élèvent des rocs, dit Nonpareille.

Patira se renversa en arrière et donna un nouvel élan au canot. Il venait de sortir de la passe étroite dans laquelle Tête-Rouge lui avait donné la chasse, et se trouvait en ce moment en face d'un espace libre, sur lequel se jouaient les rayons du matin, et en face duquel se dressaient des blocs de pierres noirâtres. C'était là, et là seulement, que les prisonniers pouvaient trouver un abri, car autour d'eux les îles, au lieu d'être couvertes de grands arbres, ne présentaient que des taillis, des masses de roseau ou d'étroits espaces de terre et de sable envahis par les herbes. Mais au moment où le canot entrait dans cet endroit découvert, une clameur infernale se fit entendre de dix points différents et de chaque route d'eau ménagée entre les îles, sortit une pirogue remplie d'Indiens. A l'heure où les compagnons de Tanguy s'imaginaient les avoir dépistés, les Iroquois, tournant les îles, traquaient les fugitifs à travers ce méandre, se doutant bien que la petite Indienne, qui semblait admirablement connaître les ressources du pays, les dirigeait vers l'îlot des cavernes.

Cette fois, ni Patira ni Tanguy ne crurent possible de résister à la meute d'ennemis accourant sur eux. Un compagnon de lutte leur restait cependant encore; tout sanglant et blessé qu'il fût, Mingo, qui avait suivi la barque, y rentra au moment où la flottille d'Indiens dessinant un croissant avançait vers les Français. Après avoir compté les cerner par derrière, elle leur faisait face, et rétrécissant le cercle qu'elle dessinait, elle n'allait pas tarder à l'entourer d'une façon complète.

Patira, voyant pour la première fois se peindre une profonde angoisse sur le visage de Nonpareille, lui dit de cette voix douce qui jadis consolait Blanche de Coëtquen à travers les barreaux de la Tour Ronde :

— La Fille-des-Bois est l'enfant de Dieu; la Robe-Noire qui l'a baptisée lui a enseigné que ceux qui meurent en croyant, en se dévouant, deviennent au ciel des saints et des anges... La Nonpareille suivra les vierges du Christ dans le paradis de délices.

— La Fille-des-Bois ne pleure pas sur elle, murmura l'Indienne.

Les Indiens s'approchaient toujours; encore un instant et le canot se trouverait à la merci des sauvages, Tanguy et Halgan se levèrent, croisèrent leurs bras sur leur poitrine et attendirent. Ne conservant plus l'espérance d'échapper à leurs ennemis, ils eussent cru commettre des meurtres inutiles en se servant de leurs armes. Dieu qui leur permettait de défendre leur vie quand ils abandonnèrent la grande île semblait maintenant les vouer au martyre.

Les Indiens accostèrent aisément la petite barque; Tanguy, Halgan et Patira furent cruellement entravés, tandis que la Fille-aux-cheveux-d'argent présentait ses poignets aux liens. La beauté bizarre de la jeune fille, sa chevelure blanche, son regard inspiré en faisaient pour les Indiens l'objet d'un respect superstitieux. Ils n'osèrent point meurtrir les mains délicates qu'elle tendait vers eux. Son courage excitait leur admiration, ils se promettaient d'essayer d'attacher à leur tribu cette fille étrange qui leur semblait d'une nature si différente et si supérieure à la race humaine.

Quand Nonpareille vit qu'elle réclamerait en vain de partager le sort de ses compagnons, elle s'assit au fond du canot où on les avait jetés. Doucement, lentement, elle lava une blessure que Patira avait reçue à la tempe elle s'efforça de relâcher les liens de Tanguy, et les Indiens, dont l'âme était à cette heure pleine d'une joie sanguinaire, n'osèrent empêcher la Fille-aux-cheveux-d'argent de remplir son mandat de consolation et de charité.

Les prisonniers priaient à voix basse. Le jour était tout à fait venu. Les canots glissaient sans bruit sur le fleuve. Fatigués de leur poursuite nocturne, les rameurs laissaient dormir les avirons. La Couleuvre-d'or qui était parvenue à rejoindre un canot à la nage racontait à Plume-d'Aigle les péripéties du combat Si lentement que marchassent les pirogues sur la brillante surface du fleuve dont les canots semblaient environner une Venise de verdure, elles arrivèrent cependant en vue de la grande île.

Sur la pointe avancée formant un cap de sable, se tenait Jeune-Liane, dont l'attitude affaissée peignait assez le désespoir. Durant la nuit, elle était restée à cette même place, faisant des vœux ardents pour que les Iroquois perdissent la trace de ceux qu'elle avait tenté de sauver.

Après avoir souffert des révotes de son orgueil, Jeune-Liane s'était résignée. Quelque chose de vague s'agitait dans son esprit; sans bien comprendre les raisons que Tanguy lui avait données pour refuser de lui devoir la liberté, elle sentait qu il avait raison. Son cœur devinait ce que son esprit restait impuissant à comprendre. L'humiliation se fondait dans un regret intime et profond, noyant son âme ignorante. Elle trouvait Tanguy grandi par son refus. Un seul être lui paraissait enviable à cette heure: la Fille-aux-cheveux-d'argent qui avait trouvé le courage et l'intelligence nécessaires pour tenter une évasion invraisemblable.

Elle se sentait jalouse de Nonpareille, cette enfant qui, si faible, si frêle, avait cherché à sauver ses amis. Elle se méprisait et se haïssait pour avoir en quelque sorte posé des conditions à Tanguy de Coëtquen. Est-ce que la petite Indienne avait fait ces odieux calculs? Elle venait de risquer sa vie sur une chance à peine probable; après avoir échoué, elle gardait le calme du cœur et du visage, et sa tristesse ajoutait encore à son enfantine beauté.

Jeune-Liane eut cette pensée :

— Si cette enfant pouvait avoir un peu d'amitié pour moi, je lui sacrifierais ma vie.

Enfin les canots abordèrent.

Celui de Plume-d'Aigle fut arrimé le premier à un tronc d'arbre. On conduisit les prisonniers, calmes mais pâles de fatigue et d'épuisement, dans la case d'où ils étaient parvenus à s'échapper. Mais, au lieu de rester au dehors, les sentinelles pénétrèrent dans la hutte.

A peine la nouvelle de la capture des Français se répandit-elle dans le campement que les enfants, les vieillards et les femmes poussèrent de grands cris de joie. Le spectacle dont ils avaient pu se croire frustrés leur serait donné; persuadés que les captifs s'étaient évadés par terreur des tortures, ils les accablaient d'invectives. Les squaws décrépites semblaient les plus acharnées contre les malheureux. Elles irritaient la colère des jeunes gens, elles racontaient aux enfants les supplices auxquels on avait condamné jadis des Français faits prisonniers par les Iroquois sur les rives du lac Ontario. Excités par ces mégères, les adolescents aiguisaient des pieux de roseaux, essayaient la pointe de leurs flèches, tordaient des liens de fibres végétales et se répandaient en insultes contre ceux que l'on devait massacrer.

La Couleuvre-d'or se hâta de dresser de nouveaux poteaux, car Patira et Nonpareille subiraient sans nul doute le même supplice que Tanguy et Halgan. Après avoir enfoncé les pieux, il les peignit en rouge; puis, ces premiers préparatifs terminés, les guerriers, rentrés dans leurs wigwams, réparèrent leurs forces avec une bouillie de sagamitz, de la venaison, une calebasse de vin d'érable et quelques gorgées d'eau-de-feu; la plupart, afin d'ajouter à la solennité qui se préparait pour le milieu de la journée, se peignirent le visage et le corps des couleurs réservées pour les fêtes nationales.

Plume-d'Aigle choisit une peinture capable de le faire remarquer de tous les membres de sa tribu. Il avait trouvé le moyen de se donner l'apparence d'un triple visage. Quand on le regardait de face, son nez effilé semblait terminé par un nœud difforme. Un des côtés de sa figure était peint en noir, l'autre en rouge, des

sourcils de nuances diverses surmontaient ses yeux. Jamais visage plus effroyable ne s'offrit aux regards des hommes, et Plume-d'Aigle, les cheveux relevés en touffe et traversés par une plume arrachée à l'oiseau dont il portait le nom, pouvait passer pour le spécimen le plus beau des membres de sa tribu. Sur sa poitrine, une main patiente avait, à l'aide d'une arête de poisson, dessiné en divers tableaux l'histoire de sa vie et les batailles auxquelles il avait assisté. L'écorce brûlée d'un arbre avait donné à ces lignes une couleur vive tranchant sur la teinte cuivrée de sa peau. Il portait de la sorte sur lui ses titres de noblesse; chacun des guerriers, suivant sa fantaisie ou les traditions de sa race, eut à cœur de paraître à la fête qui se préparait avec toute la pompe désirable.

Les femmes à leur tour changèrent leurs simples tuniques de coton pour des vêtements agrémentés de broderies. Des colliers s'étagèrent sur leur cou, des bracelets ceignirent leurs bras; elles retinrent sur le front leur chevelure flottante à l'aide de bandeaux ou de couronnes de fleurs. Les plus vieilles même ne résistèrent pas à l'élan général, et rien ne pouvait paraître plus hideux que le groupe de mégères à la peau ridée, tannée, criant et gesticulant au centre de la place. Les enfants silencieux considéraient les apprêts du supplice ou ramassaient des branchages destinés à alimenter les bûchers.

Quand les chefs eurent achevé de se peindre des couleurs réservées aux jours solennels, Plume-d'Aigle, dont l'orgueil égalait la joie, donna ordre d'aller chercher les prisonniers. Ceux-ci enfermés dans la cabane d'où le dévouement de Nonpareille les avait fait évader, avaient perdu tout espoir et se résignaient à mourir. Leur sacrifice était accompli depuis la nuit précédente. Seulement, à cette heure, ce sacrifice s'augmentait à la pensée de la mort de l'héroïque garçon qui allait payer de la vie sa généreuse tentative. Si le marquis de Coëtquen avait pu croire qu'il laissait Hervé sous la protection de Patira, il n'eût pas souffert le même déchirement. Patira eût ramené Hervé en France dès que les

événements l'auraient permis. Il l'eût entouré des derniers protecteurs échappés à la tourmente révolutionnaire. Quelque membre éloigné de la famille des Coëtquen alliée à celle des Chateaubriand survivait encore; qui sait si un ou deux moines de Léhon sauvés du massacre de l'Abbaye ne reviendraient point errer au milieu de ses ruines; Patira leur confierait l'enfant qui avait grandi dans les murs de la sainte maison, et les doctes vieillards en feraient ou un brave gentilhomme capable de soutenir de l'épée les droits de sa naissance et les privilèges du trône ou un prêtre fervent se réfugiant près de l'autel et demandant pardon au ciel pour les bourreaux.

Patira devina ce qui se passait dans l'âme du marquis.

— Monseigneur, lui dit-il, Dieu lui-même veille sur votre fils. Je vous ai dit qu'il était en sûreté, sans avoir le loisir de vous apprendre ce qui se passa après votre fuite. Je ne veux pas que vous mourriez avec une angoisse au cœur. Tout ce qu'il était possible de faire a été fait...

— Je le sais, je le sais, dit Coëtquen, mais parle, Patira, parle-moi de mon fils, de cette chère créature que je ne reverrai jamais.

— Vous n'avez jamais su comment nous étions parvenus à nous échapper . . . Nous nous enfuîmes à travers les arbres comme des oiseaux . . . Au-dessous de nous les blessés, les morts restaient étendus; on fit les funérailles des uns, on compta les autres. Hervé se taisait dans nos bras, il paraissait comprendre la gravité de la situation... Enfin les Iroquois partirent à travers la forêt et nous pûmes descendre de notre cachette aérienne. Je voulais entraîner Nonpareille vers la ville, mais elle refusa de m'y accompagner et me dit gravement :

«— Sauve l'enfant du Visage-Pâle, la Nonpareille est de la race des Abénaquis, fidèle au Dieu que lui enseigna la Robe-Noire, fidèle à son amitié pour les Français... Tandis que mon jeune frère descendra vers Montréal pour confier l'enfant à Georges Malo, la Fille-des-Bois cherchera la trace des mocassins des Iroquois — Seule ! m'écriai-je. — Seule, me répondit Nonpareille; la Robe-Noire m'a dit que Dieu faisait garder les enfants

innocents par ses anges. — La Fille-des-Bois croit donc pouvoir rejoindre les Iroquois et les captifs ?— Oui, me répondit-elle. Seulement, dès qu'elle aura trouvé la piste, elle attendra que mon frère mette l'enfant en sûreté, nous essaierons ensuite de sauver les Visages-Pâles.» — Je pris Hervé dans mes bras et j'allais m'éloigner, quand les roseaux de la berge s'agitèrent et nous en vîmes sortir le Bison-Noir. Le sang se mêlait à la boue couvrant ses membres, mais il gardait l'expression de calme et de courage que vous lui connaissez. Nonpareille poussa un cri de joie en le voyant. Il avait échappé à la mort en se précipitant dans le Saint-Laurent en même temps que Toyo et Tambou. Nonpareille et le Bison-Noir eurent une longue conversation en langue algonquine, puis le Bison-Noir me dit :

«— Le Chevreuil va partir pour la ville et confier l'enfant à Georges Malo, je t'attendrai près de la hutte désolée et je te remettrai dans le sentier suivi par la Fille-aux-cheveux-d'argent.» — Je courus sans m'arrêter à Montréal, et je tombai à demi-mort de fatigue en arrivant à la maison de Georges Malo. Je ne vous parlerai point de son désespoir en apprenant la double attaque de la Grande-Hutte et de la Maison-des-Rapides. Il me jura de prendre soin d'Hervé, et je lui dis en le quittant : « — Ici comme en Bretagne, je dois mon sang aux Coëtquen. Si je succombe en remplissant une tâche sacrée, vous chargerez le second du navire *la Gauloise*, appartenant au capitaine Halgan, de ramener Hervé de Coëtquen en France. Ce jeune homme a du cœur, il se dévouera au petit-fils du capitaine. « — Sois tranquille, Patira, me répondit Georges Malo, ceux qui se battent seront soutenus, ceux qui mourront seront vengés ! » — J'acceptai quelques aliments et je repris ma course vers la Maison-des-Rapides; je pouvais, le cœur allégé par la certitude du salut d'Hervé, ne plus songer qu'à votre délivrance. Le Bison-Noir m'attendait près de la porte brisée. Nous entrâmes tous deux sous le couvert des bois, et l'Indien reconnut vite les traces du passage de Nonpareille qui avait pris soin de casser des branches et d'arracher des mousses le long de la route

parcourue par elle. Le Bison-Noir et moi marchons plus vite que Nonpareille, et nous la rejoignîmes assez rapidement.

Elle mit sa petite main dans la main de l'Indien, et lui dit en Français :

« — Le chef abénaquis laissera les enfants chercher la piste des Iroquois et des Visages-Pâles; il fera de son côté ce que lui inspirera son grand cœur.»

Le chef serra la main de la Fille-aux-cheveux d'argent.

« — Le Bison-Noir agira en chef et en chrétien», lui répondit-il.

«— Viens !», me dit Nonpareille.

Le Bison-Noir nous quitta et reprit la direction des maisons dévastées, tandis que nous rentrions sous les ombres de la forêt.

Georges Malo m'avait donné quelques provisions, nous réparâmes nos forces et nous continuâmes durant plusieurs jours notre marche à travers les bois. J'admirai l'adresse, la sûreté de coup d'œil, la sagacité de Nonpareille. Elle ne s'écartait point de la piste suivie, les grains de corail semés par vous, la mousse arrachée, l'herbe foulée, les cendres d'un feu éteint, tout lui servait d'indice. Quand nous approchâmes de l'endroit où le Saint-Laurent grandit jusqu'à prendre l'apparence d'un lac immense, et baigne dans son sein les Mille-Iles, Nonpareille eut plus de peine à retrouver vos traces. Nous passâmes la moitié d'un jour à chercher l'endroit où les sauvages s'étaient embarqués. Cependant je fus assez heureux pour découvrir à côté d'une touffe de roseaux les derniers grains de votre chapelet. Nonpareille devina vite que les Iroquois vous avaient conduits dans une des îles, mais comment savoir laquelle vous servait de prison? Nous manquions de barque pour traverser le fleuve et continuer nos recherches. Mais Nonpareille ne désespéra pas d'en trouver une. Des arbres gigantesques se trouvaient sur la rive, elle me conseilla de monter dans les branches de ceux qu'elle jugeait creux, ajoutant que sans aucun doute un canot au moins serait caché dans l'un des vieux troncs. Elle

ne s'était pas trompée; je découvris un canot d'écorce. Nous le tirâmes de l'érable à demi-mort, nous le mîmes à l'eau, et tous deux nous commencâmes à vous chercher. Mais hélas ! plus de traces de mocassins, plus de grains de corail . . . De l'eau, partout de l'eau ! L'eau, qui ne laisse aucune trace et se referme sur le sillon de la barque.

«— La fumée de leur campement trahira les Iroquois», me dit Nonpareille, cherchons toujours.

Nous explorâmes un grand nombre d'îles, sans aucun résultat. Nous commencions à nous demander si nous ne nous trompions point dans nos conjectures, quand un soir la clarté d'un foyer nous prouva que la plus grande des îles était habitée. Vous savez le reste, Nonpareille descendit dans l'île, parcourut le village et vous entendit prier à haute voix . . . Son apparition inattendue, la vue de Mingo troublèrent les jeunes sauvages chargés de vous veiller, et la Fille-aux-cheveux-d'argent vous ramena vers le canot où je vous attendais . . . Nous avons fait, monsieur le marquis, ce que permettaient les forces de deux enfants, à l'heure où je vais mourir, dites que vous êtes content de moi.

— Ce n'est pas aux hommes qu'il appartient de payer des dévouements comme le tien, Patira . . . mais Dieu que nous invoquons à notre heure suprême, Dieu qui lit dans le fond de nos âmes, saura te récompenser de ta vie de sacrifices.

— Merci, monsieur le marquis, répondit Patira; Georges Malo n'abandonnera jamais Hervé, les heures s'avancent, Dieu sait ce que préparent ces mécréants d'Iroquois, nous appartenons d'avance à l'éternité.

Patira s'agenouilla dans un coin de la cabane et se mit à prier avec ferveur. Halgan et Coëtquen s'absorbaient dans de suprêmes pensées. Nonpareille, assise sur ses genoux repliés, les mains croisées sur sa poitrine, paraissait complètement désintéressée des choses de ce monde. De temps en temps les clameurs des squaws, les cris de joie des enfants parvenaient à l'oreille des captifs, ils comprenaient alors qu'on travaillait aux apprêts de

leur supplice, et ils rassemblaient leurs forces morales afin de ne pas défaillir au milieu des tortures de la chair.

Enfin un chœur formidable s'éleva à l'entrée de la cabane dans laquelle ils étaient enfermés. On eût dit que mille démons les entouraient; presque au même moment, la Couleuvre-d'or et son compagnon se placèrent de chaque côté de la porte de la Hutte dont Plume-d'Aigle franchit le seuil.

— Les Visages-Pâles sont braves, dit-il en s'adressant au capitaine et à Tanguy, et les Enfants-Rouges vont applaudir à leur courage.

Une longue étreinte rapprocha le capitaine, Tanguy et Patira, puis tous trois relevant la tête se placèrent sur la même ligne.

— Nous sommes prêts, dit Halgan.

Sur un signe de Plume-d'Aigle, la Couleuvre-d'or attacha aux jambes des prisonniers des ceps de vigne assez lâches pour que le mouvement leur fût permis, puis il garda dans ses mains l'extrémité de l'entrave, tandis que deux autres Iroquois s'occupaient des liens de Patira et de Tanguy.

Une seconde après, les captifs sortant de la cabane se trouvaient en face de la peuplade assemblée. Tous les visages exprimaient une joie farouche, et Tanguy comprit que ni lui ni ses compagnons ne pouvaient attendre de pitié !

Seule, la Nonpareille n'avait pas été liée; un sentiment bizarre mêlé de crainte et de respect s'emparait des Indiens en face de cette enfant étrange. La faculté qu'elle possédait de voir au milieu des ténèbres, sa chevelure blanche, le ton prophétique de sa parole, l'aspect un peu théâtral de toute sa personne les frappaient de surprise. Ils l'avaient enfermée dans la cabane servant de prison à ses amis, mais ils n'avaient pris aucune décision à son égard. Elle leur semblait trop au-dessus des autres êtres pour qu'il leur fût possible de la vouer aux tortures. Nonpareille comprit vite l'influence qu'elle exerçait sur les Indiens et résolut de l'augmenter encore

par le prestige d'une confiance affectée et d'un courage à toute épreuve.

— Que les Enfants-Rouges me fassent place, leur dit-elle, ils savent bien qu'on ne touche pas aux filles des Esprits qui ont quitté, pour les visiter, le pays des chasses heureuses.

Et, tranquillement, écartant les Indiens de ses petites mains, Nonpareille sortit de la cabane et marcha vers la place sur laquelle se trouvaient dressés les poteaux de torture.

XVI

LE POTEAU DE TORTURE

Le village tout entier se trouvait assemblé sur la place réservée aux danses guerrières. Les femmes, enveloppées dans des pièces d'étoffes de couleurs voyantes, le cou et les bras ornés de colliers et de bracelets, attendaient impatiemment les captifs. Quelques-unes tenaient à la main des couteaux ou des pierres. Les guerriers affectaient un grand calme. Une seule créature pleurait. Le dos appuyé contre un arbre, la tête renversée, les bras abandonnés, Jeune-Liane attendait l'heure du supplice en se demandant si elle ne pouvait rien pour sauver les malheureux.

On les amena tous trois. Le cep de vigne maintenant les pieds d'Halgan fut lié autour d'un des poteaux, on assujettit son corps, puis son cou, et il lui fut bientôt impossible de faire un seul mouvement. Tanguy au contraire fut laissé presque libre, c'est-à-dire que le cep qui l'entravait, lié seulement au poteau par son extrémité, lui permettait de parcourir une vingtaine de pas.

Quant à Patira, au lieu de l'attacher étroitement, on le délia. Les Iroquois raffinés en barbarie, se promettaient de varier le genre de supplice des trois prisonniers. Patira, mince, découplé, d'une agilité peu ordinaire, était réservé pour le supplice des baguettes; Halgan servirait de but aux couteaux et aux tomahawks, et Tanguy périrait par le feu.

Nonpareille comprit ce qui allait se passer, et s'avançant vers Patira :

— Quand on donnera le signal de la course de mort à mon frère, dit-elle, qu'il s'échappe avec la rapidité du

chevreuil; s'il touche le poteau avant d'avoir été frappé, peut-être lui fera-t-on grâce de la vie.

Mais Plume-d'Aigle avant d'ordonner le supplice des prisonniers voulut se donner la joie orgueilleuse de se vanter de ses exploits devant la tribu assemblée. Il s'avança au milieu de la place, et après avoir pris une attitude martiale, il mima avec une vérité remarquable la marche des Iroquois à travers les bois, l'incendie de la Grande-Hutte, l'attaque de la Maison-des-Rapides, l'enlèvement des prisonniers, la course dans la forêt, l'arrivée dans l'île, puis l'évasion des captifs, la poursuite sur le lac, enfin la dernière victoire remportée sur les Visages-Pâles. Après cette représentation dont la perfection parut vivement intéresser les sauvages, Plume-d'Aigle, élevant la voix, énuméra les combats auxquels il avait assisté, les scalps pris aux ennemis, les victoires remportées. Il termina par une apologie complète de sa bravoure dans la bataille et de sa sagesse dans le conseil.

Loin d'exciter la surprise, cet orgueil parut légitime à ceux qui en entendaient l'expression, et Plume-d'Aigle fut acclamé par toute la tribu. Après la danse guerrière du chef, hommes, femmes et enfants se rangèrent sur deux lignes. Une baguette fut placée dans la main de chacun d'eux, et l'on conduisit Patira à l'extrémité de la place. En face de lui se trouvait un pieu rouge, placé entre le poteau auquel se trouvait étroitement lié Halgan, et le poteau de Tanguy.

Couleuvre-d'or arracha les vêtements couvrant les épaules de Patira, et l'adolescent, demi-nu, se trouva debout, ayant en face de lui le but qu'il s'agissait d'atteindre, et de chaque côté du chemin qu'il devait parcourir des hommes, des femmes, dont le visage exprimait une joie cruelle, et qui, armés d'une baguette flexible, allaient à chacun des coups de cette baguette lui enlever un lambeau de chair. Un frisson de terreur parcourut les membres de Patira, mais il se remit vite, redressa la tête, fit le signe de la croix, regarda Nonpareille qui semblait lui recommander encore d'essayer

de tromper l'adresse cruelle des Iroquois, puis prêt à s'élancer, il attendit le signal. Ce fut Plume-d'Aigle qui le donna. Il était à peine achevé que Patira s'élança entre les deux lignes de bourreaux et bondit d'une façon si imprévue, si prodigieuse, que les baguettes levées frappèrent l'air inutilement ; l'adolescent avait embrassé le poteau avant qu'une goutte de sang perlât sur ses membres.

Cette preuve d'agilité surprenante excita une vive admiration parmi les sauvages, et Patira put rester près du poteau qu'il tenait embrassé sans endurer la souffrance ou la honte de recevoir de nouvelles entraves.

C'était au tour d'Halgan de subir son épreuve.

Les chefs les plus renommés pour leur adresse se placèrent à une certaine distance du poteau auquel il était lié et tour à tour chacun des guerriers lança son tomahawk, de telle sorte que la lourde lame, sans atteindre le capitaine à la tête, fit une entaille au poteau ou alla s'enfoncer dans le tronc d'un arbre voisin. Chaque fois que la main d'un chef levait la terrible hache, Halgan se demandait si elle n'allait point lui ouvrir le crâne. Malgré lui, et en dépit d'un courage tant de fois éprouvé, il sentait battre ses paupières et s'accélérer les palpitations de son cœur.

Ce terrible exercice d'adresse dont la tête d'un homme était l'enjeu prouva dans les Iroquois qui y prirent part une sûreté de coup d'œil remarquable, et leur mérita les applaudissements des spectateurs. Pendant cette scène terrible, Tanguy fermait les yeux et priait à demi-voix, tandis que Patira placé entre quatre robustes Iroquois se demandait s'il ne tenterait rien pour sauver le capitaine. Mais que pouvait le malheureux enfant ? Bien qu'on l'eût laissé libre, il savait qu'au premier geste on l'eût garrotté; un mot de Nonpareille lui avait appris d'ailleurs que l'exercice du tomahawk, s'il a pour but d'abattre le courage du prisonnier en le laissant sous l'empire d'une terreur sans cesse renouvelée, ne se termine jamais par une mort immédiate. En effet, pour les Indiens, ce supplice en quelque sorte prépara-

toire cause rarement le trépas du prisonnier. Il faudrait pour cela qu'un Indien maladroit manquât le but, ou que le captif ayant excité au dernier point par ses injures le courroux de ses persécuteurs, et la haine de l'un d'eux, celui-ci exaspéré lançât son tomahawk non point contre le bois du poteau, mais dans le front même du captif.

Halgan ayant par son attitude mérité l'estime de ses ennemis, Plume-d'Aigle dit d'une voix grave :

— Le Visage-Pâle possède le cœur d'un lion.

L'épreuve des couteaux commença ensuite. Cette fois il ne s'agissait plus de menacer Halgan de la hache, mais bien de le blesser d'une façon légère. On ne devait atteindre ni le cœur ni la tête, afin de prolonger le supplice, mais cribler les épaules, les bras, de lames aiguës. Le capitaine mordit ses lèvres jusqu'au sang, puis il regarda bien en face la Couleuvre-d'or qui, lançant son couteau vers son épaule droite, l'envoya s'enfoncer dans l'arbre voisin. Cependant au bout de quelques minutes le sang du marin coulait par dix blessures; autour de lui, le poteau et les arbres étaient hérissés de couteaux anglais; la seconde partie de son supplice était finie, il allait subir la dernière.

A quelque distance de la place, les enfants avaient amoncelé du bois mort et des branchages verts. Les branchages verts pleins de sève furent jetés devant Halgan, et placés de telle sorte que la fumée qui devait s'en échapper causât au malheureux l'intolérable supplice de la suffocation. Au contraire, aux pieds de Tanguy, un bûcher de bois sec fut rapidement préparé; un feu ardent allait consumer la chair du prisonnier.

Jusqu'à ce moment, Jeune-Liane avait paru insensible à ce qui se passait autour d'elle, mais quand elle vit une squaw approcher un tison du bûcher destiné à Tanguy, elle fit un violent effort sur elle-même, quitta sa place, et bondissant au milieu des Indiens, les bras étendus, le visage empreint d'une terreur folle, elle dit d'une voix rauque de larmes :

— La Jeune-Liane est la fille d'un chef fameux par les combats qu'il a livrés et les victoires qu'il a rem-

portées. Il a laissé l'orpheline sans appui; nul Indien ne lui apporte de venaison, ne chasse pour elle dans les bois, et ne perce de sa lance le poisson au fond du lac. La Jeune-Liane demande à ses frères les Enfants-Rouges, d'adopter comme membre de la tribu le Visage-Pâle qui doit mourir par le feu. Elle a le droit d'exiger un époux des guerriers qui lui ont pris son père.

A cette demande, les Iroquois se regardèrent. Ce que réclamait Jeune-Liane était presque un droit. Le courage des captifs avait inspiré pour eux aux Indiens une sorte de respect. Plume-d'Aigle lui-même, après avoir conféré pendant un instant avec les vieillards, revint dire à la jeune fille :

— Les sachems t'accordent ta demande... Que la fille duvchef sache maintenant si le prisonnier accepte de de nier son époux.

Ces paroles s'étaient échangées en langue iroquoise, et Tanguy qu'elles intéressaient si vivement ne les avait pu comprendre. Mais se souvenant de ce que Jeune-Liane lui avait dit durant sa première captivité, il devina que la pauvre créature essayait encore une fois de lui sauver la vie. Il en fut profondément touché. Mais pas plus durant la terrible nuit qu'il avait passée dans la cabane, qu'en ce moment où son bûcher était prêt, il n'avait la pensée de profiter du moyen de salut qui lui était offert. Accepter eût été une trahison, une apostasie, et Tanguy devait mourir comme il avait vécu.

Cependant, la jeune fille s'avança lentement vers lui, le regarda avec une humilité pleine de douceur et lui dit :

— L'indienne te demande de sauver ta vie, tu feras d'elle ensuite ce que tu voudras. Elle te laissera libre de retourner vers ceux qui t'attendent.

— Jeune-Liane, demanda Tanguy, les Indiens vont-ils exiger de moi le serment de vivre au milieu d'eux, d'adopter leur religion et leurs coutumes ?

— Oui, répondit plus bas l'Indienne.

— Tu vois bien que je ne saurais partir sans me par-

jurer... Mon Dieu qui juge les cœurs t'appellera vers lui; pauvre fille, je dois mourir, laisse-moi prier.

En ce moment, un guerrier mit le feu à l'amas de branches de sassafras placé devant le capitaine; Tanguy, dominant son angoisse, commença à voix haute le *De profundis*.

— Il entonne son chant de mort ! dirent les Indiens.

Trois squaws immondes jetèrent des tisons sur le bûcher du marquis, et bientôt des étincelles s'en échappèrent.

Alors Patira, échappant aux Indiens qui le gardaient, s'élança aux côtés de Tanguy.

— Où vous êtes, je reste, Monseigneur ! dit-il.

Et la voix de l'adolescent répondit aux psaumes de David.

La place de la grande île présentait vraiment un horrible spectacle: au fond les deux suppliciés dont l'un disparaissait presque en entier derrière une colonne de fumée, tandis que l'autre commençait à sentir l'épouvantable chaleur du brasier. En face, groupés en cercle, hommes, femmes, vieillards, enfants, poussant des cris de joie féroce, et se délectant de l'agonie des malheureux.

Jeune-Liane était tombée sur les genoux et sanglotait, la tête dans ses mains.

Tout à coup, la Fille-aux-cheveux-d'argent tressaillit de la tête aux pieds. Le long mugissement d'un buffle sauvage venait de se faire entendre, et ce cri, arrivant à son oreille à travers les clameurs des bourreaux, la fit changer subitement de résolution et d'attitude. Fendant la presse des curieux, elle se mit au premier rang, en face même des poteaux de torture, et commença à esquisser un pas de danse bizarre qui tantôt la rapprochait des poteaux des suppliciés, et tantôt la ramenait vers la foule.

Au moment où elle glissait à côté du poteau d'Halgan, elle lui dit en français :

— Espérez encore, espérez ! Je vous viens en aide.

Puis, courant dans l'emportement frénétique de sa danse vers le poteau où Patira et Tanguy souffraient déjà de cuisantes douleurs, elle leur dit dans la même langue :

— Ramassez des tisons, battez-vous contre la foule, luttez . . . défendez votre vie . . .

Tanguy, Patira et Halgan crurent à la fois que Nonpareille avait perdu la raison, et que le désespoir venait de briser la pauvre créature. Mais celle-ci, sans discontinuer les fantaisies de sa danse, ramassa sur le sol une des baguettes dont les spectateurs s'étaient armés pour fustiger Patira, et tout en tournant sur la place avec une rapidité vertigineuse, elle dispersa du bout de sa baguette les ramures de sassafras dégageant une odeur suffocante, et les tisons enflammés dont Tanguy commençait à subir l'insupportable chaleur. Le premier mouvement des squaws acharnées à la perte des Français fut de rapprocher les débris du bûcher, et de rejeter devant le poteau du capitaine une nouvelle brassée de branchages, mais la Nonpareille tournoyait, passait, repassait avec une rapidité folle, ajoutant au charme de sa danse le prestige de sa beauté aérienne, et un chant pareil à une sorte d'incantation dont la musique impressionnait diversement les Iroquois, et dont aucun ne pouvait méconnaître le charme. Depuis qu'ils l'avaient aperçue pour la première fois, les Indiens demeuraient convaincus que la Fille-aux-cheveux-d'argent appartenait à une race à part privilégiée. Ils n'osèrent point s'opposer à sa fantaisie, et, sûrs de pouvoir quand il leur conviendrait recommencer le supplice des Visages-Pâles en rallumant leurs bûchers, ils s'abandonnèrent au plaisir de la voir tourbillonner, semblable à un oiseau enivré d'air, de soleil et de liberté. Elle comprit vite que ni Tanguy ni Halgan ne lui viendraient en aide. Résolue à les sauver, elle devait agir seule. Aussi, continuant à dessiner autour de la place les méandres de sa danse fantastique, faisait-elle rouler au loin, du bout de sa baguette, les derniers charbons enflammés et les branches d'arbre à l'extrémité desquelles bouillonnait la sève. Quand elle eut dispersé

les brasiers, on la vit sauter et courir au milieu des charbons répandus sur le sol, sans brûler l'extrémité de ses mocassins brodés de dards de porc-épic. On eût dit qu'elle était l'esprit du feu. Jetant à terre sa baguette désormais inutile, elle continua sa danse, les bras levés vers le ciel, et ses longs cheveux blancs ondoyant autour d'elle comme un voile. Chaque fois que l'imprévu de son pas la ramenait devant l'un des poteaux des prisonniers, elle leur jetait un regard expressif et une parole d'espérance. Mais si convaincus que fussent Halgan, Patira et Tanguy de la finesse et du dévouement de la Fille-aux-cheveux-d'argent, aucun d'eux ne croyait pouvoir en attendre la liberté. Cependant, tandis qu'épuisée, la Nonpareille tournoyait autour des poteaux de torture, le mugissement du buffle se fit entendre d'une façon plus rapprochée. Le mouvement de rotation de la Nonpareille avait atteint une telle rapidité que ses cheveux voilaient son visage d'une façon absolue, tandis que ses bras étendus paraissaient appeler une intervention surnaturelle.

Patira crut être le jouet d'une hallucination, quand l'étrange fille murmura en passant près de lui :

— Le Bison-Noir !

Elle achevait à peine de prononcer ce nom qu'une clameur épouvantable retentit à quelque distance. C'était un gri de guerre bien connu des Iroquois, celui des Abénaquis dont les couteaux leur avaient enlevé tant de chevelures. Un tumulte indescriptible suivit ce cri farouche qui précéda d'une seconde à peine l'apparition d'une troupe d'ennemis assez nombreux pour faire oublier aux Iroquois les émotions que leur avaient procurées la perspective d'un triple supplice et la grâce inattendue de la danse de Nonpareille. Celle-ci bondit vers un érable placé à quelque distance du poteau d'Halgan, arracha deux tomahawks enfoncés dans l'aubier, et, les maniant de chaque main avec une dextérité merveilleuse, elle coupa les liens du capitaine, débarrassa Tanguy de son entrave et se trouva subitement, ainsi que les captifs, au milieu d'une troupe qui, le mousquet

à l'épaule, faisait siffler une grêle de balles sur les Iroquois. La bataille prit tout de suite les proportions d'une mêlée. Aux Iroquois campés dans la grande île, Bison-Noir opposait une troupe aguerrie, amenée dans une flottille de canots, et renforcée d'une vingtaine de Canadiens. Halgan et Tanguy, menacés par ceux qui ne pouvaient se consoler d'avoir vu s'échapper une triple proie, brisèrent plus d'un crâne au milieu de la mêlée et la chevelure blanche de Nonpareille se couvrit de gouttes écarlates, comme si la capricieuse main de la jeune fille les avait mêlées de baies rouges d'églantier. Les cris de guerre, les vociférations, les hurlements se confondaient. On ne voyait dans le désordre du combat que haches levées, lances en arrêt, canons de mousquets fumants. Les Iroquois tombaient en poussant des cris de rage, et d'un coup circulaire de leur terrible lame, les Abénaquis leur enlevaient la longue mèche de cheveux, traversée de plumes et d'ornements divers qu'ils conservaient au sommet du crâne. De part et d'autre, la lutte fut terrible. Enfin les Abénaquis l'emportèrent, et après avoir couché sur le sol les plus redoutables des guerriers iroquois, ils firent les autres prisonniers, puis ils les jetèrent, entravés de ceps de vigne, au fond des canots qui, durant la nuit, avaient servi à la peuplade à poursuivre au milieu du dédale des Mille-Iles les malheureux prisonniers. Les femmes affolées s'étaient enfuies à travers le bois; quelques-unes se jetèrent dans le Saint-Laurent, afin de gagner à la nage une île voisine; les enfants criaient de terreur en se cachant dans les cabanes. Les guerriers qui se roulaient sur le sol, atteints d'horribles blessures, conservaient encore le courage d'étouffer le râle de leur agonie.

Quand les Iroquois furent hors de combat, le Bison-Noir, couvert du sang provenant de blessures légères, s'avança vers Tanguy et lui dit d'une voix grave et sonore :

— Le Visage-Pâle dira à Jean Canada que les Enfants-Rouges ont fait leur devoir.

Tanguy et Halgan se croyaient le jouet d'un rêve. Nonpareille et Patira souriaient à travers leurs larmes.

— Combien mon jeune frère a souffert pour ses amis disait la petite Indienne.

— Que ma jeune sœur s'est dévouée pour moi ! répétait Patira.

Les Abénaquis après avoir délivré Halgan et Tanguy se hâtèrent de remonter dans leurs canots. Ils ne voulaient point s'exposer à se trouver durant la nuit au milieu du dédale des Mille-Iles. Aussi, entraînant le capitaine et Tanguy, les obligèrent-ils à prendre place dans la plus grande des nacelles, à côté de Bison-Noir. Nonpareille et Patira sautèrent légèrement dans la seconde. Elle s'éloignait à peine du rivage quand une femme accourant en toute hâte sur la rive se précipita dans le Saint-Laurent, s'efforçant d'atteindre le canot qui portait la petite Indienne.

— Jeune-Liane ! s'écria celle-ci.

Elle éprouva un sentiment rapide de répulsion, mais elle le surmonta d'autant plus vite, que Patira cessait de ramer afin de permettre à Mingo de regagner le canot d'écorce. La brave bête avait fait la veille assez de victimes dans les rangs des Iroquois pour mériter d'être ramenée vers la Maison-des-Rapides et de reprendre sa place à côté de sa jeune maîtresse. Un double sauvetage s'opéra donc à la fois, celui de Jeune-Liane et celui de Mingo.

La bête avait donné des preuves d'une intelligence surprenante, et la pauvre sauvage avait multiplié de courageux efforts pour sauver ceux qui avaient dédaigné de lui devoir le salut.

Les Abénaquis ramèrent rapidement, jusqu'à ce que les voiles de la nuit s'étendissent sur le fleuve, le ciel et les bois. Alors les rames tombèrent dans les canots, la flottille demeura immobile, et sauf une sentinelle debout à l'avant de chaque embarcation, Indiens et colons s'endormirent.

A l'aube, les canots reprirent leur course, et au bout de huit jours, un petit groupe de Français et de Canadiens mettaient pied à terre sur la berge du fleuve. Une surprise attendait Halgan et Tanguy. Campés près du

Saint-Laurent se tenaient quelques hommes dont les cris de joie saluèrent le retour des captifs des Iroquois. C'étaient Jean Canada et un groupe de ses amis revenant vers Montréal, et qui, las d'une étape forcée, prenaient un peu de repos sur la berge du fleuve que l'ombre des arbres enveloppait de fraîcheur et de mystère.

— D'où venez-vous ? demanda Tanguy.

— Du lac Ontario, répondit Jean Canada, et vous ?

— De la mort, répliqua le marquis de Coëtquen.

— Et vous allez . . .

— Je ne vous quitte plus.

— Le chef des Visages-Pâles ne sait rien ? demanda le Bison-Noir.

— Je sais que le Canada se soulève, que nous chasserons les Anglais de Montréal, que les catholiques cesseront d'être persécutés par les calvinistes, et que la terre que nous foulons redeviendra la Nouvelle-France.

— La maison de mon frère a été incendiée.

— Qu'importe, répliqua Jean Canada, je coucherai sous la tente.

Il se tourna vers Tanguy :

— Je ne vous demande point ce qu'est devenue la Maison-des-Rapides ?

— Dévastée après le sinistre de la Grande-Hutte.

— Allons, dit Jean Canada, quand l'aigle n'a plus d'aire, il monte droit au soleil; jusqu'au jour où nous posséderons une armée, Dieu nous laisse les bois et la liberté.

En un moment, Abénaquis et Canadiens se mêlèrent sous le dôme frais des arbres. Les questions, les réponses se succédaient avec une fiévreuse rapidité.

Jean Canada racontait le succès moral de sa mission et l'accueil qu'il avait reçu dans les plus humbles villages quand on y avait appris qu'il venait recruter des hommes capables d'épauler le mousquet, de lancer le tomahawk ou de manier la lance, afin de chasser l'Anglais. Bison-Noir, interrogé par Jean Canada sur la

façon presque miraculeuse dont il était arrivé dans l'île pour arracher Patira, Halgan et Tanguy au plus terrible des supplices, répondit en désignant Nonpareille :

— La Fille-aux-cheveux-d'argent avait trouvé le moyen de me faire connaître laquelle des îles renfermait les captifs : du canot qu'elle montait avec Patira, elle laissait tomber au plus profond de l'eau un câble végétal dont l'extrémité fut liée au rivage. J'ai suivi la route, et le Maître du Ciel vous a tirés des mains des Iroquois.

Colons et Abénaquis se remirent en marche dès le matin et se rapprochèrent du village de la Chine. Tanguy tenait la tête de la colonne entre Nonpareille et Patira. Il ne sentait plus la fatigue et quand ses lèvres s'entr'ouvraient, il murmurait :

— Hervé !

XVII

LA FILLE DE L'AGENT DE POLICE

La nuit était venue d'une façon complète, et cependant Georges Malo ne songeait point à allumer la lampe destinée à éclairer le travail du soir. En ce moment, il se reposait à la fois le corps et l'esprit; le corps en gardant une attitude abandonnée dans un vaste fauteuil, l'esprit en écoutant le babillage d'Hervé. Depuis le jour où Patira, résolu à chercher la trace de Tanguy, avait confié l'enfant au jeune Français, celui-ci s'était pris pour Hervé d'une subite tendresse. L'ardent défenseur de la cause canadienne, qui avait jusqu'à cette heure tout sacrifié à sa patrie sentait pour la première fois son âme se détendre. La présence d'Hervé lui apportait à la fois une consolation et un mélancolique regret. Si les circonstances l'avaient permis, si le péril des siens ne l'avait jeté dans une lutte sans cesse renouvelée, Georges, cédant à la tendance affectueuse de sa nature, aurait choisi une compagne et résumé sa vie entre de doux et faciles bonheurs. Mais son devoir imposait silence aux aspirations de la jeunesse, et il vivait seul avec la grande idée qui remplissait son cerveau et parfois épanouissait son cœur : — l'idée de rendre libre la terre qui s'était appelée *Nouvelle-France* et que ses compatriotes avaient liée au Royaume des lys, à travers l'immensité des océans. Mais à cette heure indécise de rêverie et de repos, Georges Malo sentait peser sur lui la solitude. Le langage d'Hervé le charmait et l'attristait à la fois. Avec la grâce de son âge, l'enfant lui

parlait de ses premiers souvenirs. Il lui peignait les hautes murailles de l'antique abbaye de Léhon, la chapelle dont les bas-côtés renfermaient, sous des arcatures à jour, les tombeaux des plus nobles familles de Bretagne, les jardins spacieux, les vergers fleuris. Il racontait comment Patira l'entraînait parfois dans des promenades lointaines, et rappelait le jour où celui-ci l'avait fait agenouiller devant la fenêtre grillagée d'un cachot de la Tour Ronde. Cette vie d'enfant, qui comptait quelques printemps à peine, se déroulait pour Georges dans un langage naïf, primesautier, rempli d'imprévu. Puis l'existence d'Hervé était menacée, le tocsin sonnait dans les hautes tours; on entendait hurler la révolution aux portes de l'abbaye, Patira l'entraînait dans les dédales noirs d'un souterrain. Il passait deux nuits dans les ruines du Guido, et se trouvait enfin, après l'horreur d'une tempête, entre les bras d'un vieillard qui était son grand-père, et sur un navire qui lui appartenait.

Hervé, charmé d'exciter l'attention de Georges, montrait une verve intarissable. Quand il eut terminé son récit, il noua ses bras autour du cou de Georges Malo.

Celui-ci l'étreignit sur sa poitrine et l'y garda avec un geste de caresse.

Alors, sans qu'il comprît pourquoi, une image surgit devant lui. Il retrouva distinctement dans son souvenir le visage de la jeune fille qu'il avait, un soir, défendue contre l'agression des matelots ivres, qu'il avait retrouvée plus tard montant les degrés de l'église, et une autre fois faisant l'aumône à une pauvresse.

Il se rappelait son nom, un nom simple et harmonieux: Nadie. Dans une nuit à peine dissipée par de faibles lueurs, il voyait se dessiner sa petite maison cachée derrière un rideau de lilas. Cette jeune fille était modeste, pieuse et bonne; son visage reflétait la douceur et la tristesse, et tandis que Georges gardait Hervé dans ses bras et l'y berçait d'un mouvement lent et doux, il se prenait à souhaiter que le hasard plaçât une fois encore cette jeune fille sur son chemin. S'il lui avait été

permis de posséder les joies de la famille, les tendresses du foyer, il sentait qu'il eût aimé lui devoir les bonheurs d'une union sainte. Il regrettait de n'avoir pas songé à chercher à retrouver dans Montréal la petite maison de l'impasse, de ne point s'être informé des parents de Nadie. Sans doute ils étaient honnêtes, loyaux, Français et catholiques, car le peu de mots échangés avec la jeune fille avait prouvé à Georges qu'elle aimait Dieu et chérissait la France.

— Oui, je la chercherai, se dit Georges, je la retrouverai, je verrai son père.

Il n'eut pas le temps d'achever sa pensée, un coup léger frappé à la porte lui fit poser à terre Hervé que le silence et l'ombre invitaient au sommeil, et il ouvrit au visiteur.

Nous avons dit que la chambre de Georges était plongée dans une obscurité complète. Il ne put donc distinguer et reconnaître la personne qui se trouva subitement devant lui, mais l'ampleur d'une longue mante et les vagues contours d'une tête enveloppée d'un voile, trahirent suffisamment une femme. Elle paraissait hors d'haleine, et s'appuyait contre le chambranle de la porte, comme si elle eût craint de tomber. Un souffle pressé passait ses lèvres. On devinait dans le mouvement de sa tête baissée, dans l'abandonnement de ses bras le long de son corps, qu'elle se trouvait sous le coup d'une poignante angoisse.

— Que puis-je pour vous ? demanda Georges Malo.

L'inconnue parut retrouver un peu de force, elle cessa de s'appuyer contre la porte, se pencha vers l'escalier, prêta l'oreille, puis, se glissant dans la chambre, tandis que Georges cherchait à allumer la lampe :

— Monsieur Georges Malo, dit l'inconnue d'une voix étouffée, je suis venue pour vous sauver. Il faut partir tout de suite, sans cela, oh ! sans cela, vous êtes perdu...

— On veut m'arrêter ? demanda Georges.

— Oui, ce soir, cette nuit, tout à l'heure peut-être... Et moi, connaissant ce complot, je n'ai pas voulu laisser

s'accomplir cette œuvre d'iniquité... A demi-morte de peur, j'accours... vous le comprenez, il faut un danger pressant pour que je sois ici chez vous à pareille heure...

Depuis que la voix de l'inconnue résonnait à son oreille, Georges Malo se souvenait de l'avoir entendue déjà, il ne pouvait méconnaître cet accent dont il se rappelait la douceur au moment même où l'on avait heurté à sa porte.

— Nadie ! s'écria-t-il, dites-moi que vous êtes Nadie.

— Oui, répondit la jeune fille, vous m'avez un jour défendue, et je tiens à payer ma dette.

— Mais comment savez-vous...

— Qu'importe ! s'écria Nadie avec une violence mêlée de douleur, vous sentez bien que je dis vrai, vous comprenez que s'il ne se fût agi de votre existence, je ne me trouverais point ici... Il faut fuir, vous dis-je, fuir sans retard...

Georges avait allumé la lampe, il vit en face de lui Nadie pâle comme une morte sous le voile noir dont elle avait couvert sa tête.

— Suis-je seul menacé ? lui demanda-t-il, répondez-moi sur l'honneur.

— Vos compatriotes le sont comme vous.

— Pouvez-vous les prévenir tous, les sauver ?

— Non ! dit Nadie qui tordait ses mains blanches comme la cire, je suis impuissante à les sauver tous... Vous êtes le chef du complot, avec Jean Canada qui heureusement est absent... Il faut que vous échappiez à la police anglaise, il le faut dans l'intérêt même de la cause que vous défendez.

— Ne penserait-on pas que j'ai trahi cette cause, Nadie ? D'ailleurs, vous vous exagérez le danger, sans doute. Depuis un an j'ai vingt fois entendu ce que vous venez de me dire avec une bonté, une générosité dont je suis touché plus que vous ne sauriez le croire... Je suis accoutumé au péril, Nadie, et sans ce cher enfant dont la vie m'est confiée, je ne me sentirais pas même ému à la pensée de mon arrestation. Ne dois-je pas suc-

comber dans la lutte au sein de laquelle je me suis jeté ? Chaque fois que j'ai songé même durant une heure à me soustraire aux obligations qu'elle m'impose, la Providence a pris soin de me faire souvenir que je n'ai point le droit de penser à vivre de la vie commune... La mort me menace, dites-vous, Nadie; vous-même vous bravez, pour m'avertir, un péril aussi grand que le mien... Je puis donc parler sans crainte, et vous pouvez m'écouter sans rougeur... Quand vous êtes entrée ici, je songeais à vous...

— A moi ! dit Nadie en croisant avec force ses mains sur sa poitrine, à moi ! vous, Georges Malo... Quelle que soit désormais ma destinée, je me souviendrai de cette parole... Je me croyais vouée à des chagrins que ne devait adoucir aucune consolation... Eh bien ! cette consolation, vous venez de me la donner et ma part est faite en ce monde... J'ai obtenu une pensée d'un noble cœur, c'en est assez pour la pauvre Nadie, c'est plus qu'elle n'avait le droit d'espérer.

Un sanglot souleva la poitrine de la jeune fille qui cacha sa tête dans ses mains après avoir fait des efforts surhumains pour dompter les émotions violentes dont s'emplissait son âme depuis plusieurs heures; elle se sentait enfin brisée.

Depuis longtemps déjà, la fille de l'agent de police souffrait d'un mal moral qu'elle ne pouvait définir. L'atmosphère qu'elle respirait lui semblait malsaine. Elle se prenait à étudier la voix, les allures du père que jusqu'alors elle s'était contentée d'aimer. La méfiance était entrée lentement en elle à la façon dont se produisent les infiltrations d'eaux souterraines. Cette méfiance grandit, puis s'appliqua à toute chose. Elle épia les regards jetés sur elle; elle se sentit froissée de certains silences. Peu à peu, elle devina qu'une réprobation s'attachait à sa personne. Cependant, Nadie n'avait jamais fait de mal. Elle se montrait pieuse, bonne, laborieuse, obligeante. Elle fut longtemps avant de comprendre que son nom exerçait une influence opposée, suivant le caractère de ceux qui l'entendaient prononcer. Pour

les uns, il était un talisman, un laisser-passer ; à d'autres, il inspirait la crainte et peut-être même le mépris. Du jour où Nadie sentit germer en elle l'idée qu'elle portait la peine d'une flétrissure indélébile et imméritée, elle résolut de connaître à quel motif elle la devait attribuer. Dès lors, elle questionna davantage son père. L'apercevant un matin fortuitement dans la rue, elle le suivit et le vit entrer dans les bureaux de la police. Cette rencontre n'amena cependant aucun soupçon; Nadie n'y était-elle point allée elle-même afin d'obtenir l'autorisation de visiter Lucie David dans sa prison ?

Elle remarqua que Jeffs écrivait davantage et la renvoyait le soir de bonne heure dans sa chambre: Nadie gênait Jeffs; Nadie résolut de savoir pourquoi. Elle surveilla l'impasse, et trois fois dans la même semaine, elle vit se glisser dans la maison entourée de bosquets Tob Rib et Dick Luxon.

Quand elle sut leurs noms, elle voulut connaître leur profession d'une façon certaine, et un jour qu'Amy David lui parlait des persécutions qu'elle avait subies de la part de la police anglaise, Nadie lui demanda de qui elle pouvait se plaindre davantage.

— De Tob Rib, répondit la veuve; le misérable agent des Anglais aurait voulu épouser ma Lucie; repoussé par elle et par moi, il s'en vengea comme vous savez, en l'accusant de vol.

Nadie sentit son cœur battre à se briser, néanmoins elle continua d'adresser des questions à Amy, se fit expliquer le rôle de la police occulte dans la société, la façon dont les dénonciations étaient lancées, et le pouvoir arbitraire dont jouissait un grand nombre des employés de Gording.

Nadie comprit bientôt ce qu'elle avait voulu connaître et quand elle quitta la veuve après lui avoir prodigué les témoignages de son affection, elle savait qu'elle était la fille d'un agent de la police secrète.

Ce qui se passa dans l'âme de Nadie ne saurait se décrire. Elle sentit crouler le fragile édifice de bonheur

construit dans ses rêves. Il lui sembla que moralement elle se trouvait atteinte d'une lèpre inguérissable.

Jeffs faisait métier de peupler les prisons et de jeter des hommes au bourreau. . . Une minute, elle eut la pensée de s'enfuir, de quitter le père qui volait son respect, d'aller n'importe où cacher sa douleur, de changer de nom et de disparaître aux regards de ceux qui l'avaient connue. Mais en réfléchissant, Nadie comprit que son départ ne remédierait à rien. Son devoir lui sembla subitement autre. Elle eut une inspiration d'autant plus grande que sa réalisation devait la jeter dans plus d'angoisses et de périls. Cependant, après avoir réfléchi, mesuré ses forces, elle résolut d'accomplir ce que le ciel venait de lui inspirer.

Nadie sécha ses yeux, s'efforça de reprendre son calme habituel et réussit à tromper le regard même de Jeffs. Celui-ci n'était point sans appréhensions au sujet de sa fille. Il la voyait pâlir; son caractère changeait. A une tristesse infinie succédaient des élans de gaîté soudaine; son affection même subissait des phases étranges. Peu s'en fallût que le policier ne fit surveiller sa propre enfant. Mais les inquiétudes qu'il avait ressenties se dissipèrent rapidement; Nadie reprit ses allures paisibles, et parut se rapprocher davantage de son père.

Après les repas, au lieu de rester silencieuse près de lui, ou de lui faire la lecture, Nadie s'informait des événements survenus, le questionnait sur des affaires politiques. Quand elle se trouvait seule, elle lisait l'histoire du Canada, sa découverte, sa conquête. Son esprit grandissait, son raisonnement se formait d'une façon que Jeffs jugeait presque inquiétante. D'abord il dédaigna de répondre à sa fille, essayant de la renvoyer à la couture ou aux broderies; puis il se dit que mieux valait l'instruire que la laisser apprendre grâce à la complaisance d'autrui ce qu'elle souhaitait savoir. Du reste, une nouvelle espérance ne tarda point à se faire jour dans son esprit. Jeffs savait qu'en dépit de la tendresse de sa fille, leurs cœurs ne pouvaient s'entendre d'une façon absolue; la pieuse enfant, dont les traditions françaises et catholiques l'avaient irrité plus d'une fois, se rebel-

lait en écoutant les opinions de l'agent de police. Celui-ci songea à s'emparer de l'esprit de sa fille. La trouvant intelligente, il entreprit de la conquérir. Il s'attendait à des révoltes de son esprit, à de fougueuses protestations, au lieu de cela, Nadie resta calme et se montra curieuse. Répondant peu, elle interrogeait beaucoup. Souvent un silence prudent, un mot à propos, persuadèrent à Jeffs qu'il gagnait du terrain, et que la semence mauvaise porterait ses fruits. La jeune fille préférait, il est vrai, s'occuper de politique que de traiter des questions religieuses. Le policier avait plus aisément raison de ses tendances patriotiques que des scrupules de sa conscience; mais, comprenant qu'il devait circonvenir sans l'effaroucher cette enfant timide et craintive, il poursuivait avec une double joie la nouvelle tâche qu'elle lui imposait. Nous l'avons dit, Jeffs adorait Nadie. Dans cette âme sombre, le côté lumineux était l'enfant. Mais cette tendresse, Jeffs n'avait jamais pu la manifester d'une façon absolue; d'abord la mère, la douce Acadienne, se plaça entre Nadie et le père vendu aux Anglais; ensuite l'enfant mit Dieu entre elle et son père.

De l'heure où Jeffs put espérer que Nadie renoncerait à son jeune enthousiasme pour embrasser des idées pratiques et anglicanes, il conçut l'espoir que son enfant lui appartiendrait exclusivement. Il crut que Nadie lui rendrait enfin la tendresse qu'il ressentait pour elle. Aussi, après avoir d'abord usé d'une certaine prudence, afin de ne point l'inquiéter par des confidences prématurées, en vint-il bientôt à lui parler de la situation du pays, à lui raconter quels complots se fomentaient dans l'ombre. Nadie paraissait prendre un intérêt grandissant à ces récits. Le succès de Jeffs auprès d'elle parut complet. Jamais sa fille ne lui demanda comment il se faisait qu'il connût tant de choses. La formule habituelle employée par l'agent était : — «On a dit à mon bureau» — et cette formule semblait complètement satisfaire sa fille. Il ne lui cachait plus ni les noms des personnages, ni les projets de l'autorité. Nadie connaissait les moyens de répression dont devait se servir la justice avant de savoir quel délit il s'agissait de punir.

Jeffs consulta Nadie sur certains points. Elle montra une sagacité rare dans des questions qui, jusqu'à ce jour, lui étaient restées étrangères.

Cependant Jeffs devint soucieux. Les joies qu'il trouvait à son foyer quand Nadie prêtait l'oreille à ses discussions et à ses controverses ne suffisaient point à le consoler d'échecs successifs. Un grand nombre de Canadiens accusés de comploter contre l'Angleterre, étaient parvenus à se soustraire à temps à la main de la justice. Les chefs que l'on croyait tenir échappaient comme par miracle. Si la justice faisait une descente dans une maison où l'on pouvait trouver des papiers, des listes, des plans de conjuration, on ne découvrait en bouleversant le mobilier que des élucubrations de jeunesse, essais de romans ou poésies matinales de la vie. Les plans les mieux conçus avortaient.

Jeffs, qui remportait un nombre illimité de victoires quand il s'agissait de mettre la main sur des assassins ou des voleurs, échouait régulièrement et misérablement dès qu'il espérait réunir les fils d'un complot et prendre les conspirateurs dans sa nasse. Ses confidences à Nadie se mêlaient donc de plaintes, de récriminations . . . Il voyait fuir devant lui la fortune rêvée, et s'il n'en désespérait pas, c'est que la dernière carte qu'il gardait en main était un atout. Peu lui importait, au fond, d'échouer quand il s'agissait de gens sans conséquence et sans influence, une proie le dédommagerait de tout le menu gibier manqué. Depuis longtemps mis au courant des agissements de Georges Malo, et certain de trouver dans ses papiers la preuve suprême de la culpabilité de Jean Canada, il avait résolu de tenter un coup hardi, et de s'emparer du jeune homme. Cependant, malgré sa confiance en Nadie, il ne lui parla point de ce projet. Une visite nocturne de Tob Rib et de Dick Luxon éveilla l'inquiétude de la jeune fille, celle-ci monta comme d'ordinaire dans sa chambre, à l'heure où les amis de son père s'assirent devant une table couverte de bouteilles, mais elle redescendit pieds nus, et l'oreille collée contre la serrure, elle demeura immobile jusqu'au moment où les agents se séparèrent de leur

chef. Alors seulement elle remonta chez elle et, se jetant sur son lit, elle pleura. Le lendemain, elle paraissait si défaite que Jeffs alarmé déclara qu'il ne quitterait pas sa fille. Une fièvre ardente s'était emparée de Nadie; le docteur Jacob Perkins appelé en grande hâte ordonna le repos et des potions, et Jeffs qui se trouvait le droit de goûter un peu de calme afin de se préparer aux événements s'installa au chevet de sa fille, et déclara qu'il ne la quitterait pas. Nadie le pria, le supplia de s'éloigner, rien ne put chasser Jeffs du lit de la malade. Nadie, brisée de corps et d'esprit, dut endurer le supplice de voir près d'elle celui dont les projets lui faisaient horreur. Vers huit heures du soir seulement, Jeffs, croyant sa fille profondément assoupie, se leva sans bruit, descendit l'escalier, puis ayant donné un ordre à une vieille voisine, il quitta la maison de l'impasse.

Au moment où il en franchissait le seuil, Nadie se penchant à la fenêtre le suivit quelque temps du regard, puis s'habillant à la hâte, elle allait gagner la salle, quand elle entendit le pas traînant de la voisine chargée de monter à son premier appel. Nadie ne pouvait plus songer à descendre. La vieille femme se fût opposée à sa sortie, elle lui aurait demandé des explications; Nadie n'en pouvait et n'en voulait pas donner. Surexcitée par la fièvre, pressée par l'heure, et n'ayant pas le choix des moyens, elle noua à la barre de sa fenêtre un de ses draps de lit, monta sur l'appui de la croisée, saisit le drap à deux mains, descendit et se trouva dans l'étroit espace planté d'arbustes. Se glissant alors sous l'ombre des bosquets, elle quitta la ruelle, et se mit à courir dans la direction de la demeure de Georges Malo. Le nom du jeune Canadien était revenu assez de fois dans les conversations de Nadie avec son père pour que la jeune fille n'eût besoin de demander de renseignement à personne. Elle trouva la rue, la maison, et vint frapper à la porte du jeune Breton, au moment où celui-ci, berçant dans ses bras l'enfant du marquis de Coëtquen, s'abandonnait comme en rêve au charme du souvenir.

Elle avertit le jeune homme du danger qu'il courait, elle pria, elle pleura; elle apprit que Georges Malo l'eût

demandée pour femme si les circonstances ne lui rendaient presque impossible de songer à son propre bonheur, mais en même temps elle se heurta à la généreuse obstination du jeune homme qui se contentait de lui répondre :

— Si vous ne pouvez sauver tous mes amis compromis avec moi, je dois partager le sort des miens.

Nadie courut à l'enfant :

— Georges Malo est en danger, dit-elle, Georges Malo doit t'aimer, dis-lui de m'entendre, de m'obéir, répète-lui que son salut est le tien ! Je t'emporterai dans mes bras, tu n'auras rien à craindre, sois tranquille, je t'aimerai !

En ce moment, un bruit de pas retentit dans l'escalier.

Nadie devint blanche comme une morte, et pressa Hervé sur son cœur, comme si ce bouclier vivant pouvait la défendre contre le premier choc du courroux qui allait l'écraser.

— On vient, dit Nadie, vous le voyez, j'avais trop raison ! c'est la captivité, c'est la mort ! O mon Dieu ! mon Dieu ! être restée impuissante pour vous convaincre !

— Nadie ! ma vie est entre les mains de Dieu et à cette heure terrible, je vous remercie et je vous bénis !

Un coup violent fut frappé à la porte.

Nadie se précipita au-devant de Georges.

— N'ouvrez pas ! dit-elle, il existe une issue sans doute, une fenêtre, gagnez la rue comme je l'ai fait moi-même, en liant des draps à la croisée ! mais n'ouvrez pas ! n'ouvrez pas !

— Pauvre fille ! dit Georges Malo d'une voix attristée, vous vous êtes compromise pour moi.

— Compromise ! dit Nadie d'une voix étrange, est-ce que je compte, est-ce que je suis quelque chose . . moi ! Vous me plaignez maintenant, et dans une minute vous me mépriserez.

Georges Malo écarta la jeune fille, et s'avançant vers la porte, il l'ouvrit toute grande.

Deux cris partirent à la fois :

— Jean Canada !

— Hervé !

Le marquis de Coëtquen enleva l'enfant des bras de la jeune fille, le couvrit de caresses folles, Halgan et Bison-Noir s'approchèrent de Georges tandis que Patira se glissant près du marquis saisissait une des mains d'Hervé et y collait ses lèvres.

— Enfin, dit Tanguy, nous voilà réunis, nous sommes sauvés !

— Vous êtes perdus, messieurs, dit la fille de Jeffs, perdus sans retour si vous ne pouvez convaincre M. Georges que son devoir est de se soustraire au danger qui le menace. On comprend à voir vos visages défaits, vos vêtements en lambeaux, que vous avez couru plus d'un péril; il y a du sang à vos mains et vous venez de brûler de la poudre; mais j'aimerais mieux voir lancés contre vous dix régiments de soldats anglais et une horde de sauvages, que de songer à ce qui se prépare. . . Ce qui vous menace, c'est la police ! ce qui vous attend, c'est la prison ! J'ai parlé, j'ai prié, rien n'a pu vaincre la résistance de M. Georges . . . Et cependant les agents sont en route : dans un instant, il sera trop tard . . . La Providence vous a réunis pour vous sauver ensemble, ou dans une heure, dans une minute, le même coup de filet vous livrera entre les mains de Gording.

Jean Canada s'approcha de la jeune fille.

— Comment savez-vous cela ? lui demanda-t-il ?

— Comment ? Que vous fait la façon dont je l'ai appris... J'ai la fièvre; j'ai quitté mon lit, je me suis écorchée les mains en me laissant glisser le long d'un drap. J'ai risqué ma vie, ce n'est rien, que me fait la vie ! mais la malédiction de mon père m'atteindra... Qui me l'a dit ? Ma mère était Acadienne, j'hérite de son dévouement et je demande ma part de son martyre... Cela vous suffit-il, messieurs ?

— Oui, vous devez dire la vérité, jeune fille, et cependant, moi le chef, moi qui dispose de l'âme et des bras des Canadiens, moi qui garde dans mes mains le cœur des Français de cette partie de la Nouvelle-France, j'ai le droit d'exiger davantage... Quel mobile vous pousse à nous venir en aide? pardonnez, pardonnez, mon enfant, un soupçon terrible, nous avons été trahis plus d'une fois...

Nadie se redressa, rigide, le visage blême, les mains nerveusement serrées, elle regarda Jean Canada en face:

— Vous voulez savoir comment j'ai appris qu'on voulait vous arrêter, et pourquoi je viens, moi, une fille timide, sage et chrétienne, vous crier le mot du salut à travers la nuit ! Pourquoi je risque ma réputation afin de racheter votre vie, c'est que je suis une infortunée qui doit payer pour la honte d'un des siens ! la fille de l'Acadienne vous sauve ! et vous allez maudire la fille de Jeffs !

— La fille de Jeffs ! répéta Jean Canada.

— Jeffs, l'agent de police? demanda Georges.

— Oui, répondit Nadie, la fille du complice de Gording... Vous comprenez, n'est-ce pas? Et maintenant, laissez-moi partir... Laissez-moi, brisée par la douleur, aller remplir un dernier devoir en rendant Lucie David à sa mère... Quittez Montréal cette nuit même et renoncez pour un temps à rendre le Canada à la France.

Georges et Jean gardaient le silence. Le jeune homme, en apprenant que Nadie était la fille de l'agent de police, venait de recevoir au cœur un coup terrible; il était trop juste cependant pour faire retomber l'ignominie du père sur la courageuse créature; il lui tendit la main :

— Merci et adieu ! lui dit-il.

— Mademoiselle, dit Patira, on n'a pas besoin de moi ici, voulez-vous que je vous accompagne?

Nadie regarda l'adolescent, et elle allait lui répondre, quand un bruit de pas étouffés se fit entendre dans l'escalier.

— La police ! dit Jean Canada.

— Écoutez, dit rapidement Nadie, Tob Rib, mon père et Luxon, croyant avoir affaire seulement à M. Georges, n'ont sans doute pas pris un grand nombre d'agents avec eux, peut-être n'allez-vous être en face que de trois adversaires... La Providence vous rassemble six dans cette chambre... Vous pouvez échapper à ceux qui viennent pour vous saisir... Au nom de ce que j'ai fait pour vous, épargnez la vie de mon père; il sera trop châtié en me trouvant ici.

— Nous passerons, dit Halgan.

Le capitaine et le marquis de Coëtquen se reculèrent dans l'ombre, de telle sorte que le battant de la porte devait en s'ouvrant les cacher aux regards des agents de police. Nadie prit Hervé dans ses bras, et Georges Malo avant même qu'on heurtât à la porte l'ouvrit tranquillement et se trouva en face des trois agents.

Mais ce ne fut point sur Georges Malo que tombèrent les premiers regards de Jeffs, il vit sa fille, il vit Nadie debout à quelques pas du conspirateur et le cri qu'il poussa fut semblable au rugissement d'un tigre blessé.

— Misérable ! misérable ! dit-il en s'avancant vers Nadie.

Celle-ci était calme, d'un calme effrayant. Elle n'implora point son père, elle ne daigna même pas répondre à l'accusation qu'elle lisait dans son regard, elle se contenta de dire:

— J'ai rempli mon devoir, faites le vôtre !

— Emparez-vous de cet homme ! hurla Jeffs en désignant Georges Malo.

Le jeune homme sauta par-dessus la table avec une adresse et une rapidité qui placèrent subitement un obstacle entre lui et les sbires; Halgan et Coëtquen le rejoignirent avec Patira; Tob Rib et Dik Luxon durent soutenir une lutte terrible contre le Bison-Noir; le Canadien à son tour s'efforça de maintenir Jeffs, tandis que Nadie, Patira et Hervé frissonnaient d'angoisse et de terreur.

Tout à coup un cri fut poussé par Halgan. Tob Rib venait de l'atteindre à la tempe avec son coup de poing d'acier.

Patira vola au secours du capitaine, les sanglots d'Hervé éclatèrent, et la fille de l'agent de police, s'appuyant des deux mains à la table, laissa échapper un gémissement sourd.

Le cri d'Halgan fut entendu de la rue. Les voisins du jeune homme s'émurent, et un groupe de Français s'élançant dans l'escalier vint offrir son aide à Georges Malo.

Quand les Canadiens comprirent que Tob Rib, Luxon et Jeffs avaient pour mission d'arrêter l'ardent patriote, ils ouvrirent les fenêtres et crièrent à la foule qui se massait dans la rue :

— On arrête Georges Malo !

— On assassine Jean Canada !

Ces mots produisirent l'effet d'une traînée de poudre.

De toutes les maisons descendirent des défenseurs improvisés. En une minute, Halgan, Coëtquen, Bison-Noir, Georges et Jean Canada se trouvèrent dans la rue où les avaient précédés les agents de police pris, repris, menacés et meurtris par les amis de Georges.

Des cris de haine contre les Anglais montèrent en clameurs formidables et l'on s'arma à la hâte pour protéger l'ami des Indiens, le défenseur du Canada, le représentant du vieil esprit français et catholique dans la terre asservie.

Les dispositions de ses amis effrayèrent Jean Canada qui répéta d'une voix retentissante :

— Pas de sang ! pas de sang !

Mais sa voix se perdit dans une clameur plus grande. On s'armait de tous côtés; on criait, on s'appelait de la rue, des maisons; l'obscurité ajoutait au péril. Une heure après, toute la ville de Montréal se trouva soulevée en deux camps.

Les trois agents de police avaient été séparés; Nadie, s'attachant aux vêtements de son père, s'efforcait de le

protéger contre la fureur de la foule. Il lui était indifférent de mourir, l'infortunée avait fait depuis longtemps le sacrifice de sa vie. Elle souhaitait seulement que son sang versé pour la cause sainte servît à l'apaisement des haines. Hélas ! la dernière parole sortie des lèvres de son père fut une parole de malédiction. Jeffs s'efforçait de repousser la courageuse enfant, mais il ne réussit point à secouer la chaîne vivante formée par les bras de Nadie, et vingt fois déjà l'agent de police eût été frappé d'un coup mortel si en ne l'atteignant on n'eût eu la crainte de blesser sa fille.

XVIII

LA LUTTE AVANT L'HEURE

Quand il se trouva au milieu d'une petite armée accourue spontanément pour le défendre, Jean Canada sentit son cœur rempli de reconnaissance et de crainte. De reconnaissance, car il savait que le peuple était avec lui, et que d'un seul mot il pouvait le soulever et le déchaîner contre cet ennemi commun qui s'appelait l'Angleterre. Mais en même temps, il s'effraya des scènes tumultueuses dont la ville allait devenir le théâtre. Il suffirait d'une étincelle pour amener l'explosion du volcan populaire, et Jean Canada la redoutait en ce moment comme un irréparable malheur. Il souhaitait une victoire éclatante, il voulait qu'une lutte formidable rendît à la France les «arpents de neige» qu'elle avait dédaignés. Il rêvait la revanche de Montcalm, le renouvellement du pays humilié, le triomphe des idées catholiques, mais il savait que de tels projets demandent du temps pour mûrir.

Depuis vingt années, il s'absorbait dans la conception d'un plan gigantesque, formant dans le secret une armée immense, recrutée le long du fleuve, au fond des bois, autour des lacs. Il revenait de conquérir des tribus nouvelles à la cause française, et il pouvait être sûr de vaincre le jour où il entamerait la lutte, mais à la condition qu'il la commencerait à son heure, avec la prudence d'un chef et la vaillance d'un soldat. Et tout à coup, par suite d'un acte isolé, il pouvait se trouver lancé malgré lui dans un mouvement populaire, insurrectionnel, qui, dénaturé plus tard par ses ennemis, pouvait

compromettre le triomphe, et perdre à jamais le succès de sa cause.

Aussi, quand il se trouva en présence de la foule ameutée devant la maison de Georges Malo, et qu'il vit ses amis, ses défenseurs disposés à se venger sur les agents subalternes des ordres donnés par Gording, Jean Canada se sentit le cœur plein d'une soudaine angoisse.

— Pour l'amour du ciel, mes amis, dit-il, imposez silence à votre indignation contre les policiers, et à votre dévouement pour moi ! Si nous commencions aujourd'hui, sans préparation suffisante, une lutte inévitable, nous échouerions misérablement . . . Je vous en conjure, éloignez-vous, ne fournissez à l'autorité aucun prétexte de sévir ! Je quitterai Montréal avec Georges pour y revenir seulement à l'heure où nous pourrons attendre une victoire. Jusque-là, courage et patience ! A cette heure, tout sang versé le serait inutilement. Ce n'est pas un soulèvement que je veux provoquer, je veux livrer une bataille dont le gain assurera la liberté de mes frères ! Croyez-le, plutôt que de souffrir que vous vous battiez pour moi ici, sans espoir de succès, j'aimerais mieux me rendre aux agents de l'Angleterre.

— Alors fuyez ! fuyez ! dirent vingt voix ; fuyez avec Georges Malo.

Un tressaillement agita Jean Canada de la tête aux pieds.

— Fuir ! répéta Georges Malo des éclairs plein les yeux, plutôt mourir à cette place et teindre ce pavé de mon sang. Qui vous dit, Jean, que l'agression dont nous sommes victimes n'est pas le signal providentiel de cette même lutte que nous croyions éloignée . . . Fuir, jamais ! je me battrai. Mais vous, Jean, vous avez plus que moi à porter un fardeau de responsabilité. Je reste un homme, vous êtes le chef d'un peuple. Ma témérité ne vaut pas votre raison, je le sais . . . Aussi bien, vous avez le droit de vous éloigner, puisque c'est moi seul qu'on menace. Il n'y a pas d'ordre contre vous. En vous arrêtant, Jeffs eût commis une illégalité, car il n'avait pas de mandat. Éloignez-vous . . .

Je suis libre, et je ne cours aucun danger, puisque vous me voyez environné de Français.

— Oui, oui, dirent Halgan et Tanguy, partez, tandis que nous pouvons protéger votre fuite.

— Il n'est plus temps, dit Jean Canada d'une voix grave.

En effet, on entendit dans l'éloignement le roulement des tambours anglais et la marche pesante des soldats arrivant pour disperser le rassemblement. Dès lors, Jean Canada ne fut plus maître de s'opposer à la lutte. Voyant ses amis résolus à combattre, il ne put, en dépit de ses convictions, songer à les quitter. Seulement, Georges et le marquis l'entendirent s'écrier avec une sorte de désespoir :

— Ils ne savent pas attendre ! Leur précipitation perdra la plus noble des causes.

De trois côtés différents débouchaient des troupes, le mousquet au poing. Une première détonation jeta la terreur dans la foule, puis la rage succédant à l'épouvante, les bras se levèrent, et le peuple se porta en avant avec le désordre des mouvements populaires; les mousquets firent des trouées dans les rangs des Canadiens, tandis que ceux-ci, ripostant avec fureur, se précipitaient sur les soldats, arrachaient de leurs mains leurs armes tordues, et criaient vengeance contre l'Angleterre, le gouverneur de Montréal et les soldats qu'il chargeait de tirer sur les colons.

Un tumulte épouvantable régna bientôt dans toute la ville. Les autorités se réunirent, et de nouveaux soldats, quittant leurs casernes, reçurent l'ordre de se montrer sans pitié.

Le son des cloches ne tarda pas à se mêler au roulement du tambour, aux cris de femmes, aux appels des combattants. La nuit s'illuminait de la lueur rougeâtre des torches; on s'assemblait dans tous les quartiers. La nouvelle d'une tentative ayant pour but d'incarcérer Georges Malo et d'assassiner Jean Canada exaltait la colère des jeunes gens, et les poussait vers le théâtre de la lutte. Les opinions politiques et les sentiments

religieux s'unissaient pour changer le conflit en bataille. On la voulait acharnée, décisive. Une guerre civile allait suivre l'imprudente démarche de Jeffs.

Tob Rib et Luxon furent massacrés sur place; Jeffs, que l'on avait enfin réussi à arracher des bras de Nadie, fut lié par les poignets et traîné à travers les rues. Ses jambes s'allongeaient sur le pavé, sa tête rebondissait sur les pierres, le sang souillait ses cheveux, il sentait la vie l'abandonner, et tout son être s'anéantissait dans une souffrance atroce.

Tout à coup, à l'angle d'un carrefour qu'éclairait un feu de goudron, les hommes qui s'étaient emparés de Jeffs aperçurent un réverbère. La vue de la potence dessinée par son long bras de fer fit naître la même pensée dans leur cerveau. La corde qui liait les mains de l'agent, jetée au-dessus de la barre transversale, retomba de l'autre côté, six mains la saisirent, et le corps du policier fut hissé jusqu'à la hauteur du réverbère, dont le lumignon fumeux, brillant par intermittence en dépit des vitres cassées, jetait une lueur étrange sur la face blafarde du misérable.

On n'étrangla pas Jeffs, on était sûr qu'il ne pouvait survivre à ses blessures.

Tandis que le châtiment de ses trahisons était infligé au policier, Jean Canada souffrait la plus âpre des douleurs en voyant avorter un plan gigantesque. La lutte à laquelle il comptait donner la grandeur d'une bataille et la sublimité d'une épopée, se trouvait, par suite de circonstances imprévues, indépendantes de sa volonté, se transformer en luttes de rues et de carrefours, en assauts de maisons, en érection de barricades. Il avait rêvé un combat grandiose comme celui du champ d'Abraham, on ne lui laissait que la possibilité de défendre un poste et de décimer un régiment.

Les soldats anglais, profitant de la panique, pénétraient même dans les demeures paisibles, pillaient tout ce qui se trouvait sous leurs mains, et tuaient sans merci les Canadiens et les Français qui tentaient de leur opposer quelque résistance. La haine et la cupidité se satis-

faisaient à la fois. La nuit doublait les horreurs d'agressions terribles, de violences inattendues, de massacres odieux. Le mot d'ordre donné aux soldats anglais avait été d'arrêter ou de tuer tous ceux qui prendraient une part quelconque au mouvement et sembleraient souhaiter le triomphe de la cause française.

Quand le jour se leva, le spectacle présenté par certains quartiers était horrible.

Le sang se figeait dans les rues; des taches sombres maculaient la façade des maisons; des cadavres roidis s'amoncelaient dans les endroits où la lutte avait été la plus acharnée. Les derniers coups de mousquet s'échangeaient. Les premières blancheurs de l'aube éclairèrent un spectacle affreux, suivi d'une trêve tacite consentie des deux côtés. Chaque parti avait besoin de relever ses blessés, de s'approvisionner de poudre. On était las de cette bataille sans répit, de cette lutte acharnée.

Pendant le premier moment de succès, Georges Malo, Jean Canada, Tanguy de Coëtquen et Halgan s'occupèrent de régulariser l'organisation de leurs soldats improvisés. Hélas ! dans les circonstances déplorables où se produisait la lutte, Jean Canada ne gardait pas l'espérance de vaincre, il voulait seulement bien mourir.

Le drapeau de Montcalm que jadis il enfermait dans la boîte d'horloge de la Grande-Hutte, et que durant sa tournée dans les pays des lacs il gardait comme un palladium, était à cette heure serré autour de sa taille robuste. Il voulait mourir en pressant contre son cœur les fleurs de lys rougies de son sang.

La troupe de Jean Canada, armée à la hâte, jetée au hasard dans la ville, en occupait cependant la moitié. Elle se grossissait d'heure en heure, et le danger multipliait les héroïsmes. Tous les Français de Montréal comprenaient que le lendemain de la révolte, leur nationalité seule constituerait un crime et les exposerait aux poursuites du gouvernement. L'unique moyen de s'assurer une impunité relative était de descendre en masse dans la rue. On condamne à mort quelques cons-

pirateurs, on ne massacre pas des milliers d'hommes, on ne pend pas la population de vingt quartiers. Le plus que l'on peut faire est de déporter ceux qui refusent de se soumettre. Tous les Canadiens en état de porter les armes s'empressèrent donc de rejoindre Georges Malo, Jean, Tanguy et Halgan qui prenaient à cette heure leurs dispositions afin de soutenir le dernier choc de la garnison.

Durant toute la nuit, Patira, enchaîné par son serment de veiller au salut d'Hervé, n'avait pu prendre part à la lutte. Chargé de son cher fardeau, il s'était caché de rue en rue, de maison en maison, fuyant le déchaînement de l'orage, à mesure qu'il s'approchait.

S'il avait pu confier Hervé à des amis sûrs, Patira serait revenu se jeter au milieu de la mêlée, mais il ne connaissait personne dans la ville. Un instant il songea à porter Hervé chez Amy David; mais, sans aucun doute, la veuve, considérée depuis longtemps comme suspecte, ne pouvait lui offrir une hospitalité efficace.

Après avoir enfermé sa fille sous le prétexte d'une accusation odieuse, on pouvait elle-même l'arrêter sans ordre, sans procès, simplement parce qu'elle était catholique et dévouée à la cause française.

Le cœur de Patira battait à rompre sa poitrine. De la Bretagne livrée à l'horreur de la révolution, il tombait au milieu des Indiens; parvenu à grand'peine à leur échapper, il se trouvait enveloppé dans les scènes sanglantes d'une émeute.

Durant la nuit, fuyant les endroits éclairés par les torches et les brasiers, il s'était glissé de ruelle en ruelle. Au matin, il gagna un quartier où la mort avait accompli sa tâche lugubre : ce quartier conduisait au port, et Patira le suivit d'instinct.

Le port était une ville dans la ville même. Les bâtiments de tous pays, à l'abri dans la rade, renfermaient une population cosmopolite de matelots qui, enchaînés par leur devoir, ne pouvaient prendre aucune part à la lutte et devaient continuer une existence maintenue par

la discipline, même en face des sanglantes agitations dont Montréal était le théâtre.

Au moment où Patira tournait l'angle d'une place dont les pavés rouges de sang attestaient les scènes atroces qui s'y étaient passées, il vit debout au pied du poteau d'un réverbère, une femme dont le visage ruisselant de pleurs restait levé vers un homme de petite taille lié par les poignets à la potence d'un réverbère.

Les tressaillements de la vie semblaient avoir abandonné le misérable corps. La tête retombait livide sur la poitrine, les pieds étaient sans mouvement. D'un regard, Patira reconnut Nadie dans la femme pleurant à sanglots, et l'agent de police dans l'épouvantable pendu.

Si l'adolescent se rappelait que Jeffs avait voulu faire arrêter Jean Canada et Georges Malo, il n'oubliait point que sa courageuse fille s'était exposée pour les sauver tous. D'ailleurs, Jeffs lui semblait bien mort. Une plaque rouge marquant sa tempe trahissait une blessure grave ; la complexion frêle de l'agent ne permettait point de douter qu'il eût succombé.

Patira posa la main sur le bras de Nadie et lui désigna le cadavre.

— Oh ! rendez-le moi ! rendez-le moi ! dit la jeune fille, que je puisse du moins le coucher dans une bière.

Patira plaça Hervé dans les bras de Nadie, et avec l'agilité qu'il devait à son premier métier, il grimpa jusqu'à la traverse de fer, coupa les cordes, et descendit avec lenteur le corps inanimé qui glissa roide et livide sur le sol.

— Qu'allez-vous faire, maintenant ? demanda Patira.

— Ma maison n'est pas loin, répondit Nadie.

Elle s'agenouilla sur le pavé et se pencha vers Jeffs, tandis que Patira, serrant Hervé dans ses bras, reprenait sa course vers le port.

Le fils du marquis de Coëtquen, effrayé par les scènes dont il venait d'être témoin, retenait ses larmes et n'osait questionner son guide. Il savait bien que l'adolescent

le sauverait de tout péril. Un de ses bras passés autour du cou de Patira, il abandonnait son front sur son épaule, s'efforçant de deviner quel projet formait son protecteur.

Celui-ci n'en avait point encore. Il cherchait et certain d'être inspiré par la Providence, il attendait un signe de salut. Tandis que Patira regardait machinalement le fleuve sur lequel se balançaient des navires de six cents tonneaux, des bricks, des chaloupes, des caboteurs, il vit venir un canot monté par deux hommes que vaguement il lui sembla reconnaître. Les rameurs s'approchèrent bientôt assez pour que Patira pût mettre un nom sur leurs visages :

— Jacqueton ! dit-il, Quilenbois !

Les matelots levèrent la tête et soulevèrent leurs bonnets de laine, puis se hâtant d'aborder, ils amarrèrent leur canot, gagnèrent le quai, et demandèrent à Patira :

— Le capitaine Halgan va bien ?

— Le capitaine se bat, répondit Patira, la ville est soulevée, le sang coule à Montréal, comment vous trouvez-vous ici ? Dieu sait ce qu'il adviendra de nous. Si je ne crains rien pour moi, je tremble pour l'enfant.

— Le petit-fils du capitaine ! N'ayez crainte, les loups de mer l'aiment ce chérubin-là ! Nous venons ici chercher un pilote, histoire de mettre plus vite le pied sur le plancher des vaches, car je vous le demande, a-t-on besoin de pilote pour descendre un fleuve ! Enfin le second l'exige, et nous obéissons, suivant notre devoir.

— Ainsi le bâtiment est près de Montréal ?

— Il sera ici ce soir, balançant sa fine coque au milieu des bricks que vous voyez . . .

— Quilenbois, Jacqueton, dit Patira, je n'ai point le droit de vous commander, mais le marquis Tanguy m'a confié le salut d'Hervé, à cette heure, je ne songe qu'à lui. Ce que Dieu voudra arrivera de nous ensuite... Le temps me manque pour monter à bord de la *Gauloise*, mais vous y conduirez Hervé, et vous répéterez

mes paroles au second qui commande en l'absence du capitaine. — «D'ici à un jour, à quelques heures, nous pourrons avoir besoin d'un asile, et la *Gauloise* vaudra mieux pour nous que tout autre abri. Laissez-la en plein fleuve, loin de la ville, prête à l'appareillage, disposée à la lutte si les Anglais nous serraient de trop près.» — L'un de vous va se charger de conduire Hervé sur le navire et ne le quittera plus jusqu'à ce que nous l'accostions. Cette mission remplie, Quilenbois, et vous Jacqueton, vous reviendrez dans le port avec la plus grande des embarcations, et jour et nuit vous attendrez le retour du capitaine, du marquis ou le mien. Comme signal, je chanterai le commencement de l'air de l'*Antinigoz*, pour me répondre, vous l'achèverez.

— On se souviendra de la consigne, maître Patira . . . Seulement, s'il y a du branle-bas dans la ville, et que le capitaine se trouve au milieu de la bagarre, nous aimerions mieux nous faire casser la tête à son service que de l'attendre ici tranquillement.

— L'occasion viendra de vous battre, soyez tranquille, dit Patira.

L'adolescent serra Hervé dans ses bras :

— N'aie pas peur, ne pleure pas, Hervé, lui dit-il, la Vierge te garde ! et nous reviendrons bientôt.

— Je ne pleure pas, répondit le fils de Blanche, je suis un Coëtquen aussi, moi, et mon père m'a commandé d'être brave.

Quilenbois le prit dans ses bras, regagna le canot et Patira ne s'éloigna du quai qu'après avoir vu l'embarcation prendre le large.

Comme il l'avait prévu, la lutte qui s'était ralentie vers le matin reprenait avec une nouvelle furie. Les cris de mort se croisaient dans tous les sens. Les noms de France et d'Angleterre se confondaient dans les mêmes menaces; à chaque instant débouchaient des bandes allant du côté où l'on sonnait le tocsin, où battaient les tambours. Les colons, les Canadiens qui, si longtemps, avaient supporté le joug de l'oppresseur, poussaient un cri de délivrance. On improvisait des

drapeaux blancs. On jurait de mourir plutôt que de rester courbé sous la main des vainqueurs. Le nom de Montcalm dominait tous les cris, il semblait que l'ombre du héros planât au-dessus de la ville soulevée.

Des hommes connus pour être d'habiles coureurs, avaient quitté la ville afin de rallier les Indiens des villages les plus proches.

Jean Canada, Georges Malo, Halgan, Tanguy, impuissants à arrêter le mouvement, tentaient de le régulariser. Ce qu'ils voulaient éviter avant tout, c'était de faire verser un sang précieux sans profit pour une cause sainte, sans triomphe pour l'idée française.

Mais que pouvaient ces hommes au milieu du choc des passions, de la bataille du protestantisme contre le catholicisme, du sentiment de revendication des Français contre les oppresseurs considérant le Canada comme une proie.

Ceux qui les premiers s'étaient jetés dans la mêlée ne pouvaient la quitter. Compromis, ils devaient aller jusqu'au bout. La liberté et la vie étaient l'enjeu de cette partie terrible. Reculer d'un pas était sacrifier des milliers de braves gens.

Ce qui augmentait le désespoir de Jean Canada, était de songer que cette révolte éclatée avant l'heure avait lieu à cause de lui.

Il avait rêvé la délivrance d'un peuple, et la hâte de ce peuple à secouer ses chaînes pouvait les river à jamais.

Pendant la matinée, des renforts arrivèrent aux Français. De toutes les habitations accouraient les Canadiens armés, et prêts à mourir pour la religion et pour la patrie. Seulement, cette armée ne pouvait arriver jusqu'à la ville sans passer sous le feu des Anglais.

Des canots, des barques amenèrent les plus hardis, le reste campa devant la ville.

Les autorités militaires de Montréal avaient espéré d'abord avoir facilement raison des révoltés, ils comprirent bientôt qu'il fallait compter avec eux. Dès lors, le but des Anglais fut, non plus de tuer un nombre plus

ou moins grand de Français, mais de s'emparer de ceux qui les excitaient à la révolte, en exaltant leur patriotisme et les sentiments d'une foi ardente.

S'emparer de Jean Canada et de Georges Malo eût été un succès plus grand que de massacrer la moitié des combattants. Jean Canada était l'âme, la tête, le cœur de cette foule; une fois le général pris, les Anglais pouvaient avoir aisément raison des soldats.

A travers mille dangers, Patira parvint à rejoindre le marquis et ses amis. Ceux-ci se tenaient au milieu d'un groupe de combattants disposés en carré sur une place étroite et faisant face par tous les côtés à quatre rues remplies de soldats et d'Anglais armés à la hâte.

Sans hâte, avec le calme de la bravoure, les Canadiens tiraient, subissaient la décharge des mousquets anglais, et chargeaient de nouveau leurs armes. S'il en tombait un, les rangs se resserraient. Les blessés s'agenouillaient et épaulaient encore. Le bataillon de Jean Canada pouvait tomber foudroyé, mais il ne céderait pas. Tandis que pressés, décimés, entourés, les combattants des divers quartiers de Montréal subissaient des fortunes diverses, le carré au centre duquel se trouvaient Coëtquen, Halgan, Georges Malo et Jean Canada restait debout et tenait encore. Cependant, tandis que les rangs desAnglais grossissaient sans relâche, et que de nouveaux venus remplaçaient les soldats tombés, le carré des Français ne se recrutait plus. Un seul combattant, traversant la fumée et bravant les chances terribles d'une décharge de mousqueterie, se précipita vers les derniers lutteurs, c'était Patira revenant du port où il avait placé Hervé sous la garde de Quilenbois.

Cependant, une diversion qui pouvait amener une victoire tardive permit aux Canadiens de reprendre haleine. Une troupe de colons et de sauvages, prenant les Anglais à revers, les écrasait à coups de lances, de tomahawks et de couteaux. La surprise des soldats servit pendant quelque temps Jean Canada et ses amis, mais de quatre côtés à la fois surgirent des troupes régu-

lières, et les derniers combattants comprirent que la lutte allait dégénérer en massacre.

— Vive la France ! dit Jean Canada en levant son épée, les Anglais ne nous auront pas vivants.

— Monsieur le marquis, répondit Patira, nous faire tuer ne sauverait point la cause que nous avons voulu défendre . . . Je puis assurer votre salut et celui de vos amis.

— Toi ?

— Oui, moi, monseigneur; seulement, hâtez-vous, et si vous acceptez, ménagez-vous à tout prix un passage vers le fleuve.

— Il reste ici une centaine d'hommes, reprit Coëtquen.

— Je le sais, obtenez seulement qu'ils consentent à vivre.

Sous une décharge de mousqueterie faite de quatre côtés à la fois, tombèrent quatre rangées de Français.

— Monseigneur, dit Patira, ne laissez pas le temps aux soldats de recharger leurs mousquets . . . Venez, Hervé vous attend.

— Partez, dit Jean Canada en entendant ces mots, nous sommes désormais perdus, et rien ne saurait nous sauver.

Tanguy essaya de vaincre la résistance de Jean et celle de Georges, tous deux s'obstinèrent dans leur héroïsme, et le marquis, se tournant vers le Fignoleur, lui dit :

— Restons, Patira ; vive la France !

Au même moment, une balle atteignit au front Georges Malo, qui tomba sur un monceau de cadavres sans pousser une plainte.

— Georges ! murmura Jean Canada, mon ami, mon fils !

Il jeta son mousquet, prit un sabre, et s'élançant du côté de la colonne de soldats accourant vers le carré des Français, il fit tournoyer son arme avec la rapidité d'un glaive d'archange, troua une poitrine, abattit un bras,

broya une tête, et sentant derrière lui la trombe humaine qui avait juré de le suivre dans la mort, il résolut de se ménager de formidables funérailles.

Pendant un moment, des prodiges de bravoure s'accomplirent dans cet étroit espace; couvert de blessures, aveuglé par le sang coulant d'une entaille au front, effrayant d'audace, Jean Canada frappait encore, frappait toujours d'un bras infatigable. Tanguy, armé d'un mousquet dont la crosse lui servait de massue, et Halgan, maniant une hache d'abordage, le couvraient autant que possible de leurs armes. En arrière, la masse des soldats anglais poussait les Canadiens du côté du fleuve.

Jean s'en trouvait seulement à quelques pas. Il se retourna avec une rapidité prodigieuse, s'entoura du cercle dessiné par sa redoutable épée, jeta pantelants sur le sol deux Anglais qui tentaient de le précipiter à terre, et enfonça sa lame dans la gorge du troisième avec une telle violence, qu'il se rejeta en arrière par un violent effort pour l'en retirer. Un Anglais à ce moment le saisit à bras-le-corps, le frappa de son poignard, et Jean Canada, sentant le sol manquer sous ses pieds, roula dans le fleuve avec Patira, qui s'était précipité vers lui pour le secourir.

XIX

L'ÉVASION

Amy David, la tête ensevelie dans ses mains, pleurait à sanglots. Les bruits expirants de la bataille parvenaient encore à ses oreilles, elle se représentait le spectacle horrible présenté par une lutte de vingt heures et se poursuivant de quartier en quartier. Vingt fois elle avait songé à descendre elle aussi dans la rue, afin de remplir un devoir de compassion et de charité envers les blessés des deux partis. Mais l'heure n'était pas encore venue où il devait lui être possible de relever les mourants et d'ensevelir les morts. Elle restait donc abîmée dans sa douleur, comprenant qu'une tentative prématurée reculait l'heure de la délivrance et la rendait peut-être à jamais impossible. Elle savait d'ailleurs que vers le soir seulement elle pourrait écouter la voix de la pitié s'élevant au fond de son âme. Durant le jour, on l'aurait aisément reconnue, peut-être arrêtée . . S'il ne se fût agi que d'elle, peu lui importait où elle devait vivre, mais elle songeait à Lucie, à Lucie que Nadie Jeffs lui avait promis de sauver.

Hélas ! l'infortunée achevait à cette heure de vider sa coupe d'amertume.

Après avoir compris que son père avait cessé de vivre, la fille de l'agent de police prit le cadavre dans ses bras; cette frêle créature puisa dans la gravité des circonstances une force surhumaine, et chargée de son fardeau, elle se dirigea vers la petite maison de l'impasse. Des traces de lutte se voyaient partout. Le sang éclaboussait les murailles et tachait les pavés; le sang formait des mares rouges. On commençait à ranger le

long des rues les cadavres obstruant la voie. L'ordre allait régner sur ce champ de carnage.

Nadie se trouvait à bout de forces quand elle parvint dans le petit jardin. Un dernier effort lui permit de gagner la salle basse. Elle plaça le corps rigide sur le canapé, alla prendre un crucifix de cuivre qu'elle plaça entre les doigts raidis de Jeffs, comme si elle essayait de mettre l'âme sombre du malheureux sous la protection de la Croix dont il avait repoussé le symbole. Puis, ayant allumé quelques bougies et jeté l'eau sainte sur le corps, elle tomba sur le sol, brisée de corps et d'âme, et succombant à un anéantissement complet. Les nerfs se détendirent, les yeux brûlés retrouvèrent des larmes; les sanglots secouèrent la douce et frêle créature. Le sentiment de la mort de Jeffs s'absorba dans l'immensité d'une autre douleur et l'évanouissement de la pensée suivit l'excès de la souffrance. Quand Nadie revint à elle, il pouvait être quatre heures. Le jour était dans tout son éclat, elle se leva, réfléchit à tout ce qui lui restait à faire dans un espace de temps restreint, puis fermant la porte de la maison, elle sortit. La rue était remplie d'hommes relevant les morts et les jetant au hasard dans des charrettes. Nadie s'approcha de l'un d'eux.

— Il me faut une bière, dit-elle en présentant une bourse à l'un des sinistres travailleurs, je suis seule, toute seule près du cadavre de mon père, venez-moi en aide, je vous en supplie.

— Un Français, votre père ? demanda l'homme à qui elle s'adressait.

— Il s'appelait Jeffs . . . dit-elle presque bas, Jeffs l'agent de police.

— Ce n'est pas sa faute si tous les Français et tous les papistes ne sont pas morts ou emprisonnés à cette heure . . . Du moment qu'il s'agit de lui, vous pouvez être tranquille . . .

L'homme fit passer la bourse de sa main dans sa poche, puis laissant ses compagnons poursuivre leur tâche, il s'éloigna en faisant signe à Nadie qu'il ne

tarderait pas à revenir. En effet, une demi-heure après, il reparaissait accompagné de deux porteurs et d'un cercueil.

—Mon Dieu ! dit Nadie, est-ce que vous allez l'enfermer ainsi tout de suite, comme cela . . . Sans cortège, sans prêtre, s'en ira-t-il au champ des morts . . .

— Les ordres sont formels; le camarade que vous voyez inscrit les décès, on porte les cadavres au cimetière . . . Dans les jours d'émeute, on n'a pas le temps de s'occuper de chacun en particulier . . Pourvu que vous sachiez où nous allons déposer votre père, cela doit vous suffire ? Nous sommes pressés, très pressés, ma jolie fille . . .

Nadie ne répliqua rien. Quand Jeffs fut placé dans la bière, elle posa un baiser sur son front, puis absorbée dans une dernière prière, elle resta à genoux tandis que les porteurs clouaient le couvercle. Cette besogne terminée, ils sortirent, portant le cercueil à deux, sur un brancard, et Nadie, le front baissé, les suivit en pleurant.

Tout le long du chemin, des convois passaient. On avait creusé d'immenses tranchées dans le cimetière, et on y jetait pêle-mêle les cadavres bleuis, ennemis et amis, Anglais et Canadiens. Un fossoyeur indiqua du doigt une fosse ouverte, et le cercueil de Jeffs y fut descendu. Nadie y fit dresser une croix, puis après une prière rapide, elle quitta le cimetière, et prit sa course du côté de la prison. Elle savait qu'elle devait se hâter si elle voulait tenir la promesse faite à Amy David. La mort de Jeffs serait vite connue, et l'influence occulte de sa fille ne survivrait pas à la disparition de l'agent de police. De plus, Nadie pensait avec raison que les prisons allaient le même jour sans doute regorger de prisonnières, et que la situation de Lucie pourrait se trouver complètement changée. Elle sentait bien, du reste, que la force factice qui la soutenait ne serait pas de longue durée, et qu'elle devait employer ses dernières heures à une œuvre dont elle suppliait le Ciel d'accepter l'héroïsme au nom du misérable qu'elle venait d'ensevelir et qu'elle ne pouvait s'empêcher de pleurer.

Nadie, enveloppée de sa longue mante, un voile noir tombant sur son pâle visage, heurta d'une main défaillante à la porte de la prison. Mme Nobs la reconnut et lui dit avec un de ces rires muets dont elle avait le secret et dont l'expression féroce causait une sensation de froid :

— La maison sera pleine ce soir. On arrête les filles de papistes et les Françaises . . . Croyez-vous venir à bout de l'obstination de cette petite Lucie David ?

— J'en suis sûre, répondit Nadie.

La jeune fille glissa dans la main de la geôlière sa dernière pièce de monnaie, puis elle franchit le seuil de la cour, et se trouvant sur les pas de la gardienne, elle parvint à la cellule de Lucie.

Celle-ci travaillait paisiblement. Un livre ouvert à une page consolante prouvait qu'elle avait cherché dans la prière l'apaisement de son cœur. Elle se leva rapidement et poussa un cri de joie en reconnaissant la visiteuse.

— Il est déjà tard, dit Mme Nobs, je ne vous accorde qu'une demi-heure.

— Bien, répondit Nadie doucement, une demi-heure me suffit.

La porte fut poussée, verrouillée, et les deux jeunes filles demeurèrent seules.

Alors Nadie releva son voile, et Lucie vit qu'elle avait pleuré.

— Qu'avez-vous ? lui demanda-t-elle, qu'avez-vous ? Oh ! Nadie, vous qui vous dévouez à la consolation des affligés, n'est-il possible de rien faire pour alléger votre douleur ?

— Une seule chose, Lucie, m'obéir comme si j'avais le droit de vous donner des ordres, et me promettre de ne m'oublier jamais . . .

— Je vous dois trop pour cela ! répondit Lucie.

— Hélas ! murmura Nadie, j'ai à peine réparé l'œuvre terrible d'un autre... Écoutez-moi, Lucie, les moments sont précieux, l'occasion qui se présente ne se renouvel-

lera pas . . . Les bruits du dehors ne sont pas sans doute parvenus jusqu'à vous . . . Vous ne savez rien ! rien ! Eh bien ! Lucie, hier a éclaté une émeute terrible. Les Canadiens et les Anglais se sont battus, les uns avec un admirable courage, les autres avec une furie horrible . . . Les Français, les catholiques sont vaincus, et leurs chefs ont succombé . . . Georges Malo est tombé, Jean Canada à cette heure est prisonnier ou mourant . . . Vous me demandiez pourquoi j'ai pleuré, Lucie ? Mon père est mort aussi . . . et je porte un double deuil . . . Nul ne peut prévoir les suites d'une révolte étouffée dans le sang . . . J'ai promis de vous rendre à votre mère, et je tiens ma parole . . .

Nadie dégrafa sa mante, enleva son voile, puis se rapprochant de Lucie :

— Enveloppez-vous de ces vêtements, dit-elle, cachez votre visage et au moment où la geôlière viendra me chercher, suivez-la sans mot dire . . . Une fois hors de ces murs, vous serez sauvée . . . Quittez le pays et n'oubliez point de prier chaque jour pour la fille de Jeffs . . .

— La fille de Jeffs ! répéta Lucie qui recula involontairement . . . la fille de celui . . .

— A qui vous devez la persécution et la ruine ? Oui, Lucie... Hélas ! je n'ai pris part à aucun des actes dont il rend compte à Dieu, et le jour où, pour la première fois, j'ai franchi pour vous voir le seuil de cette prison, j'ignorais quel funeste rôle il jouait à Montréal... Lucie, vous savez que je vous aime... Avant de me repousser, rappelez-vous que ma mère était Acadienne... rappelez-vous que nous prions devant le même autel . . . Vous sauver n'est pas un dévouement de ma part, mais une réparation . . . Hélas ! je voudrais, comme je le fais à cette heure pour vous, effacer le mal commis par un autre . . . Lucie, Lucie, ne me pardonnez-vous pas ?

Les deux jeunes filles s'étreignirent avec un sentiment de douloureuse tendresse.

— Vite ! Vite ! reprit Nadie, la gardienne peut venir. Hâtez-vous de prendre ma mante et mon voile.

— Mais vous ? demanda Lucie.

— Je resterai à votre place.

— Non ! non, Nadie, c'est impossible.

— Pourquoi ?

— Je ne saurais accepter un pareil dévouement.

— Votre mère vous attend, Lucie . . .

— Ne pouvons-nous fuir ensemble ?

— Cela ne se peut... Mais ne craignez rien, poursuivit Nadie, quand on reconnaîtra que la prisonnière est la fille de l'agent de police Jeffs, on se souviendra des services rendus par le père, et on la relâchera.

— Et que ferez-vous, après, pauvre Nadie ?

— Je trouverai bien un couvent qui me recevra à titre de servante.

Lucie se mit à sangloter.

— Merci ! dit Nadie d'une voix plus faible, oui, merci, Lucie, de m'aimer encore après l'aveu que j'ai dû vous faire . . . Votre souvenir sera une consolation pour moi...

En ce moment, un pas lourd se fit entendre dans le couloir.

— La geôlière vient, dit Nadie.

Avec une rapidité fiévreuse, elle noua la mante au cou de Lucie, jeta le voile épais sur sa tête, lui répéta d'une voix plus ferme : « Votre mère, songez à votre mère !» puis, s'asseyant près de la table de façon à tourner le dos à la porte, elle attendit avec un effroyable battement de cœur que la porte de la cellule s'ouvrît.

Mme Nobs tenait à la main une lanterne répandant une faible clarté; elle tira les verrous et dit rapidement :

— Venez, la maison s'encombre de nouvelles prisonnières, impliquées dans les affaires politiques, je ne sais où donner de la tête.

Lucie chancela, se pencha vers Nadie qu'elle étreignit dans ses bras en poussant un sanglot, puis elle suivit la gardienne.

— Votre protégée a raison de trembler, dit la geôlière, au train dont vont les choses, si elle ne se décide point à opter pour les saines idées, on pourrait bien la déporter avec d'autres... Ne vous affectez pas trop, cependant... La grande influence de votre père peut la sauver de ce danger . . . Vous savez, du reste, que je suis bien à votre service, miss Nadie.

Enfin les couloirs furent franchis, la cour traversée, deux grilles se refermèrent, puis la grande porte, et Lucie se trouva dans la rue.

Libre ! elle était libre ! Une sorte de suffocation l'empêcha de respirer, elle s'appuya contre la muraille, chancelante, effarée, ne pouvant croire encore à la réalité de ce qui venait de se passer. Un groupe d'hommes qu'elle vit s'avancer lui causa une frayeur nouvelle; elle comprit que sa faiblesse, son hésitation la trahiraient, et elle se mit à marcher.

Des patrouilles de soldats passaient et repassaient dans les rues. De temps à autre, Lucie voyait sortir des maisons closes des agents entraînant des prisonniers. Si le terrible spectacle de la guerre ne s'offrait plus aux regards, celui de l'oppression sourde de la tyrannie sans relâche frappait les regards de tous les côtés.

Enfin Lucie entra dans la rue qu'habitait sa mère; elle reconnut la maison où elle avait vécu heureuse, où Amy l'attendait en pleurant, et retrouvant des forces dans sa joie, elle monta rapidement l'escalier, ouvrit la porte du logis et vint tomber à genoux devant Amy.

— Mère ! mère ! dit-elle, ne pleure plus, me voilà ! Un miracle me rend à ta tendresse . . . Nous quitterons Montréal, nous irons où tu voudras, nous vivrons de peu, de rien, pourvu que nous vivions ensemble.

Amy couvrait de baisers le front de sa fille, elle la regardait, elle l'écoutait, pleurant et souriant à la fois. Il fallut bien du temps avant que les deux femmes eussent échangé des confidences complètes. Quand Amy apprit que Nadie était la fille de l'agent de police, elle pressa avec plus d'amour encore son enfant dans ses bras.

— La fille rachète la dette du père ! dit Amy David. Vers le soir, Lucie, pensant que sa mère et elle pourraient traverser Montréal sans danger, supplia Amy David de quitter une maison signalée d'avance à la police. L'évasion de Lucie ne pouvait être longtemps ignorée; on viendrait naturellement chercher la prisonnière et sa mère à leur domicile, et cette fois tout espoir de salut leur manquerait.

— Tu as raison, dit la mère, partons.

Elles réunirent à la hâte quelques effets, et descendirent. Où logeraient-elles, que feraient-elles ? toutes deux l'ignoraient encore, mais elles comptaient sur l'appui de la Providence dont la main s'étend sur les malheureux.

Quand elles furent lasses d'errer, elles gagnèrent le port comme si leur souhait de quitter sans retour le Canada pouvait se réaliser sans peine. Le port était presque désert. Des amas de colis, de sacs, de boucauts formaient entre les deux femmes et le fleuve une muraille protectrice; elles s'assirent sur un ballot, et la main dans la main, la tête renversée, elles s'abandonnèrent à la fatigue paralysante qui les envahissait.

Le son d'une voix qu'il leur sembla reconnaître les arracha à leur torpeur.

— C'est convenu, Quilenbois, disait une voix assourdie de jeune homme, vous vous trouverez chaque soir au bas des Rapides de la Chine avec une barque solide et trois rameurs; peut-être s'écoulera-t-il plus d'une semaine avant que nous fassions usage de ce moyen de salut; peut-être monterons-nous cette nuit même dans la chaloupe, Dieu le sait. Jusqu'à ce que Dieu ait rappelé l'âme héroïque de Jean Canada, le capitaine et le marquis Tanguy le veilleront comme un frère.

— Reposez-vous sur moi, maître Patira, Quilenbois est docile à la consigne, et du moment qu'il s'agit du capitaine et de sa famille . . .

— Peut-être devrez-vous préparer à bord de la *Gauloise* des cabines pour un plus grand nombre de passagers. Halgan a donné ordre d'y recevoir les Français et

les Canadiens poursuivis par la justice anglaise. La *Gauloise* est un lieu d'asile.

Amy David et sa fille s'étreignirent les mains en silence, puis toutes deux se levèrent et s'approchèrent de Patira et des rudes marins de la chaloupe.

— Je viens d'entendre prononcer votre nom, dit Amy, vous vous souvenez peut-être du mien . . . Le jour où pour la première fois vous reçûtes l'hospitalité de Jean Canada, une mère en larmes venait lui redemander sa fille emprisonnée par les Anglais . . . Une créature dévouée a fait évader Lucie... Mais le moment de répit dont nous jouissons sera de courte durée... Cachez-nous dans le navire hospitalier . . . Conduisez-nous en Bretagne, puisque la terre de la Nouvelle-France nous est fermée.

Patira regarda les deux femmes avec un sentiment de compassion profonde :

— Suivez ces matelots, dit-il, je viens de leur transmettre les ordres d'Halgan.

— Et vous, demanda Amy, vous, Patira, où allez-vous ?

— Recueillir le dernier soupir de Jean Canada, murmura-t-il.

Un moment après, Amy et Lucie se rapprochaient des flancs de la *Gauloise* se balançant sur ses ancres, tandis que Patira remontant le fleuve gagnait le village de la Chine.

XX

MARTYR D'UNE GRANDE CAUSE

Dans une hutte à peine éclairée par des torches de sapin, un agonisant était étendu sur un lit de branchages de sassafras recouvert d'une peau d'ours. Sa tête entourée de bandages sanglants gardait des tons de cire; mais les yeux brillants animaient encore le visage sur lequel la mort venait de poser son empreinte. On avait assez élevé le chevet de ce lit misérable pour qu'il fût possible au blessé de garder le buste droit, la tête haute. La chemise couvrant sa poitrine était marquée de longues taches rouges, les bras portaient les traces de deux coups de sabre. En dépit du sang perdu et de la fièvre causée par des blessures nombreuses, dont une au moins ne pouvait manquer d'être mortelle, le mourant conservait toute sa présence d'esprit, toute son énergie. Depuis deux jours, il se trouvait dans cette hutte. Sur la fourrure recouvrant son lit, se trouvaient un Crucifix que de temps à autre il approchait de ses lèvres, et un drapeau de soie blanche dont les fleurs de lys d'or disparaissaient presque sous des taches de sang.

L'agonisant était Jean Canada.

Au moment où le dernier effort des soldats anglais le précipita dans le fleuve, saignant de tous ses membres et ne se maintenant plus debout que grâce à un effort d'énergie tenant du miracle, Patira, avec cette intuition de dévouement qui lui était particulière, se laissa tomber dans le Saint-Laurent en même temps que le Canadien. Ceux qui venaient de lutter contre lui, ceux qui l'avaient vu pressé de tant de côtés, soutenir le choc de cent épées, s'en remirent au fleuve du soin d'achever l'héroïque défenseur des libertés canadiennes. Du reste,

ces soldats, derniers venus dans la lutte, ignoraient le nom d'un adversaire dont le bras leur avait été si redoutable. Bien que le nom de Jean Canada fût dans toutes les bouches, sa personne était peu connue; les combattants admirèrent la bravoure de sa défense désespérée, mais ils ne songèrent point à s'emparer de l'ennemi qui les avait tenus en échec. Il leur suffisait d'en être débarrassés.

Patira plongea, saisit Jean Canada par les cheveux, et nageant entre deux eaux, il parvint jusqu'à un étroit banc de sable couvert d'un épais bouquet de roseaux. De cet asile où nul ne pouvait deviner sa présence, Patira entendait encore les bruits de la mousquetade, les appels, les cris, les sauvages clameurs. Un instant, il espéra que la diversion apportée dans le combat par l'arrivée d'une troupe d'Indiens conduits par Cœur-Percé et Bison-Noir rétablirait les chances de la bataille du côté des Français, mais il ne put douter bientôt que la lutte ne devînt fatale à ses compatriotes et à tous ceux qui s'agenouillaient devant le même autel. Prosterné sur le sol, courbé vers le front blême de Jean Canada évanoui, il pleura.

Semblable à un tourbillon chassé par l'orage, il vit s'enfuir la troupe des Abénaquis que les Anglais n'osèrent poursuivre quand ils regagnèrent leurs canots pour se diriger du côté du village de la Chine.

— Allons, pensa Patira, c'est là seulement, en face de la place où s'élevait jadis la Grande-Hutte, que je dois conduire celui que j'ai connu dans toute sa puissance et sa popularité.

Mais Jean Canada ne donnait plus signe de vie, et l'adolescent se demandait si le héros n'avait point fermé les yeux pour jamais. Il souleva le corps du blessé, mouilla son front d'eau fraîche, découvrit la poitrine sur laquelle béait le trou fait avec un poignard, puis il attendit encore, les yeux gonflés de larmes, se demandant ce que devenaient Tanguy et Halgan, tandis qu'il prodiguait à Jean Canada des soins peut-être inutiles ! Enfin un soupir entr'ouvrit les

lèvres du blessé; il regarda Patira avec une expression indicible d'anxiété :

— Dieu n'a pas voulu que le Canada redevînt libre, n'est-ce pas ? dit-il.

— Nul ne sait l'heure de Dieu ! répondit Patira.

Le silence, un silence angoissant régna de nouveau entre le blessé et son sauveteur. Les bruits du combat diminuaient en même temps que le jour faiblissait; la nuit seule pouvait permettre à Patira et au blessé de quitter leur asile. L'adolescent banda les blessures de Jean, puis il lui dit d'une voix tremblante d'émotion :

— Reposez quelques minutes; dès que l'obscurité deviendra plus grande, nous quitterons ce buisson de roseaux et nous tenterons de remonter sur la berge. De là, si vous le pouvez, nous gagnerons le village de la Chine, qui sait si comme nous ceux de vos amis qui seront sortis sains et saufs du combat, n'auront pas l'idée d'y chercher un asile.

— Oui, dit Jean Canada, tu as raison, ne perdons pas une heure, pas une minute; la fièvre qui s'empare de moi me soutient encore; je veux vivre assez pour dire adieu à tous ceux que j'aimais . . .

Patira aida le blessé à se soulever, et Jean Canada, s'appuyant sur l'épaule de l'adolescent, parvint à se tenir debout. Avec une lenteur extrême, mais une indomptable énergie, Jean Canada gravit le talus gazonné du fleuve, puis pesant de plus en plus lourdement sur Patira, il marcha à pas égaux, s'arrêtant pour respirer, puis reprenant sa marche silencieuse. La nuit était éclairée par des milliers d'étoiles; à la distance où les deux Français se trouvaient de Montréal, ils n'entendaient plus les bruits expirants de la ville, un silence saisissant succédait aux clameurs de la journée. Les habitants attendaient des représailles des Anglais. Après la tuerie viendrait la proscription. Nul ne pourrait dire quel monde de pensées se remuait dans la tête de Jean Canada qui, après avoir passé vingt années de sa vie à préparer le triomphe de sa cause, la voyait échouer

sans retour peut-être. Ses amis avaient manqué de la force qui l'avait soutenu si longtemps: la patience. Les regrets amers, les désolations stériles, les larmes contenues, les espoirs avortés, tout cela retombait sur le cœur de cet homme dont la poitrine et les membres portaient la trace des mousquets et des sabres anglais, mais dont la plaie la plus vive, la plus cruelle était au cœur.

Il fallut plus de trois heures à Patira et à son compagnon pour gagner le village de la Chine. Au premier abord, il paraissait abandonné, mais Jean Canada accoutumé à la vie des bois, et dont les sens avaient acquis la perfection de ceux des sauvages, crut sentir dans la forêt une sourde palpitation humaine.

Patira, dans l'impossibilité de trouver à cette heure pour Jean Canada un cordial ou un morceau de pain, lui fit boire quelques gorgées d'eau, puis il plaça la tête du blessé sur son épaule, et tous deux s'endormirent d'un sommeil lourd, sans rêve, ressemblant à la mort par sa stupeur et son immobilité.

Ce fut Jean Canada qui le premier ouvrit les yeux. Devant lui, un amoncellement de charbons, de cendres noires et de poutres carbonisées, lui indiqua où se trouvait jadis sa maison. Patira avait eu raison en amenant mourir Jean où il avait vécu, où il s'était montré le père et le chef des tribus opprimées, le consolateur et l'espoir des Français, tendant les bras vers la mère-patrie. Oui, ce fut avec un sentiment de gratitude infinie envers l'adolescent couché à ses côtés, que Jean Canada se trouva près du fleuve dont il connaissait si bien les détours, les rapides et les îles, et sous l'abri de la fôrêt où il chassait jadis en compagnie de ses amis les Indiens.

Patira s'éveilla à son tour et regarda Jean Canada avec une anxiété douloureuse.

— Je suis mieux, mon enfant, lui dit celui-ci, tu peux sans crainte me quitter quelques instants. Cherche une hutte vide sous le couvert du bois, aide-moi ensuite à m'y rendre . . . Je ne sais, mais il me semble que nous ne sommes pas seuls.

Patira quitta l'arbre contre le tronc duquel Jean Canada était appuyé, et il s'enfonça sous le dôme de chênes et d'érables. Il ne tarda pas à voir des formes humaines se glisser dans les herbes, des têtes curieuses et inquiètes apparaître à travers les branchages des bosquets. Patira ne connaissait point la langue algonquine, mais il savait ce que valait pour les Indiens un appel fait au nom de celui qu'il venait d'arracher à la mort, aussi cria-t-il de toutes ses forces en se tournant vers les parties mystérieuses du bois qui lui semblaient servir d'asile aux Abénaquis et aux Algonquins:

— Jean Canada ! Jean Canada !

Ce nom produisit l'effet d'un appel suprême. En une seconde, Patira se vit entouré d'Indiens dont un grand nombre portaient les traces de la bataille de la veille, et presque aussitôt, il fut rejoint par le Bison-Noir et par la Fille-aux-cheveux-d'argent.

— Mon jeune frère est sauvé ! dit l'Indienne en joignant les mains en signe de gratitude.

— Jean Canada se meurt . . . répondit Patira.

Un gémissement sortit de la poitrine des Indiens.

— Que le jeune guerrier au cœur généreux nous guide vers lui, répondit le Bison-Noir.

Patira amena les guerriers près du défenseur des libertés canadiennes. Tous considérèrent le héros avec un sentiment de profonde douleur; ils ne parlaient pas; leurs regrets se trahissaient dans leur attitude, dans leurs regards. Jean Canada parcourut du regard le cercle formé autour de lui:

— Halgan? dit-il, Coëtquen?

— Les Visages-Pâles se sont battus comme des lions, dit le Bison-Noir.

— Ont-ils échappé au massacre?

— Le Grand-Esprit les a protégés, ils se trouvent à cette heure avec la Robe-Noire dans la hutte du Cœur-Percé qui va bientôt partir pour le monde des âmes.

Jean Canada fit un signe à Patira. Celui-ci comprit le désir du blessé, mais avant d'aller prévenir le capi-

taine et Tanguy, il voulut voir Jean installé dans la hutte dont il voyait la porte ouverte à quelque distance. Un amas de branchages coupés dans la forêt, quelques fourrures suffirent pour former la couche du mourant. Un Indien lui apporta quelques grains de blé, un autre lui tendit une gourde remplie d'une boisson fraîche, le pansement des blessures du héros canadien fut renouvelé, et seulement alors Patira tranquillisé se dirigea vers la cabane où expirait Cœur-Percé ! Ensevelie sous les arbres, elle échappait complètement aux regards, mais l'Indien qui servait de guide à Patira, désigna à l'adolescent diverses huttes également dissimulées sous le feuillage et qui, pour un temps, mettraient les Indiens à l'abri de la poursuite des Anglais.

Ceux-ci d'ailleurs avaient bien assez à faire en réprimant l'insurrection de la ville. Si les tribus indiennes amies des Français devaient payer cher leur alliance généreuse, ce serait lentement et plus tard. Du reste, tandis qu'il étaient dans les bois, les Enfants-Rouges se riaient de toute poursuite. Ils savaient bien que les soldats ne trouveraient jamais la trace de leurs légers mocassins.

L'Indien et Patira entrèrent dans la cabane du Cœur-Percé. Le guerrier prêtait l'oreille à la parole du père Flavien, quand il lui répondait, il entremêlait bien avec une naïveté bizarre la pensée d'un Ciel catholique avec la description du pays des chasses bienheureuses. Il parlait à la fois des chants des Anges, et des courses sans fin dans les bois sacrés; mais Dieu lisait dans cette âme héroïque et droite. Les légendes des lacs se confondaient un peu dans son cerveau avec les instructions de l'Évangile, mais Cœur-Percé serrait sur ses lèvres le Crucifix que lui tendait le missionnaire.

Une seule chose lui paraissait difficile à ce moment suprême: le pardon. L'Indien qui a fait de la vengeance non pas seulement un plaisir, mais un devoir, comprend à peine la loi du pardon. Il aurait voulu tenir à la main son couteau de scalp et doubler le nombre des chevelures d'Anglais cousues en frange autour de sa tunique.

La colère de la défaite luttait contre la volonté d'obéir à la Robe-Noire:

— Dieu voit le cœur de ses Enfants-Rouges, dit-il enfin . . . le Cœur-Percé s'est battu pour la cause des Visages-Pâles, il meurt en guerrier, sans se plaindre, car il a vécu en brave, il prie la Robe-Noire de le bénir et d'ôter de son cœur les taches qui blesseraient le regard du Grand-Esprit . . .

Le père Flavien étendit les deux mains sur le front de l'Indien:

— Que mon fils demeure en paix, dit-il, qu'il embrasse les pieds du Sauveur en disant: «Je pardonne», et mon Dieu le recevra dans son sein.

Cœur-Percé obéit; il pria tout bas, puis regardant le missionnaire :

— Le Dieu des Visages-Pâles m'a parlé, dit-il, la Robe-Noire ne mettra pas dans ma tombe les chevelures coupées par l'Indien . . . le chrétien ne demande qu'une Croix.

Cœur-Percé retomba; il était mort.

Alors Patira se glissa vers Tanguy, Halgan et le missionnaire :

— Venez, leur dit-il, Jean Canada vous appelle.

Le corps de l'Indien fut laissé à la garde de quelques jeunes gens, les vieux chefs douloureusement impressionnés suivirent le Fignoleur.

— Monseigneur, dit Patira, puisque vous me revoyez, vous savez qu'Hervé est en sûreté, n'est-ce pas ?

— Oui, mon fidèle, répondit Tanguy. Où l'as-tu conduit ?

— A bord de la *Gauloise*.

— Est-elle dans le port ?

— Non, j'ai craint de risquer notre dernière chance de salut, mais j'ai donné ordre à deux matelots de croiser avec la chaloupe. Dès que nous pourrons songer à gagner le navire, j'irai leur transmettre les ordres du capitaine.

— Bien, dit Halgan, bien mon enfant; ce soir même tu les rejoindras, ils quitteront Montréal et viendront nous rejoindre ici.

— Ce sera fait, répondit Patira.

L'adolescent apprit alors comment Tanguy et Halgan avaient été sauvés. Quand les bandes d'Indiens, guidées par Bison-Noir et Cœur-Percé opérèrent une diversion dans la bataille, les deux Français, après s'être battus en héros et avoir vu disparaître Jean Canada, comprirent que la tentative faite en faveur de l'indépendance était avortée. Tanguy n'avait pas le droit de mourir; il se devait à Hervé. Le capitaine et Tanguy montèrent dans un des canots indiens et gagnèrent le village de la Chine en même temps que Cœur-Percé avait reçu dans la poitrine une blessure mortelle. Bison-Noir ne paraissait point se préoccuper de l'entaille qu'il avait au bras. La Fille-aux-cheveux-d'argent, sauvée par Bison-Noir, marchait entre un groupe de guerriers. Les Indiens précédèrent Patira et son comgnon de quelques heures seulement dans le bois où ils avaient trouvé un refuge.

En voyant entrer dans la hutte ceux pour qui son cœur s'était empli d'une sympathie si grande, Jean Canada retrouva un sourire. Il se pencha en avant et tendit les mains à ses amis qu'il n'espérait plus revoir.

Les chefs indiens se rangèrent silencieusement dans la hutte, le Père Flavien s'approcha du lit du mourant et recueillit sa confession.

— J'ai été un orgueilleux, mon père! dit Jean Canada, j'ai cru que le Seigneur m'avait choisi pour racheter tout un peuple. J'ai pris mon souhait ardent pour un ordre de la Providence, et je me reproche à cette heure d'avoir entretenu dans un si grand nombre d'âmes d'irréalisables espérances, et d'avoir fait répandre tant de sang.

— Dieu jugera vos intentions, mon frère, répondit le Père Flavien. Vous n'avez jamais songé à votre propre gloire, et le salut d'une nation écrasée, le triomphe de votre foi furent le but unique de vos

efforts . . . Oui, beaucoup de sang a coulé hier, mais qui vous dit que ce sang ne sera point une semence féconde ? N'est-ce donc rien que d'avoir durant vingt ans, gardé virile et croyante l'âme d'une nation tout entière. Tout ce qui est Français, tout ce qui reste ami, allié de la France, vous bénit et vous loue.

— Je vais mourir, dit Jean Canada, je n'ai besoin que d'indulgence.

— Non ! non ! vous vivrez ! dit Tanguy en prenant la main de Jean Canada dans les siennes, vous vivrez, et puisque le joug des Anglais devient trop lourd, vous reviendrez dans la patrie de vos ancêtres.

— La France, murmura Jean Canada, la France !

Il demeura immobile, absorbé dans un souvenir dont nul ne put sonder la nature et la profondeur.

Quand vint le soir, Patira quitta le village de la Chine et regagna Montréal. Un silence de mort régnait dans la ville. Il se dirigea vers le port, et là il trouva Amy David, Lucie, puis Quilenbois et son compagnon, à qui il transmit les ordres du capitaine. Sa mission remplie, il revint au village.

Lentement, l'état de Jean Canada devenait plus grave. Celui-ci le sentait, et avec une énergie doublée d'une présence d'esprit admirable, il dictait pour ainsi dire son testament moral à ceux qui furent les témoins de sa vie.

— Je n'ai eu dans la vie qu'une passion et qu'un amour, disait-il dans un des rares intervalles que lui laissait la douleur. J'ai pris mon rêve pour une réalité vivante. Il me semblait que les Français pouvaient et devaient reconquérir la Nouvelle-France ! Dieu ne l'a pas voulu . . . Mais qui connaît le secret de ses desseins ? Ce que je n'ai pu accomplir se fera sans moi, après moi peut-être . . . En dépit de la conquête, du protestantisme et des Anglais, le Canada restera la France ! Et malgré le temps, les distances, les voix des enfants d'une même patrie s'entendront, et le même sentiment fera palpiter leurs âmes. Le Canada ne sera jamais anglais, tant que le Canada restera catholique. Peut-

être cette lutte commencée trop tôt et finie d'une façon désastreuse sera-t-elle notre dernière tentative de liberté.

La journée suivante vit célébrer les funérailles de Cœur-Percé, que l'on entoura d'une pompe religieuse et guerrière. Trois autres Indiens succombèrent également à leurs blessures, et leurs fosses garnies de feuillages et doublées de peaux de buffles se trouvèrent groupées en face de la Grande-Hutte, autour de l'énorme érable dont les branches avaient abrité Patira, la Fille-aux-cheveux-d'argent et le petit Hervé.

La situation de Jean Canada restait à peu près la même. Il ne se plaignait point, s'entretenait tour à tour avec le père Flavien et le marquis Tanguy, puis, voyant groupés dans la hutte les Indiens qui avaient dû à son amitié tant de secours, de lumières et de conseils, il leur parlait dans leur langue avec une douceur persuasive, les suppliant de rester attachés à la foi, même si la persécution les séparait de leurs missionnaires.

La gravité dont l'Indien croirait déshonorant de se départir ne permettait pas aux Enfants-Rouges qui versaient leur sang pour la France de laisser éclater leur douleur. Ils s'efforçaient de rester calmes et de garder impénétrable l'expression de leurs visages; mais un nuage couvrait leurs fronts, leurs membres fléchissaient, leurs regards se troublaient en se fixant sur l'ami que la Providence allait leur reprendre. Vers le soir de la seconde journée, Patira, qui surveillait les environs, prévint le capitaine que Quilenbois attendait dans sa barque.

Halgan s'approcha du lit de Jean Canada.

— Le navire nous attend à l'ancre, dit-il, laissez-nous vous transporter à bord de *la Gauloise*. Malgré la gravité de vos blessures, nous espérons vous sauver . . . Vous n'avez pu délivrer le Canada de l'oppression anglaise, venez demander à la France l'air natal et la guérison.

Jean Canada secoua la tête.

— Rien ne peut me sauver, dit-il.

Le Bison-Noir sortit du groupe des Indiens. Le visage levé vers le ciel, la main étendue vers le lit d'agonie, il dit d'une voix grave en s'adressant tantôt au mourant, tantôt à ses compagnons:

— Notre frère au visage pâle a vu compter le nombre de ses journées; il ne quittera point la forêt qu'il a parcourue avec les Peaux-Rouges, il ne voudra point s'éloigner de leurs villages, tant que les feux s'allumeront dans les wigwams des Indiens, tant que les pères apprendront à leurs fils le maniement des armes et le respect des lois, le nom de Jean Canada se trouvera dans leur mémoire et fleurira sur leurs lèvres. Si le Grand-Esprit ne permet pas qu'il reste parmi nous, s'il le rappelle pour le récompenser, que sa tombe soit creusée dans la terre indienne, les enfants iront y prier et les jeunes gens y méditer sur les devoirs des guerriers.

— Merci, Bison-Noir, dit Jean Canada, oui, j'ai vécu ici, c'est ici que je dois mourir . . .

Patira, Tanguy, Halgan virent le blessé s'affaiblir d'heure en heure. Apercevant durant un des moments où il paraissait sortir de sa torpeur, la Nonpareille abîmée dans sa douleur, il l'appela d'une voix douce, et lui dit avec l'accent d'une bonté paternelle:

— La vie civilisée te convient mieux que la vie sauvage; suis en Europe ceux de nos amis qui diront pour jamais adieu à la Nouvelle-France; Dieu t'a donné pour compagnon un adolescent de ton âge, qui sera ton frère à moins qu'il te prie de lui accorder un titre plus doux. Promets-moi de partir.

— Non ! non ! répondit la Fille-aux-cheveux-d'argent; je ne puis me résoudre à vous quitter.

— Tu ne me quittes point, Nonpareille, c'est moi qui m'en vais . . .

Jean Canada fit un signe à Patira qui s'approcha de la couche du moribond :

— Là-bas comme ici, lui dit-il, à toute heure et partout, protège-la, aime-la . . .

— Je le jure, dit Patira d'une voix solennelle en prenant la main de la Nonpareille par-dessus le lit de Jean Canada.

— Et maintenant, reprit le blessé en s'adressant à Tanguy, vous allez retourner en France . . . l'échafaud est renversé, le calme va renaître, vous verrez rebâtir les églises et refleurir tour à tour la civilisation, la foi, le commerce et les arts. Vous êtes heureux, vous allez revoir la Patrie ! A ceux qui vous parleront de la terre lointaine, dites bien que le sentiment français survivra au temps, à la souffrance. Le Canada parlera toujours la vieille langue, le Canada regardera toujours la France comme la mère patrie. Apprenez autour de vous à chérir ce pays lointain que l'on a pu asservir, mais dont nul ne changera l'âme! Enfin, racontez quelque jour à vos petits-enfants que vous avez aimé et que vous avez vu mourir l'ami de Montcalm.

Un spasme s'empara de Jean Canada, il resta pendant un quart d'heure secoué par d'horribles souffrances. Cependant il ne se plaignit point, et de temps à autre, il disait tout bas au père Flavien:

— Priez pour moi !

L'agonie commença.

Le missionnaire récita les oraisons magnifiques, par lesquelles la pitié du Seigneur est implorée en faveur du chrétien qui va mourir. Jean Canada répondit à voix haute. Nonpareille, la tête enfoncée dans les fourrures du lit, sanglotait à fendre l'âme, et Patira conservait à grand'peine son sang-froid.

Le père Flavien approcha une dernière fois le Crucifix des lèvres du compagnon de Montcalm, puis il dit d'une voix forte :

— Ame de soldat et de chrétien, montez au Ciel.

Une expression de paix sublime se répandit sur le visage de Jean Canada, la Croix fut laissée entre ses doigts, mais Nonpareille s'empara d'une relique doublement sacrée : le drapeau français sauvé à la bataille de la plaine d'Abraham. Elle s'en empara avec un

geste farouche, puis elle resta pleurante, les bras étendus sur le lit mortuaire, jusqu'à ce que Patira vint l'arracher de la hutte qu'emplissait la désolation.

— La Nonpareille a perdu son second père ! disait-elle, la Nonpareille n'a plus qu'à mourir.

— La Fille-des-bois ne veut plus obéir à Jean Canada et suivre son jeune frère ?

La Fille-aux-cheveux-d'argent ne répondit point et laissa tomber sa main dans celle de Patira.

Le lendemain eurent lieu les funérailles du héros dont nul ne sait plus le nom. Son souvenir a survécu comme vivent les légendes, faites sous la cabane d'écorce, et dans la mémoire des hommes dont les récits éclairent certains côtés obscurs de l'histoire.

On l'ensevelit sous les grands chênes, en face des Rapides de la Chine où Tanguy et Coëtquen lui avaient dû la vie.

Une Croix forte s'éleva sur sa tombe, et la main de Patira y grava un seul nom : JEAN CANADA.

Ce devoir rempli, rien ne retenait plus Tanguy, Halgan et Patira dans un pays livré à des guerres intestines. Ils savaient la paix rendue à la France, et tous trois avaient hâte de rentrer en Bretagne. La nuit qui suivit l'inhumation de Jean Canada, Quilenbois vit monter dans son canot le capitaine, le marquis de Coëtquen, Patira et la Fille-aux-cheveux-d'argent.

Quelques heures plus tard, sans attendre un pilote dont la visite aurait pu faire remarquer le départ de *la Gauloise*, celle-ci déploya toutes ses voiles et commença à descendre le fleuve dont le cours élargi fit bientôt disparaître les berges et les bois, laissant flotter le regard sur une étendue aussi vaste que celle de la mer.

XXI

LES RUINES DE COËTQUEN

Sur les rives de l'étang de Coëtquen dont les eaux verdâtres baignaient des amas de décombres, errait par une belle soirée d'automne une femme amaigrie et vêtue de lambeaux; de longs cheveux blonds voilaient sa face quand elle la penchait vers le sol, et de temps en temps relevant la tête et la secouant d'un mouvement brusque, elle renvoyait en arrière cette masse lourde et dorée dont la beauté formait un étrange contraste avec sa pâleur et ses haillons.

Trois enfants la suivaient, les deux plus petits s'accrochant à sa jupe, le dernier marchant d'un air sérieux et levant de temps en temps ses grands yeux sur le visage affligé de la jeune femme. Celle-ci, son chapelet dans les doigts, faisant des stations à chaque débris de Calvaire, se prosternant à chaque place où elle avait vu jadis une image souriante de la Vierge Marie.

Elle ne récitait point seulement ses *ave*, tout en allant pieds nus le long des routes poudreuses, elle s'interrompait souvent, se jetant à genoux sur le chemin et parlait à Dieu un langage obscurci par la folie; puis brusquement, avec un geste rempli d'épouvante, elle attirait les enfants sur sa poitrine, et répétait d'une voix pleine de larmes:

— Ce n'est pas leur faute, Seigneur Jésus ! ce n'est pas leur faute . . . Que le sang versé ne retombe pas sur mes innocents; Gwen, Noll et Gaït ne vous ont jamais

offensé, Seigneur ! laissez-les sous la garde des Anges . . . le fardeau que je porte est trop lourd pour eux.

Quand l'infortunée passait devant le seuil d'une ferme, les femmes couraient vers elle avec l'empressement de la pitié. On la faisait asseoir dans la grande salle égayée par les dressoirs, et au milieu de laquelle une longue table supportait la galette de sarrazin, les tranches de lard, et les pichets remplis d'un cidre mousseux. Elle mangeait à son appétit, sans s'inquiéter de la faim à venir, puis avec un signe de tête qui ressemblait à une action de grâce, elle s'éloignait après avoir murmuré en montrant les innocents :

— Ce n'est pas leur faute ! non, ce n'est pas leur faute !

Et les fermières bretonnes répondaient :

— Les crimes de Jean-l'Enclume ne retomberont point sur Claudie ni sur les chers anges qui suivent son dur chemin.

Depuis des semaines, des mois, elle allait ainsi, croyant toujours voir devant ses yeux des lueurs d'incendie et des scènes de meurtre; elle se souvenait d'avoir été témoin de drames terribles qu'il n'était point en son pouvoir d'oublier. Quelque chose s'était brisé dans son cerveau et dans son cœur; Claudie qui avait été Claudie *la blonde* était devenue Claudie *la folle* !

Ce soir-là, le hasard de sa course la ramenait près des ruines du château de Coëtquen. Le pillage et l'incendie en avaient fait une masse informe et sombre projetant de noirs reflets dans l'eau. La double ceinture bleue enlaçant jadis le manoir de ses plis humides ne reflétait plus les corolles de neige et d'or des nénuphars; les herbes folles dominant un parterre flottant sur les talus dormaient écrasées sous les décombres.

Cette ruine était sauvage et lugubre, et la jeune femme la considéra avec plus d'attention qu'elle n'en portait d'habitude aux objets frappant ses regards. Les enfants se roulaient dans l'herbe à quelques pas, elle jetait sur eux par intervalle un regard rapide et craintif et retombait dans sa méditation.

Tout à coup, elle sortit de son rêve et leva la tête : une main venait de se poser sur son épaule, et une voix cassée murmurait :

— Les maîtres reviennent, les maîtres du château de Coëtquen où Blanche Halgan souffrit son martyre... J'entends les pas des seigneurs bretons foulant le sol de leur domaine ! mais le hibou hulule dans les ruines, le lézard court sur les pierres calcinées, le corbeau étend son vol au-dessus du manoir où les Loups de Coëtquen échangeaient leurs menaces fratricides . . . Il ne franchira plus le pont-levis, le noble Tanguy que j'ai vu jouer dans les bras de sa nourrice; il n'entrera point en héritier dans la demeure féodale, l'Enfant-Bleu qui reçut la vie dans le cachot de la tour Ronde . . .

— Ce n'est pas la faute des innocents, non vraiment, ce n'est point leur faute ! murmura Claudie; mes pieds saignent sur les cailloux, des larmes coulent de mes yeux, je prie sans relâche la Mère Douloureuse, et cependant l'Ange du pardon ne vient pas, l'Ange du pardon ne viendra jamais !

— Silence, Claudie ! fit Jeanne la Fileuse en étendant du côté de la route sa main desséchée par le feu. Je sais de quel côté souffle le vent, je devine l'avenir dans le vol des corbeaux et des émouchets; je cueillerais si je le voulais l'herbe d'or qui fait sourire . . . et loin, bien loin, je distingue le bruit des sabots du cheval qui ramène dans son domaine Tanguy de Coëtquen, baron de Vaurufier et autres lieux.

Claudie reprit son chapelet et ne parut rien comprendre à la prophétie de Jeanne la Fileuse.

Cependant, comme pour donner raison aux paroles de la vieille femme que dans le pays on croyait douée de seconde vue, le bruit des roues d'un carrosse et le galop d'un cheval se firent entendre à quelque distance.

Quelque minutes suffirent pour amener en face du manoir le véhicule et la monture et Jeanne s'élançant vers les voyageurs qui mettaient pied à terre, répéta en levant vers le ciel ses bras maigres :

— Coëtquen, Tanguy de Coëtquen, sois le bienvenu dans la terre qui est tienne !

Le cavalier s'arrêta surpris, à demi effrayé, mais un adolescent bondit vers la pauvresse, lui prit les mains avec un indescriptible élan de joie, et s'écria :

— Jeanne ! chère Jeanne !

— Patira ! répondit la vieille femme.

— Et voici Hervé, l'Enfant-Bleu, que je portai d'abord dans la grotte des poulpiquets, puis chez vous, chère vieille femme . . . qui payâtes cette hospitalité d'un long martyre.

Patira courut vers le marquis de Coëtquen.

— Monseigneur, dit-il, monseigneur, c'est Jeanne la Fileuse qui m'a aidé à sauver votre fils.

— Qu'elle soit bénie ! Dieu seul pourra la récompenser du bien qu'elle a fait en ce monde... Patira de même qu'elle protégea mon fils, je la protégerai à mon tour . . . J'entends qu'elle ait une heureuse vieillesse . . .

— J'accepte pour elle, Monseigneur, car Jeanne refuserait.

— Sainte Vierge, murmura Claudie agenouillée, ce n'est sûrement pas la faute des innocents !

Patira poussa un grand cri :

— Claudie ! Claudie ! Gwen, Gaït, Noll, ne me reconnaissez-vous pas ?

La veuve de Jean l'Enclume tourna son regard troublé vers Patira, elle chancela, avança les mains, se renversa en arrière, puis avec un gémissement dans lequel on eût dit que se brisait sa pauvre âme, elle répéta :

— C'est lui ! Seigneur, c'est lui !

L'adolescent s'agenouilla dans l'herbe, puis regardant bien en face celle qui l'avait aimé, protégé, défendu, il lui dit avec l'accent d'une autorité juvénile :

— Je ne suis plus un enfant, mais un homme, Claudie, j'accepte toutes les tâches que Dieu m'enverra;

j'ai partagé votre pain, je suis prêt à travailler pour vous nourrir vous et les petits . . .

— C'est lui, répétait Claudie, lui que j'ai trouvé faible, seul sur le chemin, que j'aurais voulu choyer à l'égal de ces innocents... Béni soit Dieu qui te ramène... Il s'est passé des choses horribles, le sais-tu... Vois les guenilles que je traîne sont noires . . . C'est un deuil, un grand deuil . . . Dieu sait où est son âme . . . As-tu pardonné, Patira ?

— J'ai pardonné et vous avez prié, Claudie.

Lentement pendant que Patira échangeait d'affectueuses paroles avec Claudie et Jeanne la Fileuse, la Fille-aux-cheveux-d'argent s'était approchée. Debout, enveloppée dans les dernières clartés du jour, baignant sa fine tête entourée du voile éblouissant de sa chevelure, elle semblait l'incarnation visible de ces esprits intermédiaires et charmants, auxquels Jeanne attachait une croyance superstitieuse, combattue avec peine par sa foi de chrétienne.

— Regarde-la bien, dit Patira en attirant vers Jeanne Nonpareille intimidée, c'est une enfant des bois d'Amérique, une fille des pays lointains d'où nous venons . . . Un homme qui était un héros me l'a donnée pour sœur...

— Elle sera ta récompense, dit Jeanne de sa voix grave, ta vie s'écoulera douce près d'elle, l'amitié de cette enfant paiera ton dévouement aux Coëtquen.

Pendant que Jeanne, Claudie et Patira s'entretenaient ensemble, Halgan et le marquis franchirent en silence les débris du pont-levis et pénétrèrent dans la cour. Les boiseries du château avaient été entièrement dévorées par le feu, la porte donnant accès dans la Tour-Ronde n'existait plus, et l'escalier en vis conduisant aux cachots s'enfonçait dans les profondeurs de la nuit. Tanguy de Coëtquen tira de sa poche une lanterne sourde, l'alluma, et en dirigeant le rayon lumineux vers la sombre spirale, il dit au capitaine:

— Venez.

Halgan descendit sur les pas de son gendre.

Les deux hommes se trouvèrent bientôt dans l'étroit couloir. Une porte basse violemment ouverte leur montra un trou béant dans lequel ils pénétrèrent. Un lit de bois couvert de paille émincée se cachait dans un angle; une cruche, un escabeau gisaient à terre. Par la petite fenêtre garnie encore de ses barreaux de fer tordus, on pouvait apercevoir l'eau prête à déborder dans l'oubliette et un étroit jour du ciel au milieu duquel brillait une étoile lumineuse.

— Mon père ! mon père ! dit Tanguy en tombant à genoux devant la couche où tant de fois Blanche de Coëtquen s'était endormie dans les larmes, c'est ici que votre fille a souffert son martyre. Vous me l'aviez confiée belle, heureuse, pleine de vie et d'espérance, et dans ma propre maison, elle a subi une agonie de plusieurs mois. O mon père ! mon père ! J'ai voulu vous demander pardon, dans le lieu même où elle a gémi, où elle a crié vers moi sans qu'il me fût possible de l'entendre . . .

Halgan était resté debout, le dos appuyé contre la muraille, et faisait face à l'humble couche. Des sanglots sourds s'exhalaient de sa poitrine, cet homme qu'aucun danger n'avait vu pâlir tremblait à cette heure de la tête aux pieds. Mais il était trop juste pour rendre le marquis de Coëtquen responsable d'un malheur sans remède. Il savait qu'après l'annonce du trépas de Blanche, son infortuné mari eut un chagrin mortel. Il tendit les mains et répéta :

— Tanguy ! Tanguy !

Puis les deux hommes pleurèrent dans les bras l'un de l'autre.

Alors lentement s'éleva en face de l'étang une voix claire et douce répétant la ballade de la *Dame de Coëtquen*.

Ce chant produisit l'effet d'une évocation. Avec la rapidité de la pensée, Halgan et le capitaine reconstituèrent une des scènes les plus poignantes de cette histoire dramatique . . . Jadis le refrain de cette ballade servait de signal à Patira pour annoncer la traversée

périlleuse de l'étang. Alors Blanche se soulevait sur son lit, elle se cramponnait aux barreaux de fer, et tandis que Patira se soutenait sur l'eau à l'aide d'un faisceau de joncs, Blanche lui parlait de Tanguy, Blanche implorait la protection du souffre-douleur de Jean l'Enclume, pour l'être si cher que le ciel devait mettre dans ses bras.

— Tenez, mon père, dit le marquis de Coëtquen, en désignant deux barreaux brisés, c'est par cette voie périlleuse que Patira sauva mon enfant, c'est de cette meurtrière qu'il prit Hervé baigné des pleurs de Blanche, pour le garder, le défendre et l'apporter dans mes bras. Ici j'ai le droit de pleurer, car nous nous trouvons dans une tombe, mais je veux aussi bénir, car Dieu m'a rendu mon fils pour me rattacher à la vie . . .

— Venez, Tanguy, dit le capitaine, venez, nous reviendrons ici, et nous y construirons une chapelle mystérieuse où seuls nous viendrons prier.

Les deux hommes remontèrent l'escalier, quittèrent la cour, franchirent les restes du pont-levis croulant sous leurs pieds, puis lentement et comme accablés du poids de leurs souvenirs, ils rejoignirent le groupe formé par Jeanne la Fileuse, Claudie et Patira.

Celui-ci achevait la ballade de la *Dame de Coëtquen* en berçant Hervé dans ses bras.

Tanguy courut vers son fils et le pressa sur son cœur avec une tendresse d'autant plus grande qu'il venait de ressusciter les scènes terribles de sa naissance. Puis, attirant vers lui Patira dont les yeux étaient pleins de larmes :

— Ici, lui dit-il, en face de la Tour-Ronde où souffrit Blanche de Coëtquen, je t'adopte pour le frère d'Hervé. Il ne m'est pas possible de te léguer mon nom, il me reste le droit de te traiter avec la même tendresse, et de te jurer, pauvre enfant isolé, héros inconnu du plus poignant des drames, que désormais ma fortune est ta fortune, et que ceux que tu aimeras, je suis prêt à les aimer aussi.

Patira ne se déroba point à l'étreinte de Tanguy. En ce moment, le cœur du gentilhomme et celui du pauvre être qui, chez Jean l'Enclume, avait remplacé le chien *la Flamme* en tournant la roue du soufflet de forge, se fondaient dans un sentiment de reconnaissance et de tendresse. L'adoption de l'enfant martyr de la cruauté d'autrui se trouva subitement consacrée, et Hervé, nouant ses deux bras autour du cou de Patira, dit à Tanguy :

— J'aimais bien mon ami, j'aimerai mieux mon frère.

Nonpareille debout, ses bras grêles croisés sur sa poitrine, regardait le groupe formé par Tanguy, Halgan, Hervé et Patira; un sourire triste errait sur ses lèvres, elle se demandait s'il resterait place pour elle dans la famille des Coëtquen; mais Patira devina sa pensée, prit sa main tremblante, l'entraîna vers Halgan et Tanguy et murmura:

— Plus tard !

Halgan et Tanguy se rapprochèrent de la Fileuse et de Claudie.

— Vous aussi, dit le marquis de Coëtquen, vous avez des droits à ma reconnaissance. La Fileuse qui fit don à Patira de la chèvre destinée à nourrir Hervé peut à cette heure tout exiger de Tanguy de Coëtquen... Mais vous ne me demanderiez rien, pauvre âme! je le sais trop, seulement voici ce que vous ne refuserez pas. Une maison saine et commode sera construite pour Claudie et ses enfants, vous y habiterez avec l'infortunée qu'un peu de calme et d'aisance peut rendre à la santé... Prenez cette bourse pour Claudie, Jeanne, ma fidèle Jeanne, et acceptez les actions de grâce d'un père qui vous doit son bien le plus précieux.

La vieille femme tomba sur ses genoux, baisa la main que lui tendait le marquis de Coëtquen et murmura :

— Dieu soit béni, les maîtres rentrent dans leurs seigneuries, les Croix des chemins seront relevées, et le nom des Coëtquen ne saurait s'éteindre.

Un moment après, Patira embrassait pour la dernière fois Noll, Gwen et Gaït, puis après avoir dit un affectueux adieu à Claudie, il remontait dans le carrosse du marquis de Coëtquen qui reprit au galop des chevaux la route de Dinan.

Les tours du manoir témoin de l'agonie de la marquise ne devaient jamais être relevées, la fortune des Coëtquen paraissait avoir sombré dans la révolution de 93, mais le capitaine possédait des millions suffisants pour rendre à la maison de son gendre son ancienne splendeur, et si le marquis ne songeait point à habiter la Bretagne, il comptait bien revenir chaque été dans sa terre patrimoniale et faire un douloureux pèlerinage aux lieux témoins de son bonheur évanoui.

Hervé lui restait, Hervé l'image de Blanche, puis l'amitié de deux êtres jeunes, affectueux et charmants, Patira et la Fille-aux-Cheveux-d'Argent, la pupille de l'ami de Montcalm.

FIN

BIBLIOTHÈQUE DES FAMILLES

Choix de lectures pour les familles et les bibliothèques

LES éditeurs de la «Bibliothèque des Familles» présentent, dans cette nouvelle collection, des œuvres d'une belle tenue littéraire et morale dues au talent d'écrivains jouissant d'une grande faveur populaire.

De nouveaux titres viendront périodiquement enrichir cette collection qui, par le choix des auteurs et des sujets, se recommande à tous. Elle réunira les genres les plus divers : Roman, Aventures, Voyages, Histoire, Biographie.

Voici les premiers titres à paraître dans la «Bibliothèque des Familles». Ce sont les romans d'un auteur bien connu, RAOUL DE NAVERY, romans puissamment agencés, très dramatiques et toujours moraux, qui ont été beaucoup lus et qui connaîtront, dans leur nouvelle et attrayante présentation, un succès mérité.

PATIRA. 1 volume
LE TRÉSOR DE L'ABBAYE. (*Suite de Patira*), 1 volume
JEAN CANADA, (*Suite et fin de Patira et du Trésor de l'Abbaye*), 1 volume
LE MARTYRE D'UN PÈRE. 2 volumes
L'ENFANT MAUDIT. 1 volume
LA FILLE SAUVAGE. 1 volume
LA ROUTE DE L'ABÎME. 1 volume
LE CLOÎTRE ROUGE. 1 volume
LA MAIN MALHEUREUSE. 1 volume
LES DRAMES DE LA MISÈRE. 2 volumes

Prix de chaque volume in-12 de 250 à 300 pages, imprimé sur beau papier, Couverture repliée, illustrée en trois couleurs.

$1.00 (Par la poste **$1.10**)

EN VENTE PARTOUT

GRANGER FRÈRES, Limitée, Editeurs

54 ouest, rue Notre-Dame, Montréal, Canada